O. COUDREAU

VOYAGE

A LA MAPUERÁ

21 Avril 1901 — 24 Décembre 1901

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 36 VIGNETTES ET DE 1 CARTE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9
—
1903

VOYAGE
A LA MAPUERÁ

VOYAGE
A LA MAPUERÁ

O. COUDREAU

VOYAGE

A LA MAPUERÁ

21 Avril 1901 — 24 Décembre 1901

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 36 VIGNETTES ET DE 1 CARTE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9
—
1903

VOYAGE A LA MAPUERA

CHAPITRE PREMIER

Incertitude. — M. Montenegro me confie une nouvelle mission. — Départ. — Barque à la remorque. — Bahia de Marajc. — Transes. — Faro. — Le Dr Gaspard Costa. — Le Yamunda est toujours aussi désert. — Oriximiná. — La viande et les mendiants. — João est de corvée. — Estève et Gualdino sont de planton. — Conversations édifiantes. — Population oriximinense. — Hostilité. — Départ. — *A la tombe d'Henri Coudreau.* — Chez Raymond da Santos. — Les danses nègres. — Loudon et Gamba. — La mère de Raymond. Inconscience. — Nouveaux barqueiros : Grégorio, Manoël, Winceslaú et Simão. — Départ de chez Raymond. — La cachoeira da Porteira. — Imprudence de João. — João mon filleul. — « Gancho et Forquilhas ». — Musée non phéniqué. — Mante religieuse et phyllies. — Nids de fourmis. — Autres hyménoptères. — Les guêpes. — Leurs piqûres. — Mes gens à l'eau. — Je suis dans un état pitoyable. — Inconvénients des explorations.

Depuis mon passage aux environs d'Alemquer, que je ne voulus pas visiter, lors de mon dernier voyage au Curuá[1], je n'étais pas sans songer à la réception qui avait été faite à l'un des membres de ma mission, réception qui devait avoir une cause, et j'étais envahie, malgré moi, par de noirs pressentiments.

« Le nouveau Gouverneur de Para va, paraît-il, me jeter par-dessus bord et me laisser sans travail. »

1. *Voyage au Curuá.*

Mon réveil de chaque matin est continuellement assailli par cette pensée.

Je me représentais, en effet, à mon arrivée à Para, être brutalement remerciée, renvoyée dans mes foyers comme un vieux serviteur dont on est fatigué ou dont les services ne peuvent plus vous être de quelque utilité.

Qu'on s'imagine enfin l'état d'esprit du voyageur, qui n'ayant pour toute fortune que sa boussole et son carnet, avide de repos, la fièvre dans les os et le feu dans la tête, se met à songer qu'après cette halte ce sera la fin.

La maladie et l'incertitude affreuse dans laquelle m'avaient plongée les bruits qui semblaient courir sur mon avenir m'avaient mise dans un état pitoyable.

On peut dès lors imaginer la reconnaissance que j'eus pour celui qui, par sa bonté et sa fermeté, sut résister à ceux qui auraient voulu l'influencer.

Il est rare de trouver un haut fonctionnaire qui ne cède pas à la pression de son entourage.

M. A. Montenegro, le nouveau Gouverneur de Para, me confie une nouvelle mission, au grand étonnement et pour la plus grande contrariété des gens qui me croyaient déjà jetée par-dessus bord et qui étaient déjà curieux de voir comment je me tirerai de ce mauvais pas, n'ayant ni argent, ni travail.

C'est donc avec l'esprit plus tranquille, le cœur plein de confiance et de courage, que je pars de Para le 20 avril 1901.

De Para à Oriximiná, point où le vapeur doit me laisser, je n'ai rien à ajouter à ce qui a déjà été écrit dans les précédentes relations de voyage.

Sur le parcours, ce sont toujours les mêmes petites villes, récalcitrantes au progrès; l'exemple que leur donne Para, leur capitale, ne les émeut point : leurs petites disputes personnelles passent avant l'intérêt général.

Sur le vapeur, toujours le même type de gens, avec la même éducation, les mêmes conversations, rien à glaner de neuf, et ce serait d'une monotonie désespérante, si je n'avais la constante préoccupation de ma barque.

J'emmène avec moi un grand canot pour aller faire le levé des immenses lacs du bassin du Curuá [1].

Ce n'est pas une petite affaire que d'emmener une embarcation à la remorque d'un vapeur.

1. *Voyage au Curuá.*

Le Commandant est heureusement un homme d'une extrême complaisance, et la surveillance constante qu'il exerce sur ma petite maison flottante l'empêche de disparaître sous les flots.

Tout d'abord, nous rencontrons la Bahia de Marajó, avec ses grosses vagues qui menacent d'engloutir constamment mon canot; puis c'est le remous occasionné par la marche rapide du vapeur; en sortant de l'hélice l'eau va battre avec force la proue, soulève et tend à faire plonger la poupe, ce qui le remplit d'eau; il faut plusieurs fois arrêter le vapeur pour le vider.

Dans la nuit, cela devient un véritable supplice.

Je me suis installée à l'avant du vapeur parce qu'il fait plus frais; je m'éveille à chaque instant pour courir à l'arrière et examiner la situation de mon embarcation.

Est-ce le sommeil qui obscurcit mes yeux, je ne distingue plus mon bateau; vite, je vais réveiller le Commandant :

« Commandant, mon canot est coulé, ou bien ce sont les cordes de la remorque qui se sont cassées, mais il n'est plus là. »

Le Commandant, très bon et très patient, se lève et nous allons voir.

« Madame, votre canot va très bien, il ne risque rien pour le moment. »

Me voilà tranquillisée, mais pour peu de temps, quelques heures de sommeil et me voilà de nouveau à l'arrière. Nouvelle alerte.

« Commandant, Commandant, mon canot est plein d'eau, il est prêt à couler. »

Nous allons voir et de nouveau le Commandant me rassure.

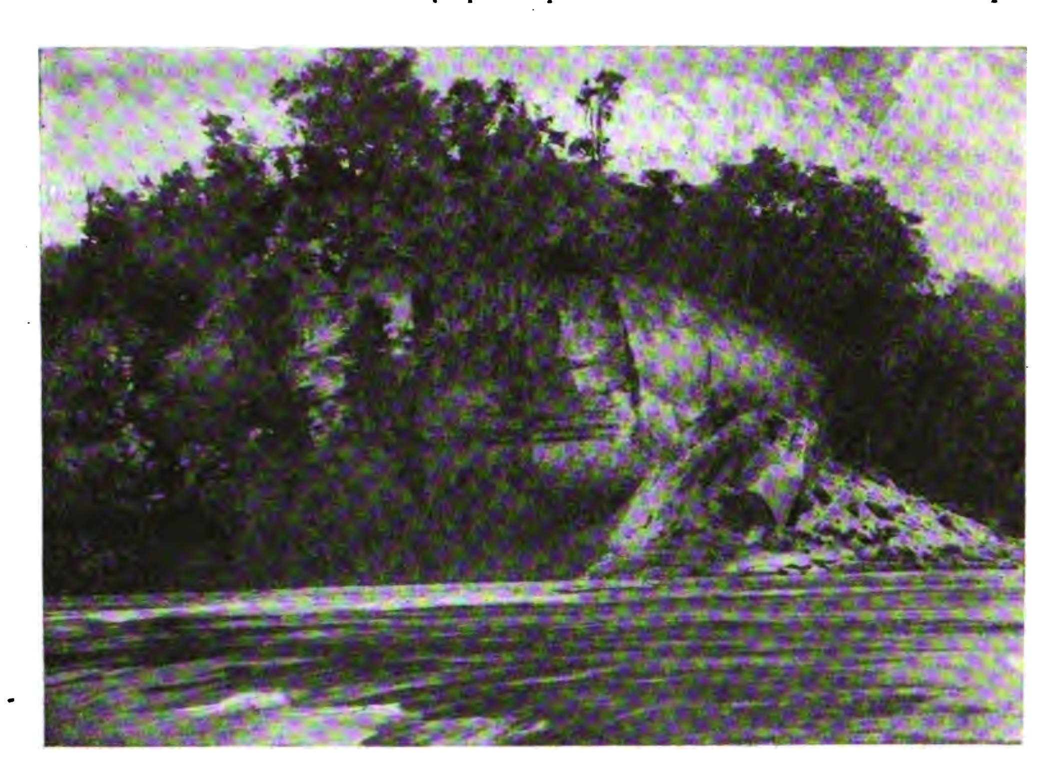
« Il a peut-être un peu d'eau, je ne puis distinguer d'ici avec cette obscurité; mais nous allons nous arrêter à Brèves dans quelques minutes, je ferai mettre une lanterne dans la cale de votre canot; de cette façon, nous verrons si quelque danger le menace. »

Je vis dans les transes pendant tout ce voyage, aussi je me promets bien de ne plus mettre une embarcation à la remorque du vapeur dans lequel je serai passagère!

Dans le parana d'Alemquer, je prends mes deux petits canots : *Bemtevi* et *Andorinha;* je laisse ma grande barque dans le parana d'Obidos, à la bouche

du furo do « Piabo », furo qui, me dit-on, se rend dans le lac Macurá[1]; enfin nous arrivons à Oriximiná, où je laisse canots et personnel.

Je poursuis mon voyage dans le vapeur avec un seul domestique. Je vais à Faro m'entendre avec le Juiz de Direito, le Dr Gaspar Costa, un des rares amis restés fidèles. Il désire beaucoup que la petite ville dont il a la direction, pro-



Tailhadão du Taboleirinho.

gresse; je vais essayer de l'aider dans sa tâche en découvrant quelque chose dans son yamunda; si j'y réussis, comme il sera heureux!

Quand nous avons remonté le Yamunda, nous étions en hiver, et avec les pluies, il était impossible d'explorer la forêt des rives qui étaient inondées.

Je me propose de remonter le rio Mapuera, puis de faire la traversée de la Mapuera au Yamunda, et ce serait véritablement une mauvaise fortune à nulle

1. *Voyage au Curuá.*

autre pareille, si dans ce pays si riche, je ne découvrais pas quelques produits spontanés de la forêt, ou quelque mine qu'il soit possible d'exploiter.

Je vais donc causer avec mon ami le Dr Gaspard Costa et savoir si la rivière est plus peuplée que lors de notre passage; si je puis compter sur João Abreu à



Aval de la Cachoeira Grande de la Mapuera.

la Cachoeira Grande pour me fournir de la farinha et peut-être un canot pour descendre le Yamunda.

João Abreu n'est plus à la Cachoeira Grande, la rivière est beaucoup plus déserte que lors de notre précédente visite, beaucoup ont abandonné le Yamunda parce que son caoutchouc est de qualité inférieure et que la fabrication n'en est pas rémunératrice. Tout cela est loin de répondre à mes désirs;

mais aussi, si tout allait toujours bien, s'il était si facile de faire des explorations, tout le monde s'y mettrait!

1er *mai.* — De retour à Oriximiná, j'y retrouve tout mon monde, personne n'a eu l'idée de fuir; ils se sont un peu disputés, ils se sont grisés et en sont venus un peu aux mains, sans blessures graves, que faut-il demander de plus? Je n'ai pas à espérer qu'ils soient des modèles de patience. Ce sont des matelots qui, malgré leurs défauts, ont de bien précieuses qualités; ils s'acquittent fort bien de leur travail, sont respectueux et soumis; alors tout est pour le mieux dans le plus tapageur des mondes : celui des « barqueiros ».

Je ramène des bœufs que j'ai achetés dans la comarca[1] de Faro.

Je fais tuer un bœuf, c'est une fête dans la maison; on n'entend que gais sifflements, chants, rires : Fête de courte durée, joie éphémère. Je vois bientôt s'assombrir la figure de mes hommes, en voici la cause :

Quand notre bœuf fut abattu, dépecé et déjà débité en tranches prêtes à être salées, il arrive à la maison une procession de gens venant quémander de la viande fraîche. Les premiers me content de très jolies histoires de femmes, de vieillards, d'enfants qu'ils auraient malades chez eux. J'aime mieux les croire que d'y aller voir et je leur fais distribuer de la viande.

Mal m'en prit, car bientôt notre maison est remplie de monde, de figures que je ne connais pas, que je n'ai jamais vues, si bien que je fuis devant les envahisseurs, je m'enferme dans une chambre et je laisse la corvée à João.

Mes matelots réclament, ils sont furieux et viennent me dire :

« Madame, notre viande disparaît à vue d'œil, la maison est remplie de mendiants qui ne sont pas intéressants, car ils ont de l'argent pour se procurer de la viande; Madame, il n'en restera plus pour nous, laissez-nous les mettre à la porte.

— Non, non! n'offensez personne dans notre maison, dites simplement à João de donner de plus petits morceaux. »

Bientôt, je vois paraître João lui-même.

« Madame, j'ai déjà distribué plus de la moitié de notre bœuf, et il en vient toujours, de ces sales mendiants.

1. *Comarca*, district.

— João, fais comme tu voudras, mais ne viens plus me déranger. »

Un moment après, la maison est vide. João a profité de ce semblant de permission pour mettre tout le monde à la porte.

2 *mai.* — Aujourd'hui, nous tuons un autre bœuf. L'envahissement de notre demeure allait recommencer, mais João a eu l'heureuse idée de placer à la porte Estevão et Gualdino, deux bons gardiens, deux véritables Cerbères.

Nous entendons des conversations étonnantes entre eux et les bonnes femmes du pays.

« Senhor Estevão, je veux causer avec Madame.

— Madame ne peut pas causer avec vous.

— Mais je suis malade, Senhor Estevão, j'ai besoin d'un remède.

— Madame n'a pas de remède.

— Alors, Senhor Estevão, je veux causer avec o Senhor João, le filleul de Madame.

— Mon frère ne peut pas causer avec vous.

— Mais j'ai une commission à lui faire.

— Mon frère ne peut pas recevoir vos commissions.

— Senhor Estevão, je suis si faible que j'ai besoin de manger un peu de viande. Soyez gentil, donnez-m'en un peu sans le dire à Madame; vous viendrez prendre le café avec moi ce soir, vous verrez comme je fais bien le café, j'ai du café supérieur, vous n'aurez qu'à apporter un peu de sucre. »

Estevão reste sourd à toutes ces belles paroles, et même devant ces prévenances, il se fâche.

Nous entendons ainsi des conversations typiques, impossibles à raconter, à cause de leur réalisme dégoûtant. Je ne puis m'empêcher de ressentir un peu de pitié pour ces malheureuses créatures, et la tristesse m'envahit l'âme.

S'ils étaient pauvres encore, tous ces quémandeurs, ils auraient une excuse; mais ils ont tous de l'argent et en assez grande quantité pour se griser de tafia et acheter un tas de fanfreluches.

Oriximiná est une bourgade. On y compte 45 maisons. Chez les habitants, on rencontre, dans leurs habitudes, tous les défauts et les vices des petites bourgades demi-civilisées. Certainement, on ne s'y entre-tue pas ouvertement, mais

je ne crois pas qu'il en soit de même dans les hauts de la rivière, où il est prudent de prendre des précautions.

Grands dieux, qu'on a mauvaise langue à Oriximiná !

On n'y entend que médisances et calomnies; personne n'est épargné, une action faite avec la meilleure intention, la parole la plus innocemment prononcée, tout est défiguré, arrangé, amplifié. On se demande avec terreur quelles diaboliques idées ces gens-là ont dans la tête.

Sous ces climats équatoriaux, où la vie est plus éphémère que partout ailleurs, où la mort vous suit à pas de loup, sous la forme de l'insecte qui passe, du reptile qui se glisse vers vous, ou bien de ce souffle brûlant qui apporte avec lui l'horrible fièvre, il semblerait naturel que les hommes dussent se serrer plus fortement les uns contre les autres, afin d'être forts pour la lutte!... Il n'en est rien. Là, comme dans toutes les contrées où l'homme n'a aucune culture intellectuelle, il est mesquin et toujours méchant pour ses semblables.

Cela ne veut pas dire que la bonté réside seulement chez l'homme cultivé; j'écarte même bien loin de moi cette idée contraire à ce qui m'a été donné de voir.

Dès mon arrivée à Oriximiná, les habitants s'unissent dans un bel élan de solidarité contre l'étrangère, leur fraternité passagère est touchante.

Ce qualificatif d'*étranger* est également donné à mes matelots; les habitants d'Oriximiná savent bien qu'ils sont tous Mineiros, que Mines-Geraes est peut-être dans le Brésil, mais pour eux, ce sont des étrangers parce qu'ils ne sont pas du terroir.

La population métissée, surtout les petits chefs, me sont hypocritement hostiles; ils veulent bien profiter de mes explorations pour s'enrichir, mais s'ils pouvaient m'empêcher de continuer mon voyage, comme ils seraient heureux; ils savent bien toute la peine que j'en ressentirais.

N'ont-ils pas comploté de s'emparer de quelques-uns de mes matelots pour voir « si Madame aura le courage d'aller les chercher à la prison! »

L'exemple d'Alemquer est contagieux; mais, cette fois-ci, je suis décidée à brusquer les événements.

A Alemquer, j'étais loin, mes matelots se trouvaient être seuls; mais maintenant, je suis avec eux, je suis prête et j'attends le commencement des hostilités, pour donner une leçon; je commencerai par les chefs.

La chance ne nous aide pas pour faire sécher notre viande; il pleut beaucoup, par averses, il faut sans cesse rentrer et sortir la viande qui ne sèche que très lentement.

Un moment, nous avons craint qu'elle ne se gâtât, mais nous sommes parvenus à la sauver presque toute. La Providence nous ayant donné une journée de soleil, nous pouvons empaqueter notre carne secca.

Les canots *Bemtevi*, *Andorinha* et *Flor de Amor*, ont été visités, calfatés, repeints, et le 14 mai, nous partons sans que l'on ait osé me déclarer la guerre.

Nous partons avec une petite « lancha[1] » que j'ai pu louer, elle emmène mes canots à la remorque et nous laissera chez Raymond dos Santos, au pied de la Cachoeira Porteira.

Je le connais trop ce rio Trombetas, où la destinée me fut si cruelle, en m'enlevant le compagnon de toute ma vie, au moment où toutes les plus brillantes espérances semblaient devoir se réaliser pour lui. Aussi bien, il n'aurait pas réussi. Il faut être médiocre pour réussir.

Depuis le malheur qui m'a frappée, je me rends souvent sur la tombe d'Henri Coudreau et je puise, dans ce pieux pèlerinage, le courage nécessaire à la lutte pour ma vie.

Je ne veux pas que cette sépulture, déjà si lamentable au milieu de la forêt vierge, paraisse abandonnée; ce serait trop cruel pour moi et nous nous arrêtons une demi-journée pour la remettre en état et l'approprier soigneusement.

C'est tout ce que je puis faire pour le moment.

Nous arrivons chez Raymond dos Santos le 17 mai, avant l'heure du déjeuner[2].

1. *Lancha*, bateau à vapeur de rivière.

2. Pour la description du Rio Trombetas d'Oriximiná à la Cachoeira Porteira, voir le livre : *Voyage au Trombetas*.

La rivière est aux plus grosses eaux; ce n'est pas avec le personnel dont je dispose que je pourrai faire passer deux grands canots au-dessus des Cachoeiras. Je laisse chez Raymond un grand canot et la moitié de ma charge. Comme j'ai l'intention de faire le levé du Rio Cachorro, il est inutile d'emporter toutes mes provisions pour les redescendre.

Le 17 et le 18 mai, nous faisons la répartition de nos colis et on charge le canot. J'emmène *Bemtevi* et je laisse *Andorinha*. J'ai fais également torréfier une bonne provision de café; le linge est lavé, les ganchos[1] et les forquilhas[2] sont bien attachés, nous serions en mesure de partir le dimanche 19, mais il y a encore un peu de linge qui n'est pas complètement sec, puis surtout mes gens m'ont demandé la permission de donner un bal sous la « ramada[3] » de Raymond dos Santos.

Ce bal me coûte du café, du sucre et quelques litres de tafia, mais en revanche, mes matelots sont contents, nous marcherons bien mieux.

J'assiste aux deux premières danses, un « londou » et une « gamba » : ce sont des danses lascives et provocantes, mais les poses plastiques de ces pauvres négresses, poses qui vont jusqu'à l'immoralité, sont véritablement grotesques.

Tous les gens du voisinage sont là; hommes et femmes sont habillés de couleurs voyantes, ils ont une préférence marquée pour les couleurs très vives, peut-être pour contraster avec leur teint bistré, et les couleurs sont d'autant plus crues que les peaux sont plus foncées.

L'orchestre se compose d'un tambour nègre, d'une guitare et de la voix humaine. Un noir chante un couplet et tous reprennent en chœur.

Un couple seul s'avance au milieu de la salle pour danser. L'homme, tout d'abord, prend un air vainqueur, il danse un cancan un peu risqué, essayant de subjuguer la femme, qui semble résister; ils tournent l'un autour de l'autre, s'avancent en sautillant, s'éloignant, se rapprochant, quelquefois se trouvant dos à dos; puis la femme paraît se rendre, l'homme résiste à son tour, il fait le dédaigneux; alors la femme se pique au jeu, elle provoque son danseur par

1. Perche munie d'un crochet.
2. Perche munie d'une fourche à deux dents.
3. Voir « Ramada », *Voyage au Cuminá*.

des gestes qui n'ont rien de modeste, puis ils gesticulent à l'unisson jusqu'à ce qu'ils soient fatigués, ils s'arrêtent et un autre couple s'avance.

Je ressens une impression des plus pénibles lorsque j'aperçois la vieille mère de Raymond, une pauvre vieille femme de soixante-dix ans, danser avec son fils, son petit-fils Antonio, son arrière petit-fils Polycarpo, prenant des poses plastiques provocantes, son pauvre vieux corps, aux chairs flasques, se redressant, se trémoussant, s'offrant avec des gestes et même des paroles. Parfois, elle essuie son visage en sueur avec les coins de sa blouse et met ainsi à découvert ses deux seins, pareils à deux blagues à tabac vides. Je suis sortie de la « ramada » complètement écœurée.

Je vais me coucher, les laissant à leurs danses; malgré les rires, la musique, les cris, les chants et les hurlements, je m'endors admirablement bien; on s'habitue à tout, même à dormir au son de la musique nègre.

Le lendemain, au réveil, la vieille Maria, la mère de Raymond, me reproche de n'être pas restée pour la voir danser : « Minha branca, porque vossemece não fico por olhar meus mexidas. » Littéralement : « Ma blanche, pourquoi « n'êtes-vous pas restée pour voir mes trémoussements? » Et moi, qui avais qualifié leurs danses d'*immorales*.

L'immoralité ne commence qu'à la conscience du mal commis, c'est la chose permise ou défendue qui constitue le mal, et sûrement cette pauvre vieille ne croit pas faire mal en mimant des danses provocantes avec son fils.

Pour juger un milieu, il faut l'étudier au double point de vue de l'éducation et de l'hérédité; on ne peut pas demander à une race restée dans un état inférieur, d'avoir les mêmes qualités et la même valeur morale qu'une race plus avancée.

J'emmène avec moi, pour faire mon voyage, neuf barqueiros et un patron; tous sont du Tocantins de la province de Goyaz.

Le teint de mes barqueiros est d'une couleur qui varie entre le jaune clair et le noir d'ébène; il y en a parmi eux qui sont avec moi depuis 1896. Quatre seulement sont nouveaux, ce sont : Gregorio, Manoël Gancho, Winceslaú et Semeão.

Gregorio est petit et très gras, il a une physionomie avenante; ma confiance

en lui est très limitée, il est froidement cruel. Pendant que nous étions à Oriximiná, pour se distraire, pour s'entretenir la main, il a tué un chien en lui donnant cinq coups de couteau, puis il a embroché un chat pour voir, nous a-t-il dit, s'il avait beaucoup de graisse, et il fait toutes sortes de cruautés avec un joli sourire et en montrant ses dents pointues.

Manoël est un sournois, épiant ce que font ses camarades; il est heureux de pouvoir les dénoncer, la moindre faute m'est rapportée et amplifiée; il est très malheureux parce que je ne fais pas cas de ses délations.

Winceslaú, le plus vieux du canot, il a près de quarante ans, est un ancien



Un Pedral.

sous-préfet de police, petit, maigre, toujours malade. Il est rageur, je plaindrais celui qui tomberait à sa merci. Il y a certaines histoires qui le font mal juger, en voici une entre autres :

Un jour, au temps où il possédait un abatis, un cabai mangeait son manioc, il tend un piège, prend la bête, l'attache, lui crève les yeux, dans ces pauvres orbites sanglantes, met du piment pilé et il remet la pauvre bête en liberté; il est tout heureux de raconter cette petite anecdote, se rappelant avec joie les cris de douleur du pauvre cabai (capiouara).

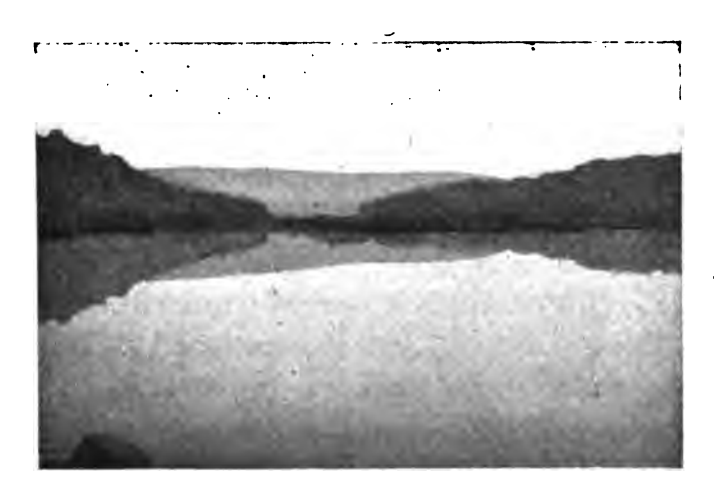
Semeão est une jeune brute de dix-sept ans, mais c'est une brute comme je les aime; jamais il ne se fâche avec ses camarades, il fait bien son travail et on

le trouve presque toujours silencieux; lorsque les autres le taquinent, il leur dit, en les regardant bien en face : « J'aime pas que l'on m'ennuie, quand on m'ennuie, je cogne. »

C'est un bon noir. je vais essayer de le garder avec moi pour les autres voyages.

J'ai soin d'englober ces quatre recrues au milieu des anciens, c'est plus prudent.

Lundi 20 *mai.* — Nous partons de chez Raymond, les mauvais pronostics qu'il ne cesse de répéter à mes gens les épouvantent un peu; il paraît que



Montagne dans le Rio Mapuera.

nous ne devons pas passer la cachoeira Porteira, parce que jamais personne n'a pu la remonter au moment des grosses eaux : ou nous reviendrons aujourd'hui même chez lui ou nous naufragerons.

Cachoeira Porteira. — Quel changement, c'est à ne plus s'y reconnaître! Il n'y a maintenant ni travessão, ni rapide, ni saut; c'est un courant impétueux d'une violence extrême, sans dénivellement appréciable à l'œil.

Sur la rive droite, il y a un cap de pierres qui s'avance en aval de la cachoeira, où l'eau vient se briser, et cela produit un remous d'une telle force qu'il est absolument infranchissable.

Rive gauche, nous comptions pouvoir traverser en amont de la Cachoeira,

entre l'île et la terre ferme, mais il y a des remous si violents que nous serions immédiatement engloutis, il n'y a pas à y songer.

João, mon pilote, a une idée d'une belle témérité.

Il fait remonter le canot le long de la rive gauche, jusqu'en amont de la cachoeira, un peu en aval des remous; il commande aux barqueiros de ramer avec beaucoup de force pour lutter contre le courant et il nous lance au milieu de la rivière, la proue du canot faisant toujours face au courant; celui-ci nous entraîne avec une vitesse vertigineuse, une angoisse nous étreint la poitrine, car cette lutte entre les rameurs et le courant est inégale, celui-ci tendant à nous précipiter sur les rochers, malgré tous leurs efforts.

Mais João dirige si bien notre embarcation, que nous décrivons une diagonale pour arriver sur la rive droite, en amont de la pointe des rochers du bas de la cachoeira qui était infranchissable, il ne nous reste plus qu'à suivre la rive droite jusqu'à l'embouchure de la Mapuera.

Les barqueiros regardent João avec admiration et João a une figure qui dénote qu'il est satisfait de lui-même; ce qu'il vient de faire était plus que téméraire; il a réussi, c'est très bien, mais si le courant nous avait entraînés cent mètres plus bas, notre canot se brisait sur les pierres et nous étions tous perdus; pas un seul d'entre nous n'aurait échappé à la mort.

Lorsque je lui demande : « Pourquoi as-tu fait cela? » il me répond que c'était le seul moyen à employer pour ne pas retourner chez Raymond, et qu'il aimait mieux mourir plutôt que voir les Mucambeiros se moquer de lui.

Et voilà! Pour une question d'amour-propre de João nous pouvions mourir tous.

João est mon filleul de Saint-Jean, il a vingt et un ans, c'est un très bon garçon, fort comme un bœuf et sensible comme un enfant. Il aurait été excellent si je ne l'avais pas autant gâté, mais il est arrivé chez nous en 1896, il était tout jeune, poli, obéissant, avec une figure avenante, toujours souriante et toujours content; je l'ai laissé un peu trop faire ses quatre volontés. Mon mari, qui appréciait beaucoup sa connaissance des cachoeiras et aimait son caractère, m'aidait à le gâter; il sait lire et écrire, parle le français. Malheureusement, il est très entiché de lui-même et n'admet pas que l'on doute de sa science et pour mon-

trer qu'il sait davantage que les autres, il est bien capable de mettre mon canot au fond d'une cachoeira; le seul défaut grave que je lui connaisse, c'est son orgueil démesuré; mais il est bon, dévoué, prévenant, fidèle et surtout cachoeiriste émérite.

Nous arrivons relativement assez vite à l'embouchure de la Mapuéra, je dis relativement, car cette navigation au « gancho » et à la « forquilha » est bien la plus ennuyeuse que je connaisse.

Le « gancho » est un crochet fabriqué avec une fourche faite par la rencontre de deux branches; il faut un bois très dur pour faire un gancho; généralement on choisit une fourche de piranheira, puis ce crochet est passé au feu afin de le durcir et il est solidement attaché au bout d'une gaule peu lourde et très longue.

La « forquilha » est fabriquée aussi avec une fourche; mais il n'est pas nécessaire d'employer un bois très dur; il n'y a qu'à choisir l'ouverture pas trop grande; elle est attachée à une perche beaucoup plus grosse què celle du gancho.

En marchant avec le gancho et la forquilha, nous ressemblons à une grosse araignée s'accrochant aux branches de la rive.

Le gancheiro est bien à la proue du canot; son travail consiste à accrocher son instrument aussi loin que possible, puis à tirer, mais surtout il faut qu'il empêche la proue du canot de s'ouvrir, c'est-à-dire de s'écarter trop de la rive, car si la proue était prise par le courant, nous serions retournés bout en aval et nous redescendrions bien vite, perdant en quelques minutes le travail de plusieurs heures.

Le forquilheiro est celui qui fait avancer le canot, il plante sa fourche au milieu des branches et pousse avec toute la force possible en marchant de la proue à la poupe. Il n'y a jamais qu'un seul gancheiro et toujours deux forquilheiros. Quand l'un est à la poupe, l'autre est déjà à la proue, sa forquilha dans les branches et poussant à son tour.

Avec cette navigation, il faudrait nettoyer tous les jours notre canot, car les feuilles, les branches et surtout les insectes l'encombrent vite. Et ces insectes piquent, mordent, brûlent. Nous en avons de toutes les variétés, depuis l'abominable chenille jusqu'au brillant scarabée, passant par tous les hémiptères

puants et les diptères agaçants, pour arriver à la variété répugnante et malfaisante des arachnides.

Cette insupportable collection m'amuse quelquefois; j'agace une *mante religieuse* avec une petite baguette de bois qu'elle ne parvient pas à saisir, ou j'attache avec des fils des phyllies, je varie les couleurs, je vais de la feuille sèche au vert pâle, elles sont ravissantes les phyllies de ces régions, elles sont très grandes et leurs ailes ressemblent, à s'y méprendre, à des feuilles d'arbres.

Deux choses principalement sont ennuyeuses dans cette horrible navigation : ce sont les nids de fourmis et ceux de guêpes. Et c'est par légions que tombent les fourmis, quelques secondes suffisent pour que nous en soyons couverts des pieds à la tête, et elles piquent les yeux, les oreilles, le cou, s'attachant à la racine des cheveux, dans le dos et sur la poitrine, aux cuisses et aux jambes; en un clin d'œil, le corps est tuméfié, au point de vous procurer une véritable souffrance qui vous fait pousser des gémissements!

Les autres ennemis non moins redoutables, ce sont les guêpes. Leurs nids sont cachés sous les feuilles et on ne peut pas les apercevoir, mais quand le gancheiro ou l'un des forquilheiros remuent les branches sur lesquelles se trouvent ces nids, elles sortent furieuses, par centaines et fondent sur nous, en enfonçant si bien leur aiguillon, qu'il reste dans la chair. C'est un supplice épouvantable; quand on reçoit ainsi de quinze à vingt piqûres, c'est à devenir fou !

Lorsque mes hommes, qui travaillent le torse nu, sentent les guêpes fondre sur eux, ils se jettent à l'eau et y restent jusqu'à ce que les guêpes réintègrent leur domicile; presque toujours le canot, abandonné à lui-même, redescend de quelques mètres.

Mais moi, qui suis encombrée de papiers, de mon carnet de notes, de ma boussole, de mon chronomètre, je ne puis pas me permettre de plonger, il faut que je subisse les morsures de ces terribles ennemis, qui me font une figure étrange; j'ai un œil qui disparaît sous la paupière gonflée, ou bien ma lèvre inférieure est tellement enflée que j'ai l'air d'avoir une bouche de « Botucudo ». Enfin, ce sont les mille petits inconvénients de l'exploration, inconvénients auxquels, malgré tout, on ne s'accoutume pas très vite.

CHAPITRE II

Rio Mapuéra. — Changement d'aspect. — Nids de guêpes. — A la dérive. — Déchargement. — Marais. — Chauves-souris. — Végétation. — La Mapuéra se peuple. — Ma grotte. — Maison vide et habitée. — Cachoeira do Taboleirinho le tailha dão. — « Flor de amor » va au fond. — Le froid Cachoeira do Taboleiro. — Les guêpes de Manoël. — Cachoeira do Boqueirão. — A Escola. — Cachoeira das ilhotas. — Je suis blessée. — Dévouement de mes barqueiras. — Estèvão. — Notre malle. — João rêve de mulâtresses. — Une biche. — Secret pour être heureux à la chasse. — Casa de João Baptisto. — A cidada. — La dynamite. — La pluie. — Cachoeira das pedras gordas. — Cachoeira do carrasco. — Guêpes. — Chasse. — Les cris du canot. — Cachoeira du Cumaru. — Travessão difficile. — Un arbre tombe. — Sang-froid de João. — Cachoeira grande. — En amont. — Un tapir. — Morro do tailhado. — Cachoeira da Egoa. — Fièvre. — Chasse. — Manoel est mordu par un serpent. — Cachoeira do Sapateiro. — Cachoeira do Carana. — João rêve à une blanche : poisson. — Le castanhal. — Les dysenteries. — Chez Antonio. — Chasse. — Intelligence des bêtes. — J'envoie chercher des provisions.

L'aspect de la Mapuera a complètement changé; la rivière paraît plus large, et en réalité elle l'est, car les eaux envahissent les deux rives, le débit de l'eau est considérable et la crue a nivelé la rivière, les travessões qui étaient immédiatement en amont de la bouche n'existent plus, la rivière court à une allure vertigineuse mais sans dénivellation appréciable.

Nous déchargeons sur la rive droite; une langue de terre qui s'avance dans la rivière a suffi pour doubler la rapidité du courant. Nous marchons péniblement, lentement, mais sûrement.

Nous étions à une distance de cinq cents mètres environ et en amont d'une petite île, lorsque nous rencontrons un nid de guêpes de mœurs exceptionnellement méchantes (maribondo surrão), qui nous piquent d'une telle façon, que tous mes gens tombent à l'eau et le canot s'en va à la dérive.

Le courant nous ayant entraînés au milieu de la rivière, João a l'heureuse idée de pointer la proue du canot sur la petite île, et arrivés là, tous les hommes s'accrochent aux branches et arrêtent la marche de la petite embarcation.

Nous remontons la rivière, et cette fois-ci nous sommes sur la rive gauche, nous ne tenons pas à aller de nouveau rendre visite aux guêpes. A un tournant de la rivière, à l'endroit même où, pendant l'été, il n'y avait qu'un rapide insignifiant, le courant est si violent qu'il nous faut décharger le canot afin de le passer vide.

La nuit nous surprend avant que celui-ci soit en amont du courant; nous sommes obligés de dormir là où sont nos bagages, au milieu d'un endroit marécageux, sous un dôme épais de verdure qui ne doit pas laisser passer un seul rayon de soleil, même à midi.

Cet endroit humide, domicile préféré des moustiques, est aussi le rendez-vous d'une tribu de chauves-souris, qui viennent nous rendre visite pendant la nuit.

Laurence, Gualdino et Winceslaú ont été mordus, Gualdino a perdu beaucoup de sang, son hamac en est tout imbibé.

Nous continuons, le lendemain, à nous cramponner aux branches, sondant la rive, car nous avons l'appréhension des fourmis et des guêpes. Ces insectes deviennent pour nous un véritable cauchemar.

Maintenant que nous sommes en hiver, la végétation est merveilleuse et grâce à l'abondance des pluies, elle semble rajeunie et fortifiée par la vapeur d'eau ambiante qui sature l'atmosphère; cela est d'une beauté, d'un charme inoubliables : les boutons de fleur s'ouvrent presque à vue d'œil, le jeune feuillage vert pâle fait un rempart aux grands arbres qui laissent passer de luxuriants rejetons en tous sens.

Du pied d'énormes arbres sortant d'un amas de détritus, des guirlandes de murucajas, souples et élégantes, s'élancent à la conquête de ces arbres géants; elles s'accrochent, grimpent, escaladent et enlacent jusqu'aux plus hautes branches, puis elles retombent gracieusement en draperies sur le bord de la rivière, dentelles de verdure cachant la laideur du sous-bois humide des rives.

Une habitation rive gauche, puis une roça, un peu plus en amont encore, une casa rive droite, à la bouche d'un igarapé.

Bien qu'inhabitées en ce moment, ces maisons me font un sensible plaisir à voir; elles me prouvent que mes explorations servent à quelque chose.

Lorsque nous sommes passés ici, il y a deux ans, la contrée était absolument déserte : c'est sur mes indications que les gens du Trombetas et aussi quelques habitants des furos de l'Amazone sont venus travailler au caoutchouc.

Rive droite, juste en face de la pointe d'amont d'une petite île, je découvre deux grottes.

L'ouverture de la plus grande est cachée par de gros arbres qui ont poussé entre la grotte et le bord de l'eau. Je suis certainement le premier être humain qui y pénètre.

Les Mucambeiros à qui j'en ai parlé n'ont pas compris ce à quoi je faisais allusion.

Ma grotte. Quelques personnes auraient-elles la prétention de lui récuser ce nom? — ma grotte est une cavité fort joliment déchiquetée, dont les dimensions sont à peu près de 12 mètres sur 6 m. 30. Elle comporte deux entrées, séparées l'une de l'autre par une stalactite et une stalagmite de grandes dimensions, se rejoignant et formant colonne; la clarté du jour y entre tamisée par le feuillage des arbres qui en ferment l'entrée; au fond, se trouve une faille large d'environ 1 mètre à la base et allant en se rétrécissant jusqu'au sommet. Cette faille me fait penser à l'oreille de Denys des latomies de Syracuse.

. Le plafond de la grotte est orné de petites stalactites de longueurs différentes et c'est tout juste si je ne les compare pas à celles de la Grotte d'Azur de Capri; les parois, bizarrement sculptées, sont d'une belle couleur vert-de-gris, ornées de quelques taches blanches de moisissures. Le sol est recouvert d'une couche de vingt centimètres environ d'une poussière impalpable rouge très foncée il s'en dégage une odeur nauséabonde provenant des excréments des chauves-souris, que nous dérangeons dans leur sommeil et se mettent à voltiger pesamment autour de nous, en nous frôlant de leurs ailes; après cette couche de poussière, il y a une couche de sable blanc très fin, puis on trouve au-dessous une couche de terre glaise dure.

Je suis ravie de la découverte que j'ai faite de ma grotte; j'ai eu d'abord la pensée d'en faire nettoyer l'entrée, puis, me souvenant de la beauté des grottes connues, j'ai été forcée de reconnaître qu'elle n'est qu'une petite cavité sans importance, qui n'a certainement jamais servi de temple à une pythonisse indienne et je suis partie sans lui donner de dénomination.

Nous arrivons pour dîner et nous coucher à la case d'Araujo, à la bouche de l'igarapé do Cachimbo. Il n'y a pas longtemps que l'eau s'est retirée de la paillote, c'est pourquoi le sol, dans l'intérieur de l'habitation, est aussi humide



Pierres dans le Canal.

que celui de la cour. De plus, la maison est inhabitée depuis plus de quatre mois.

Araujo est parti d'ici en janvier et, depuis son départ, il paraîtrait que tous les serpents, les chenilles, les araignées-crabes et surtout les scorpions s'y sont donné rendez-vous; nous couchons dehors, c'est plus prudent.

D'ailleurs, quel est le plaisir comparable à celui de se balancer paresseusement dans son hamac, quand brillent les étoiles, quand la lune blanchit et argente le tronc des arbres et, qu'autour de vous, tout est silencieux dans le bois profond. C'est à ce moment que l'on goûte le parfum d'une bonne cigarette.

Il faut espérer que le ciel nous sera favorable et que la nuit s'écoulera sans ondée.

23 *Mai.* — Nous employons la matinée entière pour arriver à la cachoeira do Taboleirinho, environ six heures pour faire moins de cinq kilomètres.

La rivière, à cet endroit, change deux fois de direction : deux coudes à un kilomètre l'un de l'autre.

A la cachoeira do Taboleirinho, il n'y a plus de travessões, plus de rapides, seulement un énorme rebujo, tourbillon immense faisant un bruit semblable à un grondement de tonnerre lointain : c'est beau, c'est splendide de voir tourner



Montagne dans la Mapuera.

ces eaux sur elles-mêmes et allant toutes s'engloutir au même point, comme si elles tombaient dans un entonnoir.

João fait ouvrir un sentier sur la rive gauche, sa longueur est d'environ 1 kilom. 500 avec les sinuosités, et mes mariniers commencent à transporter les bagages en amont; la nuit arrive avant qu'ils aient fini de décharger le canot.

Sur la rive droite où nous sommes passés aux basses eaux, le courant est tellement fort que notre embarcation serait engloutie comme une coque de noix, si nous persistions à vouloir passer.

Le *tailhadão*[1] de la rive droite paraît encore plus beau, vu d'ici.

1. Voir *Voyage au Trombetas*, page 110.

Sur le flanc de cette petite colline se trouve du sable d'une finesse excessive, très propre et d'une blancheur éclatante. Au milieu de cette énorme tache blanche encore avivée par les rayons du soleil, se trouvent des coulées ferrugineuses pareilles à des rubans allant du jaune clair au rouge brique, c'est vraiment merveilleux. Au sommet du Talhadão, une végétation de beaux arbres faisant une couronne vert sombre à la colline; puis, sur les rives, en amont et en aval, encadrant la blancheur du tailhadão, des terres argileuses colorées, nuancées comme sur une palette allant du jaune pâle au rouge intense, jusqu'au violet foncé.

Mais il est impossible de jouir complètement de la belle nature qui nous entoure, avec la constante préoccupation de la cachoeira; celle-ci est l'ennemie contre laquelle il faut toujours être en garde, c'est la menace de mort continuelle, constamment suspendue sur vous comme une épée de Damoclès.

Et lorsque canot, bagages et gens sont en amont de la cachoeira, on éprouve un soulagement facile à comprendre.

Nous voici en amont de Taboleirinho et nous apercevons la rivière sur une longue étendue; l'été, nous avions trouvé deux travessões qui avaient été franchis à la perche; maintenant, c'est quelque chose d'abominable. La rive droite est peut-être plus hospitalière, mais pour traverser cette rivière qui est large de 400 mètres à cet endroit, il ne faut pas y songer. João me dit qu'essayer de traverser, c'est courir à une mort certaine, car le canot serait très certainement entraîné et irait s'engloutir dans le Taboleirinho, sans qu'il soit possible de le retenir.

De nouveau, mes gens ouvrent une picada (sentier) rive gauche, en passant sur une colline qui, de la rivière, paraît être seule, mais qui, en réalité, est composée de trois petits monticules séparés les uns des autres par de minuscules igarapés.

Les bagages passent à dos d'homme, le grand canot passe aussi en résistant admirablement à la force du courant, mais notre montaria (petit canot), notre *Flor d'Amor*, est une fleur trop fragile pour être mise dans le courant. Après deux essais où elle s'est laissée glisser au fond, João ne veut pas la risquer une troisième fois, il la fait passer par terre à dos d'homme, elle a l'insigne hon-

neur d'être portée sur les épaules de six noirs, jusqu'en amont de la picada.

Et à chaque promontoire, à chaque nouvelle direction de la rivière, il faut alléger l'embarcation et souvent la décharger complètement.

26 *Mai.* — Nous campons un peu en aval de la Cachoeira do Taboleiro Grande. La nuit passée a été vraiment froide; j'ai été obligée de faire lever Estèvão pour aller me chercher une couverture dans le canot, je grelottais; pendant quelques instants, j'ai craint la fièvre, mais tous mes barqueiros avaient froid également; alors, j'ai fait faire du café. A voir toutes ces allées et venues au milieu de la nuit, autour d'un grand feu, on aurait pu nous prendre pour une troupe de sorciers se préparant pour le sabbat.

Cachoeira do Taboleiro Grande. Cette cachoeira très forte, aux basses eaux, que nous n'avions franchie qu'avec beaucoup de difficultés à l'étiage, est maintenant épouvantable.

Nous sommes sur la rive droite pour essayer de suivre la route que nous avions déjà prise pendant l'été.

Nous espérons qu'entre l'île et la terre ferme, le canal étant plus étroit, la violence du courant sera moindre; on ouvre un sentier et mes hommes commencent à décharger le canot.

João est allé, comme d'habitude, examiner la cachoeira pour l'étudier; en un mot, faire son métier de pilote. Il revient en nous annonçant qu'il est impossible de passer de ce côté.

Les stratifications dont j'ai déjà parlé dans le voyage au Trombetas sont maintenant au fond, l'eau a tout recouvert. Ce sont des vagues géantes décrivant des lignes sinueuses qui s'allongent gracieusement, mais un canot qui s'aventurerait au milieu serait irrémédiablement naufragé. Nous pourrions aller jusqu'en amont de l'île, mais après, pour traverser sur la rive gauche, nous serions infailliblement entraînés dans le tourbillon qui s'est formé entre l'île et a rive gauche.

Nous traversons en aval de la cachoeira, nous nous risquons malgré la houle et les vagues; mes matelots rament avec vigueur sans beaucoup de résultats. Nous décrivons une diagonale et nous accostons rive gauche, bien en aval du point que nous comptions atteindre.

Nous remontons, rasant la rive, jusqu'au-dessus d'une baraque de Seringueiro, de là, il faut ouvrir un sentier.

Pour ouvrir le sentier, Manoël Guncho tient la tête et sabre joyeusement. Tout à coup, le voilà qui fuit, il vient tomber tout près de moi et se roule en criant. Bientôt il ne sort plus de sa gorge que des sons inarticulés. Je pense immédiatement à une attaque. Je me mets en devoir de le secourir, ses camarades font cercle autour de nous afin de m'aider et de le maintenir. Tout à coup, il se relève : de ses yeux on ne voit que la cornée, l'iris a complètement disparu sous les paupières.

Il paraît furieux de notre intervention et de nos rires, car en le regardant, il nous a été impossible de garder notre sérieux. Il a la lèvre inférieure d'une grosseur anormale. Les guêpes des *Maribondos chapeos*, cette fois-ci, sont tombées sur lui avec un ensemble admirable. Il a une vingtaine de piqûres et dans presque toutes, les aiguillons des guêpes y sont restés, mais ce qui lui donne l'air si comique, ce sont les piqûres à la bouche.

Je lui fais des applications avec une mixture d'eau, de tafia et d'ammoniaque; je lui retire des lèvres quatre dards et une heure après, bien que ressentant encore une petite douleur, il se remet au travail.

João a fait arrêter le sentier juste en face du tourbillon. Il m'assure que de là, en amont, en serrant de très près la rive, nous passerons sans aller rejoindre les pierres du fond de la rivière.

Nous opérons encore deux transbordements avant d'arriver à la cachoeira do Boqueirão, ce sont les changements de direction de la rivière qui nous arrêtent le plus souvent.

La *Cachoeira do Boqueirão* est plus facile à franchir maintenant qu'à l'étiage; le courant est excessivement fort cependant, mais je me rappelle le canal sec et ennuyeux que nous avions jadis; il fallait également décharger le canot et nous ne pouvions nous accrocher aux branchages de la rive droite, il nous fallait, forcément aussi, passer au milieu du canal, ce qui était très périlleux! Nous voguons maintenant au milieu des *Sarranzals*[1] de la rive droite, nous avançons avec peine, mais sans danger.

1. *Sarranzal*, endroit où il y a beaucoup de Sarrans. Le Sarran est le Goyavier sauvage.

Les Seringueiros ont donné le nom d' « escola » aux bancs de pierre qui sont au milieu de la rivière, entre la Cachoeira do Boqueirão et celle das Ilhotas.

Pourquoi cette dénomination? Personne n'a pu me renseigner à ce sujet.

Ce nom aura plu à l'un d'eux et cela aura suffi pour qu'il lui reste. Dans quelques siècles, alors que l'État de Para sera peuplé, ce nom d' « escola » pourra faire rêver quelque imagination, on découvrira peut-être alors à ce pédral une étymologie curieuse.

A l'*escola,* le sentier ouvert par mes hommes sur la rive droite a au moins trois kilomètres de longueur; c'est une bien longue étape qui les fatigue énormément.

Ces rivières avec leurs cachoeiras, ces torrents sont bien ce qu'il y a de plus ennuyeux; ils seront toujours un obstacle à la colonisation du pays et on sera obligé de trouver d'autres voies de communication.

A la cachoeira des Ilhotos, nous sommes obligés d'opérer trois transbordements successifs; il n'est pas plus pénible de remonter cette cachoeira aux grandes eaux que pendant l'été; si nous rencontrons maintenant un courant beaucoup plus fort, il y a tout au moins de l'eau! Ce n'est plus cette multitude de petits canaux secs où notre canot trouvait difficilement un chemin!

Mercredi 29 *mai*, 5 heures du soir; en attendant le dîner.

Je viens d'échapper, sinon à une mort certaine, tout au moins à une grave blessure.

J'étais tranquillement assise sous un grand arbre, lorsqu'il est tombé d'en haut une branche sèche d'une bonne grosseur, qui vint directement sur moi. Je fus sérieusement égratignée à l'épaule et blessée assez profondément au sein gauche.

Grand émoi parmi mes hommes qui perdent facilement la tête. Chacun arrive avec un remède : l'un apporte de l'eau, un autre du sel, un troisième de la teinture d'arnica, un autre du perchlorure de fer; puis ce sont des bandes de toile et du coton, etc.

Un moment, j'ai cru qu'ils apporteraient près de moi toute la pharmacie, afin que je me fasse le meilleur des pansements. Jusqu'à Laurence qui me prépare un grog au rhum. Le pauvre garçon ne voulait pas moins faire que ses cama-

rades et il n'a pu, dans son esprit, trouver d'autre remède pour me soulager et me tirer d'embarras.

Ma blessure m'occasionna une forte fièvre qui me tint toute la nuit. Je ne pus m'endormir que vers le matin.

Lorsque je m'éveillai, le soleil était déjà haut et je n'entendis aucun bruit. Je soulevai ma moustiquaire et je fus témoin d'un spectacle vraiment touchant.

Tous mes barqueiros étaient assis là, près de moi, ne parlant, ni ne bougeant, épiant l'heure de mon réveil.

Déjà à deux reprises, ils avaient cru que je m'éveillais, João n'avait même pas permis qu'on fasse du café, parce qu'en cassant du bois, le cuisinier aurait fait du bruit.

Grégorio a été chargé de mon chien *Vagabond* et il le tient dans ses bras pour l'empêcher d'aboyer, selon son habitude.

Je suis émue de tant d'attention, et il faut avouer que si je les soigne bien quand ils sont malades, ils me le rendent bien.

Le brave Estèvão ne s'est pas couché, il m'a veillée comme aurait pu le faire une sœur de charité. Plusieurs fois pendant la nuit, je lui ai commandé d'aller se reposer, mais sans réussir. Quand je changeais de position, la douleur m'arrachait un gémissement; aussitôt, il soulevait ma moustiquaire et m'aidait à me tourner, voulant absolument me faire boire du thé, ramenant ma couverture sur moi.

Il y a parfois quelque chose de très délicat dans les sentiments qui sommeillent sous ces rudes écorces.

Estèvão est le frère aîné de João. Il est avec moi depuis 1898. Sa peau est d'un beau noir. Il est petit, trapu, sans dents, pas joli du tout. Mais il est excessivement bon et toujours plein de prévenances.

Chaque fois que je suis malade ou que je manque d'appétit, il se tourmente.

La seule chose qui puisse empêcher Estèvão de rire, est de me voir souffrante.

Pendant mon voyage au Cuminá, en 1900, c'est lui qui prenait soin de moi, comme il le fait toujours. Il me voyait triste, ennuyée, tourmentée, et il ne savait que faire pour me rattacher à la vie. Quand je ne mangeais pas, il

déployait une persévérante ingéniosité pour essayer de me faire prendre un peu de nourriture.

Ce qui le rend chagrin et le fait bouder, c'est de m'entendre commander à un autre qu'à lui, d'aller chercher un objet quelconque dans ma malle. Bien qu'elle soit un peu à moi, elle est beaucoup à lui; c'est Estèvão, en effet, qui lave et étend le linge, le remet en place, raccommode les déchirures et recoud les boutons, il n'admet pas qu'un autre, même son frère, aille chercher quoi que ce soit dans notre malle; moi-même, je m'abstiens de l'ouvrir, car je sais qu'il en a fait sa cachette, et je risquerais fort, en fouillant, de trouver du chocolat au milieu de mes gilets, ou une boite de lait dans une des poches d'un pantalon ou du tabac au milieu de mes mouchoirs.

Jeudi 30. — Nous en finissons aujourd'hui, avec la cachoeira das Ilhotas, nous faisons même environ six kilomètres en amont, dans les eaux tranquilles de la rivière; de belles montagnes viennent tomber presque sur la rive et leurs pentes sont tellement abruptes que seuls, les singes peuvent se permettre de les escalader.

En arrivant au campement, João prend son fusil pour aller chasser, je ne puis m'empêcher de lui dire :

« A quoi penses-tu, João; il est plus de 4 heures, la nuit te surprendra dans les bois. »

« Non, madame, n'ayez pas peur, je n'irai pas loin, mais la nuit dernière, j'ai rêvé de mulâtresses, sûrement je tuerai quelque chose. Madame ne peut pas manger de conserves, avec la blessure que vous avez, cela vous ferait mal de manger de la salaison. »

Je connais, par expérience, la foi intense qu'ils ont dans leurs rêves, et je le laisse partir, convaincue qu'il ne rapportera rien, étant donné l'heure avancée à laquelle il part.

Il y a à peine cinq minutes que João est parti et nous entendons déjà un coup de fusil tiré à quelques mètres du campement. Bientôt il apparaît triomphant, portant un viado (une biche) sur son dos.

« Madame, je savais bien que je rapporterais quelque chose, puisque j'avais rêvé de mulâtresses. »

Il faut que je dise ici pour la gouverne des futurs colons quelques-uns des secrets de mes gens.

Si on rêve à des négresses, on tuera à la chasse un tapir ou des porcs; si on rêve à des mulâtresses, on tuera un cerf ou bien encore une paca ou un agouti; si on rêve à des blanches, c'est à la pêche qu'il faut aller et l'on est sûr de rapporter une filhote ou une pirahyba ou bien des pacous; si vous rêvez à des indiennes, alors restez tranquilles, car vous serez « panem » dans le bois aussi bien que dans la rivière, inutile d'y aller, vous ne rapporterez rien.



Montagne dans la Mapuera.

Voilà, je pense, de sérieux renseignements, utiles aux futurs chasseurs et pêcheurs qui viendront s'établir dans l'intérieur du Pará !

Nous longeons de très grandes îles, nous avons suivi le canal de la rive gauche, alors que pendant l'été, nous suivions le canal de la rive droite. Nous passons trois travessões. Sans avoir besoin de décharger, la corde suffit.

En amont de ces îles, nous apercevons sur la rive gauche, une case en paille au milieu d'un abatis planté de manioc; c'est, me dit-on, la demeure de João Baptisto. Nous avons déjà passé beaucoup de paillottes, mais c'est la première qui possède un abatis.

Malgré la crue, les beaux blocs de pierre de la « cidade » se voient encore. Ce nom de « cidade » est bien approprié, car, de loin, toutes ces énormes

pierres brillant sous les rayons du soleil, éveillent l'idée d'un village bâti sur pilotis et dont tous les toits seraient recouverts d'ardoises. Mais, quand il nous faut traverser les quatre forts rapides de la « cidade », nous trouvons bien moins gracieux ces masses de granit noir.

Nous passons toutefois, à la corde et à la perche, sans perdre beaucoup de temps.

Aujourd'hui, nous avons bien marché, nous n'avons pas déchargé notre canot une seule fois. Nous arrivons pour la nuit à une baraque qui se trouve rive droite, mais nous la trouvons si sale, et déjà habitée par toutes sortes de bêtes malfaisantes, que nous allons camper en face, à la pointe de l'île.

Ma blessure me fait horriblement souffrir, la grande chaleur de l'après-midi ayant rendu ma douleur plus aiguë. Quand j'arrive au campement, je n'ai point envie de manger, je veux seulement me reposer dans mon hamac.

Cependant, je suis obligée de faire un effort; nous n'avons rien de frais à manger, je vais aller jeter une cartouche de dynamite dans la rivière, je ne veux pas que mes gens y aillent seuls, je crains qu'il leur arrive malheur.

Je prépare donc une cartouche, et nous allons à un coude de la rivière où nous pensons qu'il peut y avoir du poisson. Là, j'allume la mèche avec mon cigare, je jette l'engin et nous fuyons à force de rames; quelques secondes après, notre canot reçoit un choc; nous regardons tous le fond, craignant qu'il se soit ouvert, il n'en est rien. Nous revenons sur le lieu de l'explosion, mais nous n'apercevons rien, pas le moindre petit poisson. Notre désillusion est très grande.

Je suppose que la cartouche a fait explosion trop à la surface; j'en jette une nouvelle que j'attache à une pierre. Mais je serais une bien mauvaise propagandiste par le fait, car cette fois-ci, à peine ai-je approché mon cigare de la mèche, que je jette bien vite la cartouche, croyant qu'elle allait éclater, et je ne l'avais même pas allumée.

Il est écrit que je ne saurai jamais dynamiter de ma vie, pas même des poissons, car elles sont bien finies mes histoires de dynamite. Mes hommes mangeront de la viande salée; quant à moi, je vais dormir. « Qui dort dîne. »

Au milieu de la nuit, une forte pluie se met à tomber; nos hamacs, nos

moustiquaires, tout est mouillé, et cette pluie continue jusqu'au matin.

Je dis à João de donner double ration de tafia pour réchauffer mes pauvres barqueiros qui sont transis; aussi, ce tafia aidant, nous marchons bien et nous arrivons pour déjeuner, en aval de la Cachoeira das Pedras Gordas. Nous profitons des énormes pierres qui se trouvent là, pour faire sécher nos hamacs, nos moustiquaires et nos vêtements.

Cachoeira das Pedras Gardas. — Nous passons dans le canal de la rive droite, nous avons trois travessões assez forts; cependant la corde suffit.

Ce canal de la rive droite est bien meilleur que celui de la rive gauche où nous nous étions engagés pendant notre voyage d'été, il est plus profond et n'est pas encombré de pierres.

Nous nous arrêtons de bonne heure en aval de la Cachoeira do Carrasco; il me faut révéler mes plaques photographiques pour pouvoir charger de nouveau mes châssis.

Il est difficile d'imaginer jusqu'à quel point il faut avoir l'amour du métier pour faire de la photographie dans les conditions défavorables où je suis, ma chambre noire est une couverture sous laquelle j'étouffe, mes plaques sont vieilles et il est impossible de les préserver de l'humidité; souvent je suis obligée de les sécher au feu.

Comment faire des photographies dans de pareilles conditions?

Dimanche 2 juin. — Cachoeira do Carrasco. — Elle se compose de cinq travessões; nous nous engageons dans un canal central entre deux îles.

Nous pourrions appeler ce canal, le canal des Maribondos, nous y avons tous été mordus par des guêpes, de très jolies petites guêpes noires que mes hommes appellent « *Moribondos de chumbo* » (guêpes de plomb). Plusieurs d'entre elles nous laissent comme souvenir leur aiguillon dans la peau. « *La plus belle guêpe du monde ne peut donner que ce qu'elle a.* »

Dans ce canal central, les trois travessões d'aval sont passés à la corde, les deux d'amont sont passés à la perche.

Rive gauche, nous voyons l'embouchure d'un igarapé qui paraît important. Nous accostons ordinairement, au confluent d'un igarapé et il y a du poisson, mais ici il n'y a rien, pas même des piranhas.

Nous nous rabattons sur le bois, mes hommes vont y chasser.

La chasse n'est pas fructueuse; ils rapportent quatre hoccos seulement pour onze personnes, c'est peu; mais il paraît qu'il y a beaucoup de pistes, et demain, en sortant pour chasser de très bonne heure, nous aurons peut-être la bonne fortune d'avoir du gibier.

Lundi 3. — Le résultat de la chasse est toujours le même; il n'est pas brillant, nous n'avons pas eu de grosse pièce : sept hoccos, deux agoutis, un maraye et une perdrix; des vivres pour aujourd'hui et pour demain.

Mardi 4. — Nous avons fait une journée exceptionnelle. Partis de la bouche de l'igarapé dès six heures du matin, nous suivons la rive gauche, un travessão à la pointe d'amont de l'île est franchi à la corde, nous aurions pu le traverser au gancho et à la forquilha; en rasant la rive, le courant n'est pas très fort et nous arrivons à la cachoeira du Cumarú pour déjeûner.

Mes barqueiros sont joyeux; ils poussent le canot avec courage. Pourquoi sont-ils gais? Je le constate, mais je ne le saurais dire: il leur en faut si peu pour les rendre joyeux ou les attrister.

Parfois le forquilheiro met à faux, il croit sa forquilha bien placée, il donne de la force, et fait un plongeon, tous les camarades se mettent à rire, l'un rattrape le chapeau du plongeur que le courant entraîne, l'autre lui prend la forquilha des mains pour qu'il puisse se hisser sur la barque.

Lorsque mes barqueiros travaillent bien, ils font du bruit à tout propos et souvent pour rien. Je prends plaisir quelquefois à les entendre apostropher le canot, qu'ils traitent toujours d'ailleurs, comme une personnalité consciente.

Tantôt ce sont des paroles de tendresse : « Oh canot joli! tu es beau, mon canot, je t'aime, je t'ai donné mon cœur, tu es un amour de canot. » D'autres fois, ils le gourmandent doucement : « Allons, allons, petit canot, cesse de paresser, tu as de l'amour pour cette pierre; allons, ne sois pas fou, il faut marcher. » Mais le plus souvent, ce sont des insultes, car ils prétendent que cela lui fait peur et qu'il marche mieux. « Tu n'es pas un canot, tu es une affreuse calebasse, tu es laid, tu as peur, canot; tu es soûl, tu n'y vois rien et tu vas te jeter le nez contre cette pierre, tu n'es qu'un coui pour moi, vilain canot de bois, et si tu ne marches pas, je te donnerai des coups. »

Cette habitude qu'ils ont de parler au canot est des plus curieuses, et lorsque je leur fais remarquer leur enfantillage, ils me répondent convaincus : « Mais, Madame, il entend et il comprend. »

En les faisant causer, je m'aperçois qu'ils ont sur les choses qui nous entourent des croyances tout à fait singulières, il règne dans toutes leurs idées un mysticisme des plus étonnants; il n'y a donc pas à s'étonner qu'ils personnifient celui qui porte notre destinée, et tout comme ils frapperaient une bête de somme qui ne ferait pas son travail à leur guise, de même, ils frappent le canot qui pour eux, semble ne pas leur obéir.

Nous passons la cachoeira du Cumaru sans trop nous apercevoir qu'il y a là une importante chute d'eau. Ce très fort travessão qui compose à lui tout seul la cataracte, nous laisse aller d'aval en amont, après une demi-heure de travail. La cachoeira pendant l'été est bien plus ennuyeuse que maintenant. Nous arrivons enfin à un point de la rivière d'où nous apercevonsla cachoeira Grande qui est en amont.

Nous sommes sur la rive droite. Nous traversons la rivière en face d'une petite île pour aller sur la rive gauche, nous savons que plus haut, la traversée serait impossible, étant donné la violence du courant et le seul passage praticable à la cachoeira Grande, est situé sur la rive gauche.

Cette petite traversée est un peu mouvementée : notre canot a failli être brisé sur les pierres qui se trouvent en aval de la petite île; nous en sommes quittes pour une petite avarie, un bordage fendu.

Nous allons, rasant la rive; João a mis deux gancheiros, car si la proue de notre bateau s'éloignait un peu de la rive, le courant l'entraînerait et nous effectuerions une descente vertigineuse et périlleuse tout à la fois.

Nous arrivons à un fort travessão et nous sommes obligés de décharger. Le petit canal formé entre de grosses pierres et la rive, est impraticable, il faut donc que le canot contourne les pierres. Il faut aussi qu'un homme traverse ce petit canal et aille passer la corde derrière ces blocs. Mais bien qu'étroit, ce passage est des plus difficiles; le plongeur est entraîné; après plusieurs tentatives infructueuses, Gualdino, le meilleur nageur de ma troupe, a une idée : il se fait attacher avec une corde et si par hasard, le courant tend à l'entraîner,

les autres de la rive le tirent un peu; il peut alors se cramponner aux pierres du fond et atteindre les rochers.

Ce passage du canot est effectué, mais il est presque nuit, aussi mes hommes installent ma tente, et soit par paresse, soit la fatigue, ils laissent la leur



Un Pédral.

sans la déplier, attachent leurs hamacs çà et là aux arbres de la forêt.

Pendant la nuit, une forte pluie les réveille désagréablement; vite, chacun prend son hamac et vient se mettre à l'abri sous ma tente. La pluie tombant toujours à verse, ils se couchent sur la terre humide et se mettent à dormir; le lendemain, ils sont courbaturés.

5 *juin*. — Nous sommes tout près de la cachoeira Grande et nous admirons

les reflets du soleil sur la blanche écume des remous, lorsque de la rive, nous entendons un craquement formidable, tout près de nous.

Nous restons saisis de frayeur, mes barqueiros sont incapables de faire un seul mouvement, ils sont tous pâles et leurs yeux sont démesurément ouverts par la frayeur : un gros arbre s'abat sur nous : c'est la mort certaine, quelques secondes encore et nous sommes perdus.

Seul, João garde son sang-froid, il crie au gancheiro : « Écarte la proue », mais le gancheiro ne bouge pas. Alors, d'un formidable coup de barre, João envoie le canot au milieu de la rivière ; nous ne recevons que les branches les plus menues de la cime de l'arbre.

João a reçu sur le bras droit qui tenait la barre, une branche un peu plus grosse, mais il n'a pas lâché le gouvernail pour cela.

La présence d'esprit de João vient de nous sauver tous! Quelquefois, je me mets en colère contre lui, je devrais être indulgente pour ses quelques défauts, car jamais je ne retrouverai un pilote dévoué, sûr et capable comme lui.

Le courant nous entraîne avec une vitesse vertigineuse. Nous ne pouvons regagner la rive qu'à plus de deux kilomètres en aval. Lorsque nous repassons au-dessus de l'arbre tombé, nous frémissons en voyant son diamètre ; il n'aurait rien laissé de notre canot et de nous-mêmes, si João n'avait pas eu autant de présence d'esprit.

Cachoeira Grande. — En arrivant au pied de cette cachoeira, mes hommes s'écrient : « Celle-ci, nous ne la passerons pas ! » Et João leur répond : « Avez-vous déjà vu une cachoeira qu'on ne peut pas remonter. Quand c'est impossible par la voie d'eau, on la passe par la voie de terre. »

João est de mauvaise humeur, car il reconnaît qu'il y a une grande difficulté pour aller d'aval en amont de cette cachoeira, et il pense qu'il s'est bien avancé.

Toutefois, il fait tracer un chemin au-dessus des petites collines qui bordent la rive gauche, et il fait transporter les bagages en amont. Il ne reste plus qu'à passer le canot.

João se remet à contempler la cachoeira sans mot dire, il se promène sur la rive, cherche un passage et ne trouve rien. Enfin, il se fait attacher avec une

corde et traverse jusqu'à une petite île, sans cela le courant l'entraînerait; pour revenir sur la rive, les autres le remorquent, car il est impossible de nager avec les remous et les tourbillons.

Il a trouvé, le canot passera derrière les îles. Ils iront de rochers en rochers et d'une île à l'autre, le canal n'est pas très profond; le plus difficile sera de faire passer la corde d'une île jusqu'à la terre ferme. Le courant est si violent qu'un homme ne peut s'y risquer. La *montaria*, montée par de bons rameurs, essaiera de traverser en faisant une diagonale. Mais il faut des mariniers expérimentés, sans quoi, c'est la chute au milieu de la cachoeira, dans les tourbillons énormes et les blocs de rochers, c'est la mort certaine, pas un n'en sortirait vivant.

Il a été fait comme João a voulu, seulement mes barqueiros gardent jusqu'au lendemain l'émoi de la peur qu'ils viennent d'éprouver. Dix mètres de plus et ils allaient se briser sur un rocher. Quand je les ai vus si près de la mort, une sueur froide a couru sur moi et ma respiration est devenue haletante.

Nous campons et couchons sur la petite colline où sont nos bagages. Dans mon hamac en pente, j'ai pris un violent mal de tête; le bruit intense, la vaste rumeur de la cachoeira, a bien pu y contribuer, car ma pauvre tête croit entendre d'étranges voix sourdes et lointaines, des hurlements comme ceux d'une meute aux abois, des cris de frayeur d'une foule affolée; par moments, j'entends comme des sifflements aigus et il me semble que je vais voir sortir du fond de la cachoeira, des milliers de serpents en fureur.

Nous sommes tous ravis de fuir ce lieu où nous avons eu tant de peine, nous avons encore quatre travessões en amont, les passer nous paraît être un jeu d'enfant après la lutte épouvantable d'hier. Nous longeons toujours la rive gauche de la rivière, nous sommes entre cette rive et de très grandes îles, le canal ici, est beaucoup plus profond que de l'autre côté, sur la rive droite.

Nous passons devant la dernière île d'amont de la cachoeira Grande, l'île da Anta, nous entendons siffler un tapir, vite nous accostons et mes hommes courent à la recherche de l'animal. Gualdino est le plus chanceux, c'est lui qui, le premier, aperçoit la bête et la tue. Enfin, voilà de la viande fraîche.

Nous restons dans l'île et employons la fin de la journée à dépecer l'animal.

Et puis une forte fièvre s'est emparé de moi et je ne pourrais faire mon levé.

Le lendemain, un épais brouillard nous empêche de partir d'aussi bonne heure que nous l'aurions désiré. — Rive droite : le *Morro do Talhado;* c'est une petite montagne laissant voir un bloc énorme d'un seul morceau, sans fissure. Les rayons du soleil levant font reluire le Talhado comme un miroir. Des cannelures polies et brillantes sillonnent verticalement la roche; j'ai déjà remarqué des cannelures sur d'énormes blocs de roches qui sont situées sur la rive droite de la rivière, à la cachoeira do Carrasco. Est-ce que la théorie d'Agassiz sur la période glaciaire dans l'Amazone serait vraie pour ses affluents? Je ne me sens pas la compétence nécessaire pour affirmer ou pour nier, je constate seulement que les cannelures sur les roches et les stries sont fréquentes dans la Mapuerá.

La *Cachoeira da Egoa*, que nous avions nommée cachoeira das Ilhas, a été débaptisée. L'énorme masse d'eau qui descend sur la rive droite nous fait peur, nous prenons rive gauche un canal étroit entre des îles. De tous les côtés, et à chaque instant, je vois de nouvelles bouches, notre montaria qui nous avait laissé prendre un peu d'avance s'est perdue au milieu des îles, nous avons été obligés de tirer des coups de fusil pour lui donner la direction.

Cette cachoeira est excessivement triste : elle est composée de canaux étroits et humides, de toutes petites îles marécageuses ou pierreuses; les branches des arbres se rejoignent au-dessus de nos têtes, et nous n'apercevons le soleil qu'à travers l'épaisseur du feuillage. Sa lumière n'est ni blanche, ni jaune, elle est verte; notre canot est vert, nos vêtements verts, nos figures vertes; aussi c'est à se croire transporter dans le système solaire de Gamma d'Andromède!

Le canal que nous avons pris n'est qu'une suite de petits rapides que nous franchissons à la perche. Nous arrivons à une série de dénivellations plus fortes qui nous obligent à décharger complètement le bateau. Nous remontons successivement quatorze travessões très rapprochés les uns des autres.

La nuit nous surprend avant que le canot soit en amont des travessões; il est solidement attaché et nous allons dormir là où sont nos bagages et où finit le sentier que nous avons ouvert. Nous sommes sur une terre glaise molle où

nous enfonçons, l'humidité nous pénètre et pendant la nuit, nous nous réveillons trois avec la fièvre : Gualdino, Laurence et moi.

Aussitôt le canot arrivé, il est chargé et nous repartons, bien que malades, mais il faut fuir le froid excessif qu'il fait dans ce canal aux rives marécageuses. Nous ne tardons pas à rencontrer un terrain sec, à l'endroit où le canal s'élargit et nous campons.

Le lendemain, nous sommes cinq avec la fièvre; nous ne voyageons pas



En amont de la Cachoeira Grande, rive droite.

de toute la journée. Ceux qui le peuvent vont chasser, les autres absorbent de la quinine. Résultat de la chasse : trois hoccos et une maraye, de quoi faire un peu de bouillon pour les fiévreux.

Le lendemain, à six heures du matin, départ : nous n'allons pas loin. Vers dix heures, avec la grande chaleur du soleil, la fièvre me reprend. Quand un barqueiro a la fièvre, je le fais mettre sous la tolda du canot et nous continuons notre voyage; mais lorsque c'est moi qui suis atteinte, n'ayant personne qui puisse s'occuper de mon levé, je suis obligée de faire arrêter.

Le reste de la journée, mes gens vont chasser et chercher des feuilles d'*ubims* pour faire une tolda neuve à notre barque.

Mardi 11. — J'envoie tout le monde chasser de l'autre côté de la rivière,

en terre ferme, et deux hommes sont plus spécialement chargés de chercher des ubims dont nous ne pouvons absolument nous passer.

J'attends avec impatience le retour des chasseurs, j'ai entendu beaucoup tirer, nous avons certainement du gibier.

Je vois le petit canot traverser la rivière et mes hommes paraissent tristes, ils ne parlent pas, contrairement à leur habitude.

Quand ils sont plus près de la rive, je vois l'un d'eux étendu au milieu du canot, la première idée qui me vint est qu'il a reçu la balle d'un chasseur.

C'est Manoël Guncho qu'on est obligé de porter, parce qu'il prétend ne pas pouvoir marcher. Cette prétention est justifiée, il a été mordu par un serpent des plus venimeux, un « surucucu de fogo »; il était seul et loin, et les coups de fusil que j'ai entendus étaient ceux qu'il tirait pour appeler ses camarades. Il a commencé par marcher un peu, puis il s'est appuyé sur les autres; enfin, il a fallu le porter.

Il m'arrive dans un triste état, il ne peut plus parler, la peur lui paralyse la langue autant que l'effet du poison. J'ouvre un peu plus les quatre trous faits par les dents du serpent, et je lui fais quatre injections de permanganate de potasse.

Inutile de dire que je n'ai pas pris le temps de faire une solution au 1/100e; j'ai mis à vue d'œil, c'est que dans un cas pareil, quelques minutes de retard peuvent coûter la vie du malade. Je luis fais boire ensuite du tafia à petites doses.

Je crois l'avoir soigné absolument dans les règles qu'on m'a enseigné, cependant Manoël reste dans une profonde prostration qui m'épouvante.

Jusqu'au soir, son état reste stationnaire, il me semble qu'il enfle un peu plus, mais c'est peut-être une illusion.

Je me tiens éveillée toute la nuit, et le lendemain, j'ai la joie de constater qu'il recommence à parler et nous raconte comment il a été mordu, enfin le voilà sauvé, mais je viens de passer par de terribles transes.

J'avais deux autres remèdes pour soigner mon malade, le chlorure d'or dont on m'a dit merveilles et un procédé indigène qu'un pharmacien de Pará m'avait priée d'expérimenter; il est souverain, infaillible, parait-il. Mais je n'ai

pas eu le courage d'en faire l'essai; j'étais sûre du permanganate et je n'ai pas osé employer sur un homme un remède nouveau; seul, un médecin expérimenté peut se permettre de semblables essais, dont il en endosse d'ailleurs, tout seul, la responsabilité.

L'état de Manoël continuant à s'améliorer, nous partons le lendemain.

Je fais faire un lit pour le malade en bas de la tolda, il n'aura ni soleil, ni pluie. Mais les déchargements sont bien ennuyeux. Nous en faisons trois pendant la journée et il faut encore transporter Manoël, qui n'est pas en état de marcher : c'est un colis un peu lourd, peu maniable et bruyant, les colis d'habitude ne se plaignent pas.

Nous sommes toujours au milieu d'un archipel.

Pour faire le levé de cette partie de la rivière, de la partie comprise entre l'aval de la cachoeira da Egoa jusqu'en amont de la cachoeira do Caranna, il faudrait au moins trois mois de travail.

Nous suivons toujours la rive gauche. Nous franchissons pendant la journée quinze travessões ou rapides.

Cette rivière a un débit d'eau considérable; malgré tous les canaux formés par les îles, il y a partout assez d'eau pour passer avec un grand canot.

Vendredi 14. — Nous en finissons dans la matinée avec la cachoeira do Sapateiro. Nous déjeunons en face d'une capuera indienne.

C'est le premier vestige indien que nous voyons dans cette rivière, aussi, pour la rareté du fait, nous allons la visiter. Il ne reste rien, c'est une très vieille capuera qui a au moins cinq ou six ans. Nous y voyons seulement, sur la rive, quelques pieds de roucou qui ont résisté à l'envahissement de la forêt.

En amont de l'île do Sapateiro, l'archipel cesse, la rivière devient libre avec une bonne largeur (5 à 600 mètres). Nous marchons toujours au gancho et à la forquilha; en aval de l'île da Lancha, nous rencontrons un rapide que nous passons à la corde.

Depuis la cachoeira da Egoa, je n'ai plus vu de fortes montagnes, mais seulement quelques petites collines et très peu, le pays est plat, les rives sont sans relief et souvent c'est le marais.

La rivière se déroule, calme et tranquille, et je me laisse mollement bercer

comme après un dur labeur, on prend un repos mérité. Marcher dans une rivière sans cachoeira, est une promenade bien agréable! C'est seulement à ce moment que l'on peut jouir du paysage et contempler les véritables tentures que font les feuillages des rives et si, n'étant pas trop curieux, on ne risque pas un coup d'œil au delà dans le sous-bois broussailleux; la végétation des tropiques vaut la peine d'être admirée. Pour l'œil qui n'y est pas accoutumé, le spectacle en est féérique et idéalement beau!

15 *juin*. — La cachoeira do Caranna, avec ses onze rapides et travessões, tous très dangereux, nous prend toute la journée; nous ne déchargeons le canot qu'une seule fois, rive gauche. Sur la rive droite nous apercevons une suite de petites collines.

João a rêvé la nuit passée à une blanche. Il me dit qu'il va pêcher, que ce rêve lui annonce du poisson. Je ris de bon cœur des superstitions de João, mais je le laisse faire.

Il paraît que Jurupary[1] s'en mêle, João revient triomphant avec une énorme pirahyba, il a fallu deux hommes pour la tirer hors de l'eau de la tête à la queue; elle mesure neuf palmes (environ deux mètres).

Après la cachoeira do Caranna, nous sommes de nouveau, dans une rivière profonde aux eaux tranquilles, la rivière est plus large ici qu'en aval, près de l'embouchure.

Rive gauche, à deux ou trois kilomètres dans l'intérieur, une belle chaîne de montagnes, trois chaînons avec des solutions de continuité. De beaux castanheiros s'étagent sur les flancs de la chaîne qui est le plus en aval et sans doute sur les autres aussi, mais ils sont trop dans le centre pour que de la rivière, on puisse les distinguer des autres arbres.

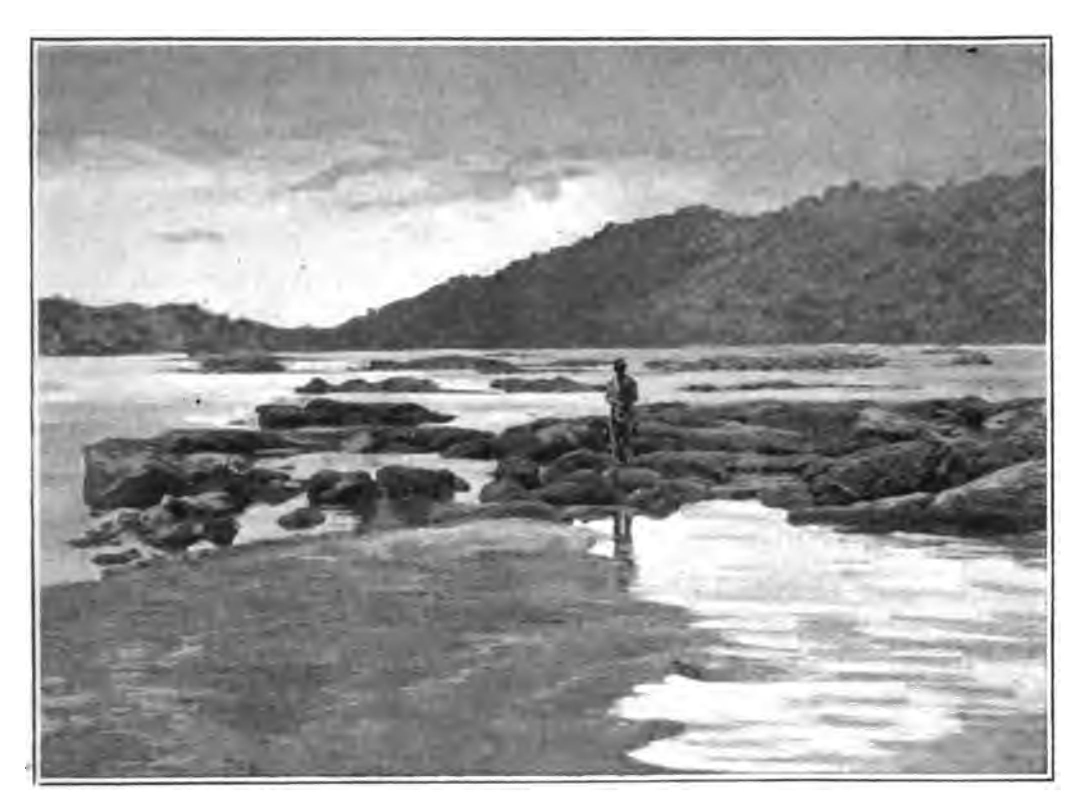
Nous déjeunons à l'île des Trois moquem, ainsi nommée parce que les premiers seringueiros qui ont remonté la rivière ont vu, à la pointe d'aval de l'île, trois boucans d'Indiens.

Après déjeuner, bien que la rivière soit toujours calme, nous faisons très peu de chemin, car j'ai deux hommes avec la fièvre, un autre a la dysenterie,

1. Le mauvais génie des indiens, le *Diable*.

Manoël a encore la jambe enflée et ceux qui ont travaillé à la forquilha toute la matinée, n'en peuvent plus.

Nous nous arrêtons à la case déserte de Macario, et c'est à grand peine que le lendemain nous arrivons jusqu'à la paillotte d'Antonio, où je vais rester



Revenant de la pêche.

quelques jours : le temps de remettre mon monde sur pied.

On ne saurait s'imaginer combien nous souffrons de la dysenterie pendant nos voyages, et la plupart du temps, ce n'est pas la nourriture, mais bien plutôt la nature marécageuse du sol et la chaleur excessive du climat qui nous la donnent.

Nous sommes tous plus ou moins atteints de paludisme qui nous vient des régions traversées, et ce paludisme se manifeste généralement par la dysente-

rie. Ce sont des souffrances très vives, accompagnées de vomissements, de diarrhées qui abattent les forces de mes hommes, leur enlèvent toute volonté et les rendent semblables à des enfants têtus. En une demi-journée, la couleur de leur peau change complètement, ils ont les yeux caves, sont amaigris et méconnaissables. Un homme qui a la dysenterie pendant une journée est incapable de travailler.

João, Chico et Antonio sont les seuls qui peuvent encore marcher, ils vont donc chasser mais en vain, ici, il y a fort peu de gibier et celui qui a échappé aux Indiens se tient tellement sur ses gardes, qu'il fuit épouvanté, à l'approche encore lointaine du chasseur.

Nous sommes ici en plein pays de chasse des Indiens et il est alors très curieux de remarquer combien les animaux qui sont traqués, changent leurs habitudes; les tapirs et les cerfs ne sortent plus que pendant la nuit pour chercher leur nourriture; le chasseur voit bien la piste, mais il n'arrive pas à découvrir la retraite de l'animal qui a appris à ne pas bouger quand le chasseur passe à côté de lui; les hoccos, qui ont l'habitude de chanter le matin et quelquefois au milieu du jour, sont muets, et lorsqu'ils sont surpris par le chasseur, ce qui est rare, — car le froissement d'une feuille leur donne l'alerte — au lieu de voler et d'aller se percher comme ils font toujours, ils se mettent à courir sous bois à une allure tellement précipitée, qu'il est impossible de les tirer.

Il est bien certain qu'il y a dans ces mœurs spéciales, une sorte d'atavisme et les animaux très peureux, sont sans doute, ceux qui ont du être le plus chassés en vue de l'alimentation, tels le lièvre, le cerf, la biche, le chevreuil, chez nous. C'est une sorte de mémoire des dangers passés.

Nous ne sommes pas plus heureux à la pêche qu'à la chasse, peut-être pour la même raison, mais aussi parce que, avec la crue, les poissons rentrent dans les igarapés ou vont sous les buissons de la rive, où ils trouvent plus à manger et où notre ligne va s'accrocher sans rien prendre.

Nos provisions disparaissent d'une manière inquiétante et je ne comptais pas mettre tant de temps à remonter cette rivière; je pensais qu'après un mois, quarante jours au plus, je serais bien près des sources; mais je vois la rivière ici avec beaucoup d'eau, je crains de manquer de vivres avant la fin du voyage.

Je me décide à envoyer mes hommes, sous la conduite de João, chercher des vivres dans le bas de la rivière. Pendant ce temps, j'essaierai de noter le dialecte des Indiens et de les étudier un peu.

Je conserve avec moi Manoël, Antonio et Laurence, malgré les lamentations de João qui voudrait rester ou, du moins, me laisser son frère ou Chico, qui sont deux anciens et fidèles serviteurs.

Ils partent le 21 juin, le cœur gros, à la pensée qu'ils me laissent seule avec trois barqueiros un peu peureux.

Ce qui les tracasse, c'est de me quitter en plein danger, car je suis entourée d'Indiens qui sont pour eux nos plus grands ennemis.

CHAPITRE III

Départ de mes gens. — Tristesse. — Peur de mes 3 barqueiros. — Chasse malheureuse — Les Indiens. — La Maloquinha. — Visite de 6 Indiens. — Pantomime. — La voleuse. — Visite de 4 Indiens. — Achat d'un coq. — L'Indien me propose un marché. — Bonne chasse. — Visite de 2 Indiens leur villosité. — Difficulté de prendre le dialecte. — Ma chasse. — Rencontre de 2 Indiens, dans le bois. — Mon mauvais estomac. — Manoel va mieux. — Laurenço mon cuisinier. — Ennui. — Retour de mes hommes. — Tous bien portants et tous contents. — Visite de 6 Indiens. — Deux jeunes Indiennes. — Bonne fortune. — Moralité des Indiens. — Nouveau départ. — Un igarapé. — Igarapé grande. — Les Indiens se fatiguent vite. — Cachoeira da Maloca. — Les indiens. — La maloca. — Promenade à l'abatis. — Le Chef. — Les Cadeaux. — Méchanceté de femme. — 15 juillet. Saint Henri. — En amont de la cachoeira da Maloca. — Le tamauchi-i. — Un abatis. — Chef indien. — La Maloca grande. — La maison. — Le tacácá. — Indiens polygames. — Indiens précoces. — Les chiens, éducation originale. — Le concert. — Départ. — Cachoeira da Bataria. — Retour. — Tristesse du retour. — Sur la rive droite. — Campement indien. — Une femme en couches. — L'Indien est nomade. — Une papaye. — Cachoeira da Maloca. — A la bouche de l'Igarapé grande.

21 *juin.* — Mes hommes sont donc partis ce matin à six heures ; la journée se passe en nettoyages, en divers arrangements domestiques de livres, de différents bibelots, tout un attirail que j'ai la manie de traîner avec moi.

Mais voici la nuit amenant tout son cortège de tristesses ; habituellement, à cette heure, j'entends des rires, des chants, l'un joue de la clarinette, l'autre de l'accordéon, les autres prennent des cartes.

Ce soir c'est un lourd silence qui m'environne.

Mes trois barqueiros ont attaché leurs hamacs très près les uns des autres et ils fument sans prononcer un seul mot. Lorsque la fraîcheur de la nuit m'oblige à rentrer, ils me demandent la permission d'éteindre la lanterne,

parce que, déclarent-ils, la maison étant ouverte de tous les côtés, les Indiens pourraient nous flècher. Je fais mettre la lanterne près de mon hamac et eux se trouvent dans l'obscurité.

Me voilà bien. — Si les Indiens nous attaquent, je ne puis compter que sur moi.

Le lendemain, lorsque je m'éveille, mes trois barqueiros ont des têtes de



Un canal de la Cachoeira da Egoá.

gens qui n'ont pas fermé l'œil ; ils m'avouent qu'ils ont causé toute la nuit.

J'envoie Laurence et Antonio chasser, car nous n'avons rien pour déjeuner. Manoël qui ne peut pas encore beaucoup marcher reste à la maison avec moi. Vers dix heures, nos chasseurs arrivent essoufflés, pouvant à peine marcher : « Les Indiens, » disent-ils. Et ils me racontent qu'étant dans le bois, pas très loin de la maison, ils s'étaient assis au pied d'un gros arbre pour se reposer, et que deux Indiens sont passés sans les voir, et qu'ils avaient chacun un arc et des flèches.

J'ai beaucoup de peine à leur persuader que ces Indiens chassaient sans mauvaise intention.

Si cette frayeur qu'ont mes hommes continue, je vais suivre un jeûne rigoureux.

Nous sommes au milieu des Indiens depuis quatre jours et je n'ai pas encore pu en apercevoir un seul.

Leur premier vestige est la maloquinha[1] que j'ai rencontrée sur la rive droite de la rivière, en aval de chez Antonio.

La maloquinha se compose de deux abatis faits sur la rive droite et sur la rive gauche d'un petit igarapé, d'une capuera et de deux carbets.

Un sentier partant de la rive de la Mapuera conduit à ces abatis qui sont grands et bien plantés. Lorsque je suis allée avec mes hommes pour visiter les Indiens qui étaient à la maloquinha, je n'ai plus trouvé personne ; tous, hommes et femmes, avaient fui précipitamment en laissant arcs, flèches, poteries et déjeuner au feu.

Devant cette fin de non recevoir causée par la frayeur, je suis repartie au bout d'une demi-heure.

Sur la rive droite, en amont de la maloquinha et en aval de chez Antonio, j'ai vu cinq campements indiens presque tous neufs ou nouvellement réparés, cela m'indique que nous nous trouvons dans une zone fréquentée par les Indiens. Puisque ceux-ci se sauvent quand je vais chez eux, je suis dans l'obligation absolue de les attendre ici.

Samedi 22. — Le départ de mes gens avec le grand canot et le calme de notre maison ont dû leur inspirer confiance, car voilà une pirogue qui arrive, montée par deux hommes, deux femmes et deux enfants.

Avant d'accoster, de la rivière ils crient: « Ouaché! » A quoi je réponds : « Na ouaché. » Je suis ravie, j'espère pouvoir les comprendre.

Entre le « ouapé » (ami) des Jauapirys, le Yépé des Pianocotos et des Roucouyennes, et le ouaché de ces Indiens, il n'y a pas grande différence cela veut certainement dire la même chose : ami.

1. *Maloquinha*, petite maloca. — *Maloca*, habitation des Indiens.

Je ne m'attendais guère à voir des métis là où je pensais rencontrer des Indiens, et, malgré tout le désir que j'ai de voir des indiens, je suis obligée de me rendre à l'évidence, les six personnes qui viennent me visiter aujourd'hui sont métissées. La couleur de la peau, les traits du visage, les manières, rien ne diffère des Caboclos d'Oriximiná et de Faro. De plus, ils ont le système pileux très développé, ce ne sont pas seulement quelques poils épars comme en ont quelquefois les vieux Indiens, ce sont de véritables moustaches, qu'ils coupent aussi rases que cela leur est possible.

Mes visiteurs sont d'une maigreur effrayante, hommes, femmes et enfants, ils n'ont que la peau sur les os, ils relèvent certainement de maladie, les fièvres probablement. Ils arrivent jusqu'à moi, avec un rire bête, et commencent aussitôt à parler tous en même temps.

« Ouaché, tchique tchique ; » et ils commencent une mimique qui paraît vouloir dire « couper du bois dans la forêt ».

« Ouaché, tchique tchique ; » cette fois-ci ils veulent désigner des ciseaux.

« Ouaché, tchique tchique ; » à présent ils font mine de couper avec un couteau.

Puis avec leur « ouaché tchique tchique », ils me demandent successivement, des haches, des hameçons, et même des perles et des miroirs.

Ces gens sont passés maîtres dans l'art de la pantomime.

Il y en a un qui voit un miroir, il le prend, le serre sur son cœur, et me donne à entendre qu'il le veut. Je m'efforce de lui faire dire le nom du miroir dans sa langue, peine perdue; chaque fois, il me répond par un « hein hein », et c'est tout.

Ils veulent emporter tout ce qu'ils voient. Je les laisserais bien faire s'ils voulaient parler un peu dans leur dialecte; mais, à tous nos efforts, ils répondent par « hein hein » sur divers tons et là s'arrête leur conversation.

Ils ont encore une autre manie, bien insupportable celle-là : ils répètent presque toujours le dernier mot de la phrase que je viens de prononcer. Après une grande heure de cet exercice, je suis fatiguée, énervée, c'est à devenir fou de les entendre toujours répéter « tchique tchique » ou bien « hein hein ».

A un moment, ils m'entourent et me serrent de très près. J'étais assise et eux debout. Voyant leur mouvement enveloppant, je me lève brusquement, prête à me défendre, car je n'ai avec moi que Manoël, qui ne peut pas m'être d'un très grand secours avec sa jambe malade.

Tout d'un coup, j'aperçois une des femmes qui se dépêchait à ramasser une ligne à pêcher qui séchait sur des branches; le mouvement enveloppant était destiné à permettre à la voleuse d'accomplir son larcin sans que je puisse la voir.

Je me fâche, mais ils ont l'air de s'en moquer et se mettent à rire béatement, ce qui m'exaspère; ils ne sont nullement honteux d'avoir été surpris, et ce doit être, chez eux, une habitude. D'ailleurs, ne suis-je pas une étrangère, une ennemie? Voler l'ennemi est pour eux une œuvre pie.

Enfin, ils partent mécontents. Certainement ils ne le sont pas plus que moi, et je pousse un vrai soupir de soulagement.

La mauvaise chance continue. Pas de poisson ni de gibier : c'est la famine qui approche.

24 *juin.* — 5 heures du soir. — Visite d'un Indien, de sa femme et deux enfants. Ils sont moins maigres que les premiers, mais ils paraissent tout aussi abrutis.

J'aperçois dans leur pirogue un coq chétif; une pantomime expressive leur fait comprendre que je voudrais acheter leur bête. La femme dit « couraracbi ».

J'aurais sauté de joie: « couraracbi » ou bien « courachi » c'est pareil et veut dire poule en dialecte de la langue caraïbe, Alors, quand je leur parle, ils doivent comprendre un peu, pourquoi manifestent-ils tant de stupidité? J'essaie aussitôt de me faire comprendre : « Couraracbi, marie. »

L'homme va chercher le coq, me le remet en disant : « Marie ichou issé. »

Je lui donne un couteau, il est enchanté de son marché et... moi aussi, bien plus que lui probablement. — Nous allons donc pouvoir nous mettre quelque chose sous la dent.

Le 25, dès le matin, l'Indien de la veille et sa famille reviennent; c'est qu'il a vu en ma possession des haches, des couteaux, des sabres, et il voudrait bien tout emporter chez lui.

Mais voilà la pantomime qui recommence et je crois comprendre qui si je lui laisse emporter tout le matériel, il m'apportera en échange, d'ici à deux jours, beaucoup de poules.

J'essaie en vain de lui faire dire le nom d'une hache et d'un sabre, il me ré-



Cachoeira da Egoá, rive droite.

pond toujours « hein hein ». Ce « hein hein » articulé au fond du gosier et envoyé par le nez est tout ce que je puis en tirer.

La mauvaise chance est partie pour aujourd'hui ; mes chasseurs, Laurenço et Antonio ont tué un guaribo (singe rouge hurleur), un inambú (perdrix), deux jacus (maraye), et un socco (honoré).

Ce guaribo était un bisaïeul de guaribos, car après cinq heures de marmite, il est si dur que nous ne pouvons le manger.

J'avais déjà Manoël de malade, voilà maintenant Antonio également bon à

rien, il a un commencement de panaris, il ne dort pas et nous empêche de reposer.

29 *juin.* — Visite de deux Indiens. Je les appelle Indiens parce qu'ils en ont l'apparence, mais les deux hommes qui sont devant moi ne sont pas de pur sang indien, bien que les caractères de la race indienne soient prédominants. Ils sont le produit de croisements successifs qui leur ont fait perdre l'empreinte primitive, la villosité s'est transmise ; aujourd'hui, ce sont deux beaux hommes, un peu trapus, l'un avec une moustache naissante, l'autre est rasé. Ils ont du poil sur les diverses parties du corps, à l'endroit où il croît chez les autres races, la blanche, la noire et leurs métis.

Ils viennent de flècher deux piranhas et un pacou, ils me les offrent.

Ces hommes sont commerçants et savent aussi bien faire leurs affaires que les négociants du bas des rivières; ils veulent pour leurs poissons, une hache, un sabre et un miroir, ils montrent du doigt ce qu'ils désirent, mais ils ne prononcent pas le nom de ces objets. Je suis horripilée de ne pouvoir prendre leur dialecte et je les envoie promener.

Ils sortent de la maison, ils se consultent; ils ne paraissent pas être d'accord, et ils reviennent à la charge : « Ouaché, pacou carnava. » Je comprends à leurs gestes que carnava c'est un miroir ; je vais leur chercher des perles, ils me disent: « Couriti hein hein carnava, » et ils me montrent un miroir en riant : « Carnava, carnava. »

Enfin, voilà deux mots dont un seul de sûr; je leur donne deux miroirs.

Depuis huit jours, j'ai pu obtenir six mots :

Marie.	Couteau.
Couraracchi	Poule.
Carnava.	Miroir.
Ouaché.	Ami.
Courititi..	Perles.
I chou issé..	Je veux.

A cette allure, il me faudra bien une année pour prendre leur dialecte.

Antonio est bien malade. D'après ce qu'il me raconte, je crois comprendre

qu'il souffre d'une hématurie; je suis fort ennuyée, je ne connais point de remède pour le soulager.. Que faire? Je lui donne des remèdes qui ne peuvent pas lui faire de mal, si toutefois ils ne lui font pas de bien.

C'est bien ennuyeux d'être obligé de faire le médecin quand on est simplement explorateur, surtout quand on n'y entend rien.

Manoël malade, Antonio malade, nous restons seuls, Laurenço et moi. Je me décide à aller chasser, car nous n'avons plus rien à manger.

Je profiterai de cette promenade forcée pour voir la profondeur de la forêt de caoutchouc qui s'étend derrière la maison d'Antonio.

Laurenço et moi nous partons, en nous dirigeant vers le centre, le soleil se lève derrière nous. Nous marchons sous bois, à une quarantaine de mètres l'un de l'autre.

Nous traversons tout d'abord une bande de terre haute qui s'étend depuis la rive jusqu'à 120 mètres environ dans l'intérieur, puis un bas-fond humide, avec des endroits fangeux où nous enfonçons dans une boue puante et où il n'y a presque exclusivement que des heveas; ensuite, nous remontons une petite élévation pour redescendre dans un autre pli du terrain qui est ainsi tout moutonné. Pendant l'hiver, ces petits vallons doivent être transformés en lacs; et toujours ce sont des heveas, richesse fabuleuse qui reste là improductive. Mais pas le moindre gibier. Laurenço est ravi :

— Quand je disais à Madame qu'il n'y avait pas de gibier, Madame croyait que j'avais peur d'aller dans la forêt, maintenant nous sommes bien au centre, Madame se rend compte qu'il n'y a rien.

Et, désespérée de m'être fatiguée en pure perte, il est déjà plus de dix heures, nous nous asseyons sur un arbre tombé à terre.

Nous allions repartir pour la maison, quand Laurenço me montre quelque chose de brun rouge qui marche avec précaution ; très doucement, nous nous cachons derrière un arbre, et attendons... C'étaient deux Indiens qui chassaient un homme et un enfant de dix à douze ans.

L'homme n'est pas très vigoureux et l'enfant est chétif, ils passent très près de nous, sans nous sentir. Je dis *sentir,* car dans le bois l'odorat est précieux pour le chasseur.

Après cela, on me parlera des sens si affinés des sauvages, de leur vue perçante et de leur odorat subtil, de leur supériorité à courir les grands bois. Malgré la nécessité et la très grande habitude qu'ils ont de chasser dans la forêt, nous pourrions très bien les surprendre, la réputation de l'acuité de leurs sens est surfaite. Lorsque j'acquis bien la conviction qu'ils passaient sans nous sentir et sans nous voir, je criai à la grande terreur de Laurenço : « Ouaché. »

Il est impossible de décrire l'effet produit par ma voix sur l'homme et sur l'enfant.

Ils ne se mettent point sur la défensive et c'est vraiment piteux de voir leur affolement, la peur dans les yeux, avec un tremblement de tous leurs membres, et ne pouvant articuler un son. Je veux m'approcher pour leur parler, alors ils se mettent à fuir éperdument, courant en tous sens comme des bêtes aux abois, l'enfant laisse son arc et ses flèches pour mieux courir.

Et je ris en moi-même, en songeant à ce que l'on écrit sur la supériorité de l'Indien dans la forêt vierge.

J'ordonne à Laurenço de ramasser l'arc et les flèches du gamin et nous reprenons le chemin de la maison.

Laurenço est triste, il me prédit tout le long du chemin que nous serons fléchés avant d'arriver au logis, car derrière chaque gros arbre, il croit découvrir un indien.

Enfin, nous apercevons des guaribas sur un arbre. Laurenço prétend qu'il vaut mieux ne pas tirer, pour que les Indiens ne sachent pas où nous sommes, mais je ne l'écoute pas, et j'abats un guariba, avec quatre balles, il n'est pas mort, et Laurenço l'achève avec la crosse de son fusil.

Un peu plus loin, nous tuons chacun un *agami* et c'est tout, nous ne voyons plus une seule bête jusqu'à la maison où nos deux malades étaient déjà bien inquiets de ne pas nous voir revenir.

Je n'en peux plus; cette promenade m'a exténuée et je ne rapporte rien à manger.

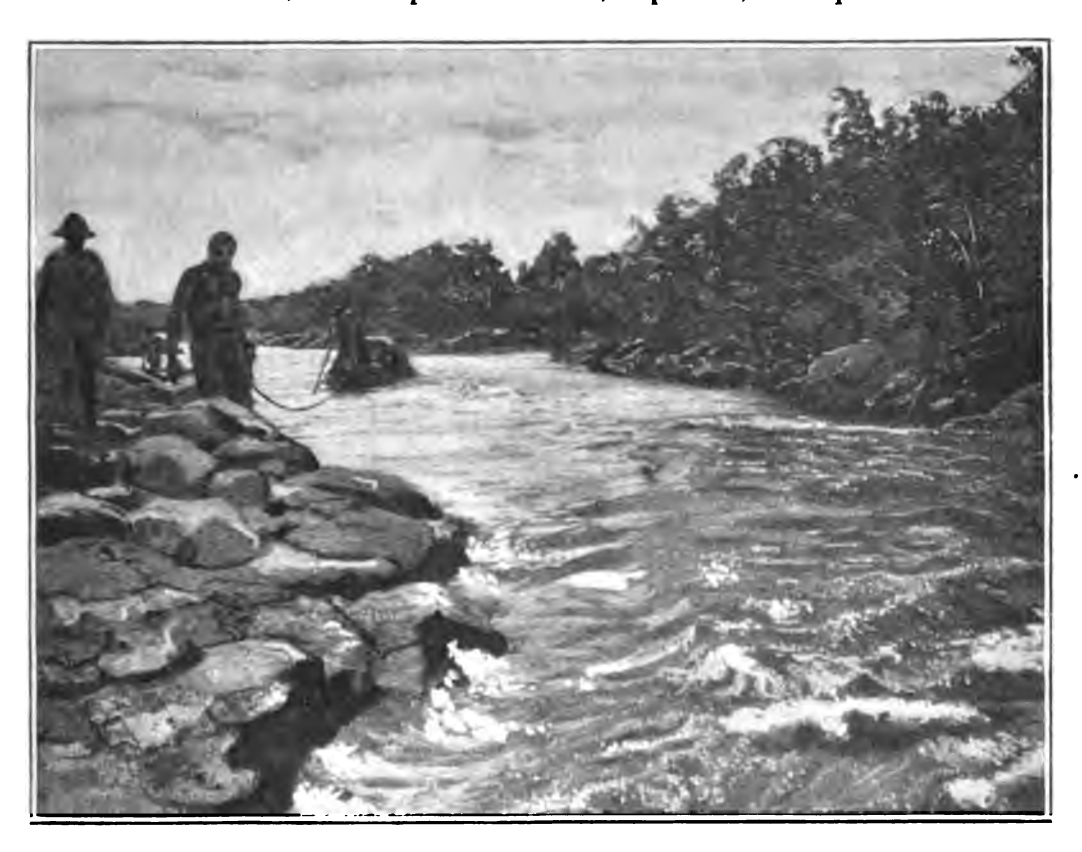
Le guariba donne une viande avec une graisse rouge que je n'apprécie pas du tout, cela me donne l'impression de l'huile de ricin !

Les agamis sont toujours très maigres, et depuis que j'ai vu un agami privé,

se battre avec un serpent, le tuer et l'avaler, j'aime mieux continuer à jeûner que de manger de l'agami.

Malgré neuf ans de vie sauvage, et peut-être à cause de cela, mon estomac est d'une telle susceptibilité qu'un dyspeptique n'en voudrait pas.

Manoël va mieux, beaucoup mieux même, la preuve, c'est que ce matin il a



Bemtevi dans une cachoeira.

été chercher de l'eau à la rivière et il s'est débarbouillé sans que personne le lui commande. Au moment où je sortais du dessous de ma moustiquaire, je l'ai aperçu se lavant les yeux dans ma petite marmite, un ustensile qui ne sert que pour ma cuisine et que mon cuisinier tient toujours très propre.

Autrefois, au début de mes voyages, je me serais offusquée d'un pareil sans-gêne, mais maintenant !... on s'habitue à tant de choses quand on est explora-

teur ! d'ailleurs, il le faut bien, mes hommes ne sont pas des plus civilisés, et je supporte leurs petites manières sauvages, certaines choses qui révolteraient un civilisé me paraissent très supportables, quelquefois même, j'en ris.

Ainsi, mon cuisinier Laurenço est un mulâtre très foncé, c'est un excellent garçon ; mais il a des mains calleuses énormes, avec des poils sur le dessus et sur les doigts.

Lorsqu'il avance sa main, cela me fait l'effet d'être une araignée crabe. C'est lui qui enlève les arêtes des poissons que je mange, je n'aurais pas la patience de le faire moi-même ; eh bien, pour cela, il prend le poisson du bout de ses gros doigts velus, et il le met en charpie. Ce poisson tripoté par lui, je le mange sans aucune répugnance. Voilà à quoi l'exploration vous conduit.

Manoël va mieux ; aussitôt, j'en profite pour l'envoyer pêcher avec Laurenço, quant à moi, je me repose, j'en ai assez, j'ai donné mon maximum ; seulement je ne puis m'empêcher de constater que l'ordinaire d'un jour de jeûne d'un trappiste serait un dîner de prince pour moi ; or, c'est bien moins, puisque je n'ai même pas un morceau de pain sec, l'eau que je bois seule m'en rapproche.

Nous continuons notre existence végétative, mais cette inaction me rendra malade, les Indiens ne viennent pas et quand j'en rencontre, ils se sauvent.

Il ne me reste contre le spleen qui commence à m'envahir que le chant des oiseaux siffleurs et des cigales à la voix aiguë qui se répondent d'une rive à l'autre ; puis les cris perçants des perruches et des perroquets qui me causent un agacement que je ne dédaigne pas en ce moment. D'ailleurs, Il y a comme compensation, le bourdonnement des oiseaux-mouches et la vue des magnifiques papillons qui viennent paresseusement se poser sur quelque buisson, la soie de leurs ailes déployées bien exposées aux rayons du soleil, leur donne l'apparence de splendides fleurs d'orchidées, dont ils ont les brillantes couleurs.

Vendredi 5 juillet, 10 heures du matin.

« Madame, un grand canot qui remonte la rivière », me dit Laurenço.

Un canot ! Je sors pour voir ce phénomène, un canot ici, avec les grosses eaux, c'est impossible !

Mais, à peine suis-je dehors que, du canot part une salve de mousqueterie bien nourrie, ce bateau porte mes gens et ils m'ont reconnue. Je réponds immédiatement, coup pour coup, puisque c'est notre habitude, à nous, demi-sauvages, de manifester bruyamment notre joie en gâchant notre poudre et nos balles.

Mes barqueiros viennent de faire un véritable tour de force. Ils ont remonté la rivière d'aval, de la cachoeira Porteira jusqu'ici en neuf jours et demi. Il faut voir leurs figures rayonnantes ; ils ne se lassent pas de me regarder et moi je ne puis m'empêcher de leur dire : — Ah ! mes enfants, je suis bien heureuse de vous revoir.

— Et nous, Madame, il semble que nous renaissons à la vie.

Comment, avec de pareils serviteurs, ne pas entreprendre le plus intrépide des voyages ?

Ils sont tous bien portants. Le voyage a été bon. Le reste de la journée, ils se reposent et ils me content leurs aventures.

Les nouveaux se plaignent tout doucement des anciens sous le fallacieux prétexte qu'ils n'ont pas dormi en chemin.

« On s'arrêtait, me disent-ils, à 6 heures 1/2, avec la nuit, et on repartait à 5 heures du matin, et encore fallait-il faire la cuisine pendant la nuit pour le déjeuner du lendemain, car João ne permettait pas qu'on s'arrêtât pour déjeûner. » Et tout cela n'est rien ! Ce qui était bien pis, c'est que souvent au milieu de notre sommeil Estévão, Chico et João nous faisaient peur.

Une fois, Estévão s'écria : João, mon frère, les Indiens ont tué Madame, » et nous n'avons pu nous rendormir.

Une autre fois, Chico se réveille et il réveille tout le monde : « Allons-nous en, allons-nous en, Madame est morte, je viens de rêver au docteur. »

« Puis, quand nous fûmes dans la rivière libre de cachoeiras, João nous faisait marcher la nuit, une fois même nous avons passé un travessão au clair de la lune. »

Et tout cela est dit en riant ; ils considèrent cela comme de bons tours que les anciens auraient joués aux nouveaux.

Le lendemain, tout le monde est joyeux, la maison est gaie, on renaît à la vie.

Chico et Estévão mettent des bordages à notre petit canot pour que nous puissions le charger davantage. João fait l'inventaire de ce qu'il a rapporté de vivres, les autres vont chasser et pêcher.

6 *juillet.* — Visite de six Indiens : Un homme d'un âge incertain (entre 30 et 60), deux jeunes gens, un gamin et deux femmes.

L'enfant et l'homme, je les reconnais, ce sont mes chasseurs. Je fais remettre à l'enfant son arc et ses flèches ; il est tout surpris de retrouver son bien.

Ces Indiens ne parlent pas plus que les autres, mais ils veulent tout voir, toucher à tout, le travail d'Estévão qui répare le canot les intéresse vivement.

Les deux indiennes sont jeunes, ce sont presque des enfants. L'une n'est pas encore femme, du moins elle n'a pas encore été mère ; elle a de jolies formes un peu grêles; son ventre est petit, et la peau en est bien lisse, ses seins sont très fermes, elle est très occupée avec João et Chico, et fait une pantomime très animée, je serais curieuse de savoir ce qu'elle leur mime. L'autre me convient absolument, elle est jeune, toute menue, déjà déformée par la maternité; elle a de si jolis yeux que c'est un véritable plaisir de la regarder malgré sa figure peinte à neuf avec du roucou et ses cheveux en désordre.

Je viens de lui faire cadeau d'un couteau parce qu'elle m'a donné le nom d'une *hache*, d'un *sabre,* d'un *couteau* et d'une *banane.* Elle va montrer son couteau aux autres Indiens. Celui qui paraît être son mari lui parle, et ils ont tous les deux une conversation très animée. Se fâcherait-il après elle ?

Non, ils viennent simplement de faire une combinaison qui leur rapportera, espèrent-ils.

Il n'y a qu'à voir la pauvre petite femme toute rougissante sous sa peinture, s'approcher de moi, pendant que son mari tourne ostensiblement le dos et va voir travailler Estévão.

Par ma foi ! c'est une chose bien extraordinaire qui m'arrive et c'est certainement la première fois de ma vie qu'une femme essaie de me faire comprendre que je ne lui déplais pas, que je ne lui suis pas indifférente. Il est vrai que la petite indienne fait erreur sur le sexe.

Pauvre petite indienne, elle y met beaucoup de bonne volonté, elle me fait comprendre qu'elle voudrait un sabre, un collier, un bracelet, je lui donne ce

qu'elle me demande sans rien lui demander en échange. Je dois lui paraître un étranger bien extraordinaire et bien naïf, car je n'abuse pas de sa situation.

La moralité des Indiens ! la nature morale des Indiens ! Je me contenterai d'y répondre par un gros point d'interrogation.

Je ne puis, ici, dire tout ce que j'en pense, et tout ce que j'en ai vu. La moralité indienne ne peut être expliquée que par un explorateur homme.

Quand mes chasseurs reviennent, les Indiens sont encore ici. Ces pauvres gens sont émerveillés de cette chasse, les deux femmes surtout regardent Gualdino, qui est le plus chargé, avec admiration.

Le résultat de la chasse pour un pays où il y a fort peu de gibier, est magnifique : deux cujubis, trois agoutims, un macaque, cinq agamis, trois hoccos, un tapir.

Ce tapir a été trouvé mort dans l'eau sur la rive gauche presque en face de notre maison. Mais hier au soir, en revenant de la pêche, Chico et Laurenço ont vu, d'après ce qu'ils racontent, se baigner un tapir, qu'ils ont poursuivi et blessé ; l'obscurité de la nuit les a empêchés de retrouver le tapir.

En voyant la bête dans l'eau, Gualdino a pensé que c'était celui que Chico et Laurenço avaient tué; mais, après une minutieuse inspection, nous ne constatons aucune blessure, ce n'est donc pas le même tapir. Sa viande cependant est très jolie, il est gras et j'en mange une belle tranche. Mes barqueiros refusent toutefois d'en manger et je donne ce gibier aux Indiens qui en éprouvent une joie difficile à décrire.

Ils s'en vont aussitôt en amont de notre habitation pour faire boucaner leur tapir.

Quand je les ai revus, ils n'avaient pas l'air d'avoir été incommodés par la viande si dédaigneusement méprisée par mes hommes.

Le 11 *Juillet,* nous repartons. Je vais essayer d'aller jusqu'aux Indiens Japys et Tucanes dans la haute Mapuerá et le Tueréné, afin de rattacher mon levé géographique avec celui d'Henri Coudreau (Voyage de 1883).

La rivière se continue profonde et tranquille. Sur les deux rives, ce ne sont que campements indiens et capueras. Si l'on jugeait du nombre des Indiens

par celui de leurs campements, ce serait une tribu vraiment nombreuse et qui vaudrait, certes, la peine d'être civilisée.

Rive droite, un igarapé avec une large embouchure, c'est un parana, me dit Antonio, qui se dirige dans le Yamunda.

Voilà du nouveau : vite je m'engage dans ce prétendu parana. Je suis bientôt arrêtée par les arbres tombés et le parana devient de plus en plus étroit, l'eau stagnante dégage une odeur nauséabonde et quand nous revenons dans la rivière, c'est un soupir de soulagement.

La montée et la descente de cet igarapé nous ayant retardés, nous n'arrivons qu'à la nuit, à la maison de Paulo, la dernière maison construite par un demi-civilisé.

Sur la rive droite, un sentier large et battu, j'ai idée que nous sommes enfin en présence d'une maloca où je trouverai des Indiens. C'est une nouvelle déception, ce sentier me conduit à un grand abatis nouvellement planté.

Toujours sur la rive droite, un très grand igarapé. Antonio m'assure que cette fois-ci il ne se trompe pas et que c'est bien là le parana qui va au Yamunda, les Indiens l'ont dit à Paulo. Comment les Indiens ont-ils pu lui dire cela ?

Paulo ne parle pas leur dialecte et eux ne parlent pas le portugais. Alors ?

« Madame, me dit Antonio, je suis sûr qu'ils ont prononcé le nom de parana. »

Ils ont bien pu dire le mot parana qui, en langue tupi, veut dire mer, mais aussi rio. Pour nous, parana est synonyme de furo et pour les Indiens ce mot est synonyme d'igarapé, voilà tout.

Ce mot de langue tupi, au milieu d'un dialecte qui paraît être caraïbe, est un peu singulier, mais il se comprend ; nous sommes ici à peu près sur la limite de la lingua geral qui est tupi et du caraïbe.

Nous voyons beaucoup de campements, mais pas un seul n'est habité.

Ce n'est qu'au bout de deux jours que nous rencontrons, en amont d'une petite île, les six Indiens auxquels j'avais donné le fameux tapir mort. Ils sont presque gras, je regarde dans leur pirogue, il n'y a plus rien à manger ; je les interroge : machipouri ? ils rient et me font comprendre qu'ils ont tout mangé ; et cela se voit bien à leur mine.

Je pensais qu'avec leur petite embarcation ils allaient prendre beaucoup d'avance sur nous, mais je me suis trompéé.

Tout d'abord, ils font un grand effort, ils rament bien et vont en avant, mais ils se fatiguent très vite, et pendant que mes barqueiros rament toujours avec la même force et la même cadence, les Indiens sont obligés de se reposer souvent.

Malgré leur petit bateau vide, ils ne peuvent soutenir la lutte avec nous ; ils sont capables d'un effort, mais pas d'un effort soutenu, ils ne résistent pas à la fatigue autant que mes gens.

Lorsque nous arrivons à la cachoeira da Maloca, nos Indiens prennent un igarapé qui est sur la rive gauche et ils disparaissent.

Quant à nous, nous arrivons pour déjeûner sous l'ombrage des arbres d'une jolie petite île de sable où il n'y a que des araparys (*macrolobium acciaefolium*).

Aussitôt, se détachent de la rive trois pirogues montées par cinq Indiens, les pirogues étaient si bien cachées sous les branches que nous ne les apercevions pas.

Ces cinq Indiens viennent nous rendre visite ; ce sont les jeunes hommes de la tribu qui étaient en train de pêcher ; la maloca ne doit pas être loin. Deux d'entre eux sont déjà venus me vendre du poisson à la maison d'Antonio, un autre est celui qui m'a vendu le coq maigre ; quant aux deux derniers, ce sont deux beaux garçons que je vois pour la première fois.

Ils sont tous réunis auprès du canot. J'en profite pour les photographier, ils voudraient bien monter et visiter, mais j'ai mis Chico en faction et il fait bonne garde.

Ils recommencent leurs « tchique tchique ». Mais, suivant ma recommandation, nous leur tournons tous le dos avec ensemble ; quand ils se décideront à parler, je leur répondrai, mais je ne veux pas de leurs « tchique tchique ».

João a été examiné la cachoeira qui est à sec, nous passerons cependant sans être obligés de décharger le canot.

Lorsque les Indiens s'aperçoivent que nous nous préparons à partir, ils paraissent désappointés, ils pensaient sans doute que nous venions pour leur acheter des arcs, des flèches et des hamacs, comme le font les seringueiros

d'aval, mais lorsqu'ils voient que nous voulons remonter la rivière avec notre grand canot, ils rient de bon cœur et ils essaient de nous montrer par leurs gestes que nous ne passerons pas, parce qu'il est trop grand, trop lourd ; voyant que nous ne les écoutons pas, ils restent sur la rive, rient à gorge déployée et se moquent de nous.

Nous passons les cinq travessões d'aval relativement très vite, mes barqueiros sont absolument furieux de la moquerie des Indiens, et ils veulent leur montrer qu'ils savent travailler.

Lorsque nous arrivons en amont du cinquième travessão, c'est-à-dire à la hauteur de la maloca qui est un peu dans l'intérieur et ne se voit pas de la rivière, tous les Indiens sont déjà là, au dégrad, et ils ne rient plus.

« Ouaché ! ouaché ! » crient-ils en nous faisant signe d'accoster. Mes barqueiros sont d'avis de n'y point aller, mais je ne les écoute pas.

Un Indien que je ne connais pas s'avance pour me parler ; c'est un beau garçon qui peut avoir de 20 à 25 ans, il est bien planté sur ses fines jambes, et bien proportionné ; il a de jolis yeux noirs, une figure souriante, bien peint à neuf, il est vraiment bien.

Il me parle très posément et ce que je comprends, c'est qu'il m'invite de la part du « tamouchi » (chef) qui est malade à aller lui rendre visite dans son *parana poção*.

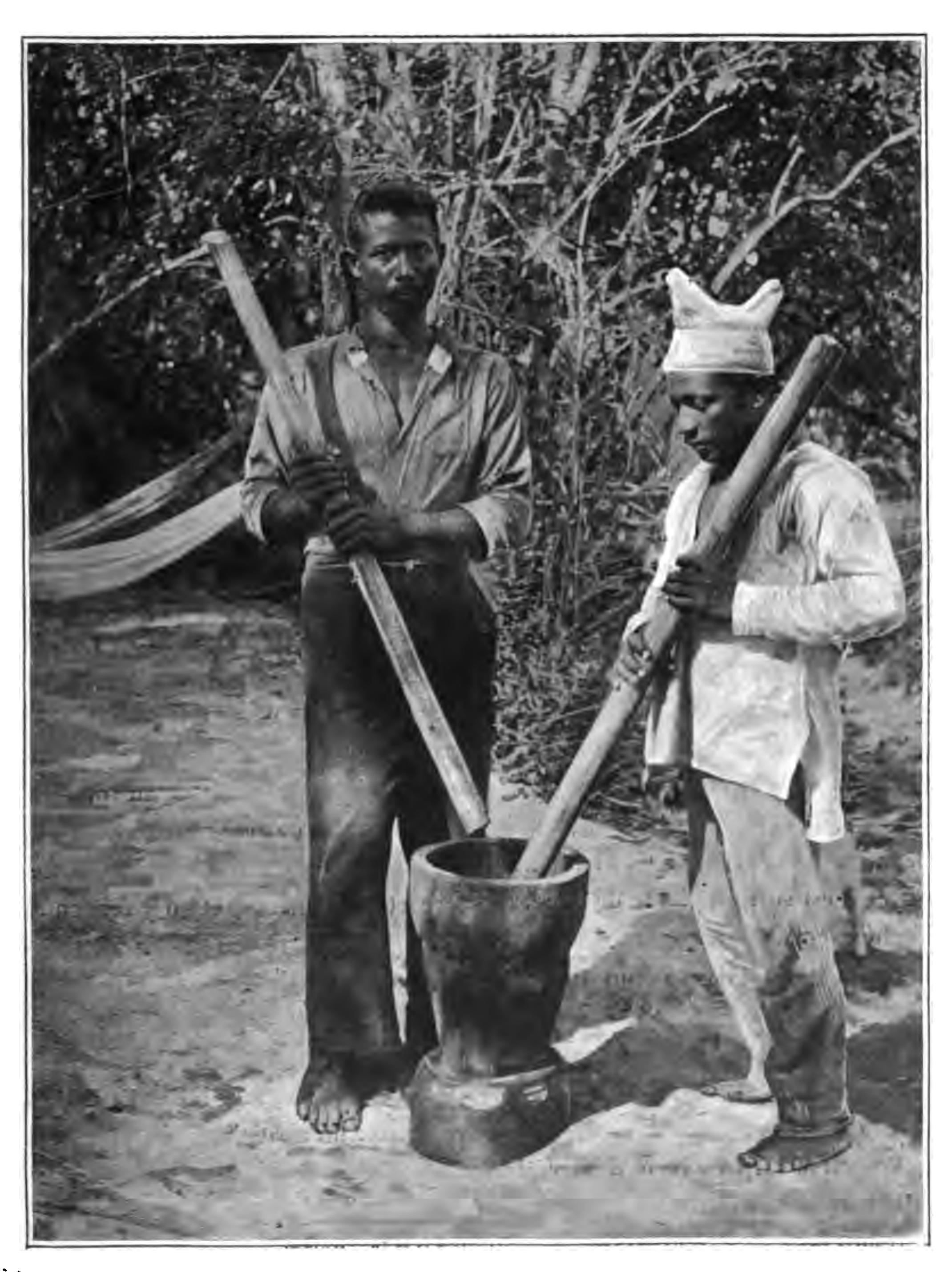
J'accepte immédiatement au grand mécontentement de mes gens qui ne sont pas rassurés.

— Madame, me dit João, nous serons chez eux, ils peuvent nous trahir et nous tuer tous, il ne faut pas se fier aux Indiens.

Je prends six hommes avec moi et j'en laisse quatre pour garder le canot, avec ordre de n'en pas bouger quand bien même ils entendraient des coups de fusil et surtout de ne pas se laisser envahir par les Indiens. Nous, nous emportons les munitions nécessaires pour nous défendre.

Et nous partons. Quatre Indiens nous montrent le chemin ; en allant en avant, après une heure de marche, dans un sentier qui paraît très fréquenté, je ne vois venir ni maloca, ni tamouchi, ni parana.

Je demande à mon bel Indien si nous sommes encore éloignés du campe-



Gregorio et Gualdino.

ment, il me répond que non mais que nous arriverons au coucher du soleil et qu'il faudra que je dorme à la maloca.

Ah! mais non! je veux bien étudier les Indiens, mais dormir dans une maloca, remplie de puces, de poux et de marmots, jamais; j'ai trop présent à la mémoire mon séjour chez les Pianocotos lors de mon voyage au Cuminá.

Je dis à mon guide que je m'en retourne dormir dans mon canot et que demain, au lever du soleil, je me mettrai en route pour rendre visite au « tamouchi », et qu'il devra revenir me chercher. Je lui remets les cadeaux que je destinais au chef, lui disant bien que c'est pour le « tamouchi. »

Le lendemain, à la première heure, nous suivons le sentier indien. Après un quart d'heure de marche, nous rencontrons quatre indiens qui venaient au devant de nous.

Le bel Indien s'est repeint à neuf et son roucou tout frais sent abominablement mauvais.

Et nous allons, escaladant des montagnes et de fortes collines, descendant dans des ravins, traversant des ruisseaux et des ruisselets, pataugeant dans des marais. Après quatre heures et demie de cet exercice, nous arrivons à la demeure du chef.

Pour arriver jusqu'ici nous avons déjà passé trois abatis, un grand s'étendant depuis la maloca jusqu'à mi-pente de la montagne, un autre bien au sommet.

Ces deux premiers abatis sont exclusivement plantés de manioc; un troisième, beaucoup plus petit, est dans un vallon, dans un terrain humide, mais non noyé, il est surtout planté de canne à sucre et de bananes, et on y rencontre quelques pieds de papayers.

Enfin, nous arrivons à un très grand abatis planté de manioc déjà bon à arracher; à l'entrée sept très petits carbets, avec des vieillards, des femmes, des enfants et les quatre Indiens qui nous accompagnent.

Les hommes valides sont à la pêche ou cachés dans le bois. Et j'ai fait quatre heures et demie de chemin pour venir voir un abatis indien!

Voilà une surprise bien désagréable assez commune dans mon métier; se fatiguer pour ne rien voir.

Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Parce que je ne trouve que

des paillottes là où je comptais trouver une belle maloca, cela ne doit point m'empêcher de regarder autour de moi. Je me trouve en pays de connaissances, toutes les Indiennes qui sont passées à la maison sont ici. La famille de ceux à qui j'ai donné le tapir est au complet; mes premiers visiteurs si maigres y sont également et ils sont malades; deux des hommes qui étaient en train de pêcher hier sont présents; je compte en tout, avec les enfants à la mamelle, vingt-sept âmes.

Le chef, le « tamouchi », est très vieux, grand, sec, fort pour son âge; il paraît avoir de soixante-quinze à quatre-vingts ans, peut-être en a-t-il davantage. Ses cheveux sont presque blancs, il parle très doucement et très bas, il me fait asseoir et s'assied à côté de moi, il nous offre du tacaca[1] et du beju[2].

La conversation n'est pas des plus intéressantes, je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit... et je crois qu'il ne me comprend pas davantage.

Je dis : je crois, car pendant un instant j'ai cru que ce vieux tamouchi parlait portugais.

Lorsque j'ai demandé de l'eau à l'un de mes barqueiros, il a parlé au bel Indien, qui doit être son fils ou son petit-fils, et celui-ci m'a apporté de l'eau dans un coui.

J'ouvre le paquet où sont les cadeaux. Je commence par les femmes; elles s'avancent toutes, m'entourent, et je distribue peignes, perles, miroirs, canifs.

J'ai une préférence pour la petite Indienne que je connais, celle qui a mangé du fameux tapir, et qui, au milieu des autres, est encore la plus jolie et la moins effrontée.

Comme je lui donne des perles en assez grande quantité, celle qui a voulu me voler la ligne à pêcher, se met à crier, en nous regardant alternativement d'une manière très significative; je vois ma petite indienne prête à pleurer, je comprends bien à peu près ce que l'autre lui dit, mais je ne peux pas la défendre je ne connais pas leur dialecte.

Après les femmes, vient le tour des hommes, les hameçons surtout leur font

1. *Tacaca*, bouillie de tapioca.

2. *Beju*, cassave.

un plaisir immense, ils sont tous très contents et me disent : « ouaché » en se frappant la poitrine.

A présent, il resterait à vérifier ce que vaut l'amitié d'un métis né d'un Indien avec un X... quelconque, je crois qu'il est prudent de ne pas s'y fier.

Je leur fais ensuite mes adieux, car je ne veux point coucher ici, ni en chemin et nous reprenons bien vite le sentier.

Je veux arriver à mon canot avant la nuit et je réalise mon projet, mais je suis exténuée et je tombe épuisée dans mon hamac n'ayant même pas la force de manger.

Mon 14 juillet se passe tristement, cela m'est égal.

15 *juillet.* — Saint-Henri. Aujourd'hui, c'est fête chez moi en France, on ne travaille pas dans mon canot. C'est l'habitude. C'est un jour de repos pour mes hommes, mais cela m'amène à un triste retour en arrière pour moi.

Seule — seule pour supporter les ennuis de la vie. Mais à quoi bon se plaindre et pleurer? Jamais les larmes n'ont réparé les malheurs, elles affaiblissent. Je ne veux pas baisser la tête sous le poids de l'infortune, car je ne veux pas qu'on me plaigne, cela n'est pas dans mon tempérament, il vaut mieux relever la tête et marcher fièrement les yeux secs et les dents serrées, mais marcher...

16 *juillet.* — Nous en finissons dans la matinée avec la cachoeira da Maloca en franchissant six nouveaux travessões, les deux derniers d'amont sont très forts.

En amont de la cachoeira da Maloca, nous ne rencontrons plus de campements indiens, ni capueras, ni abatis, sur un parcours d'environ 43 à 45 kilomètres.

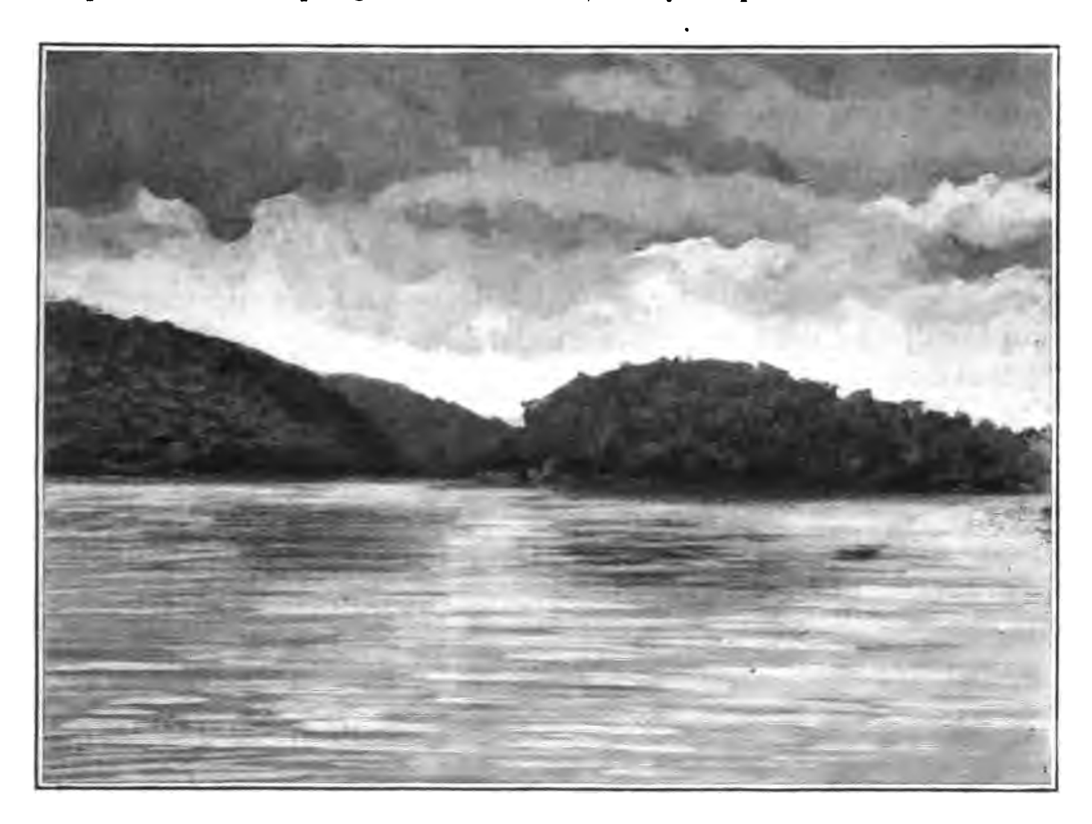
Ce n'est qu'à 8 kilomètres en avant de la Maloca grande que les vestiges recommencent. Il y a donc un territoire neutre de 45 kilomètres entre les deux malocas.

Comme j'ai pu m'en rendre compte, ces Indiens sont en guerre, mais ils évitent de se rencontrer pour éviter des chocs funestes. Voilà qui est vraiment admirable, et je n'aurais jamais cru les Indiens capables de raisonner si sagement.

La rivière reste toujours large, mais peu profonde et souvent nous cherchons

un chemin pour passer; de très grandes îles me font croire à tout instant que nous approchons d'un confluent. Quelques rapides relativement faciles, nous empêchent d'oublier que nous sommes dans une rivière à cataractes.

A l'île du Tamouchi-i, à la pointe d'amont, nous rencontrons dix Indiens, cinq chiens et deux pirogues. Ils sont venus ici pour pêcher, ils ont un abatis



Dans la Mapuera.

bien en face de l'île sur la rive gauche et ils appartiennent à la Maloca grande qui est en amont d'ici.

Je demande au plus vieil Indien s'il est le chef, il me répond en riant : « tamouchi-i ». Je crois comprendre qu'il n'est pas un grand chef, mais simplement, un petit chef.

« Tamouchi », s'écrie-t-il avec un regard mauvais, en étendant un bras mena-

çant du côté d'amont. C'est probablement à la suite d'une discussion de famille, que, mécontent, il aura quitté la maloca pour quelques mois, emmenant les siens.

Lorsque viendront les pluies hivernales, ils s'en retourneront bien vite à la maloça, car en ce moment ils dorment sous de mauvaises paillottes exposées à la pluie et au vent.

Nous nous asseyons sur un dallage de belles pierres luisantes qui se trouve à la pointe de l'île et le tamouchi-i me demande si je consens à faire des échanges. Ainsi pour un hamac, je lui donnerais un sabre, ou bien pour un arc, pour des flèches, enfin tout ce qu'il peut me donner il l'estime valoir huit sabres.

Le marché ne me convient pas. Je lui donne un sabre, un couteau, un miroir, des perles, des hameçons et je ne lui demande, en retour qu'un hamac fait avec des fibres de croá. Il est ravi de voir que je ne désire qu'un hamac et il doit en être très fier, persuadé que c'est son savoir-faire qui en est la cause.

En amont de l'île du « tamouchi-i » nous apercevons des campements et des capueras, sur les deux rives. Rive droite, un dégrad propre et qui paraît être très fréquenté, me fait croire que nous sommes à l'entrée du sentier qui conduit à la maloca. — Vérification faite ce n'est que le sentier et le débarcadère d'un abatis.

Presque aussitôt en amont, nous rencontrons, sortant d'une capuera, une pirogue avec un vieil Indien, très vieux, assis au milieu, et deux gamins, l'un à la poupe, l'autre à la proue et qui rament avec force pour nous fuir.

Je cris : « oh! tamouchi », et le vieux, tout troublé, se tourne de notre côté et dit, en se frappant la poitrine : « tamouchi, tamouchi » ; cela va bien j'ai affaire au tamouchi.

— Tamouchi ouaché?

— Hein, hein, ouaché.

Je lui fais signe d'accoster, mais les deux gamins rament avec une plus grande force et le vieux est obligé de se fâcher, pour les obliger à diriger le canot de notre côté.

Dès qu'il est avec nous, le vieil Indien se met à parler avec une volubilité

extraordinaire, si bien qu'il m'est de toute impossibilité de saisir un mot de son langage.

Je crois cependant comprendre, à sa pantomime, qu'il me dit d'aller chez lui et que c'est là tout près de l'endroit où viennent les aboiements des chiens que l'on entend.

Comme il est déjà tard et que je me souviens encore trop bien de la promenade à l'abatis d'aval, je lui promets de me mettre en route le lendemain, au lever du soleil.

Il m'a comprise, car il me dit : « *hein hein, camo*, et il me montre l'endroit où le soleil va se coucher et il fait mine de dormir sur la main, puis il me montre l'endroit où le soleil se lèvera et il étend le bras dans la direction de sa maison.

Comme on peut en juger, voilà une conversation très attrayante.

Le vieil Indien visite le canot, il touche à tout et veut tout voir ; il soulève les moustiquaires qui sont déjà tendues pour la nuit, et regarde les hamacs ; — la case de campagne le plonge dans une profonde rêverie et il ne comprend pas à quoi cela sert ; je fais jeter un seau d'eau sur la case, et l'eau ne traverse pas la toile. Il a compris. A chaque nouvelle découverte, il accentue un *hein hein* significatif.

Je fais remonter la boîte à musique ; quand elle commence à marcher le vieux écoute, s'approche d'elle, la tourne et la retourne, l'examine dans tous les sens, puis nous regarde en riant et de son pied droit il bat le sol en cadence, il a deviné, c'est pour danser que nous faisons de la musique.

Le vieil Indien excite ma curiosité au plus haut point ; lui ne s'étonne de rien ; il comprend où il devine à quoi sert tout ce qu'il voit.

Je lui donne un miroir et des hameçons, à l'un des gamins je donne un canif, l'autre ne veut pas que nous l'approchions, il est resté dans la pirogue et quand nous faisons mine d'aller de son côté il gagne le milieu de la rivière.

Il est fort tard quand le vieux se décide à partir ; si la nuit n'était pas venue, il serait resté bien plus longtemps.

Le lendemain, dès le matin, il pleut, et nous attendons que cette pluie cesse.

Vers 8 heures nous pouvons nous mettre en route pour aller rendre visite aux Indiens.

Nous apercevons un débarcadère avec quinze pirogues faites en écorce de jutahy (courbaril) presque toutes en bon état.

La maison se trouve à 1270 pas de la rive (800 mètres environ). Bien avant d'arriver nous entendons les hurlements d'une bande de chiens, c'est à croire qu'il y en a une meute entière. Le sentier est large et bien entretenu.

Lorsque nous arrivons devant la maloca, nous sommes saisis d'admiration.

C'est une vaste construction en paille de forme conique, un éteignoir gigantesque.

Nous rentrons sous ce dôme immense par une porte ouverte bien en face du chemin, une autre porte de l'autre côté donne sur le sentier qui conduit à l'abatis.

D'une porte à l'autre, le diamètre intérieur est environ de 30 mètres, 16 piliers de bois d'acapu, soutiennent, de chaque côté, la toiture. Celle-ci peut avoir à son sommet 12 mètres de hauteur et les feuilles de la cime sont arrangées de manière à laisser passer un peu de jour ainsi que la fumée qui s'échappe toute par là.

Les trente-deux piliers, les plus en dehors sont distants de trois mètres environ les uns des autres; entre chaque pilier, se trouve un foyer, donc, une famille.

L'intérieur de la maison et le pourtour jusqu'à cinq mètres environ, sont très propres. Le rond-point du centre de la case est encombré par d'énormes jarres, les unes contiennent du cachiri de manioc, les autres du tacaca, la plupart sont vides. Je mesure une de ces jarres, elle a 72 centimètres de hauteur, et une énorme ouverture de 60 centimètres. Il doit être impossible aux Indiens de les remuer, quand elles sont pleines.

Lorsque j'entre, le vieux chef est là, debout qui m'attend; je lui exprime mon admiration pour sa maison si bien faite, alors il se met à parler aux autres Indiens, qui regardent leur habitation d'un air satisfait, ils paraissent être flattés que je trouve leur maison bien construite.

A peine sommes-nous entrés, on nous offre de jolis petits bancs, très bien

travaillés, et au moment, où très sérieusement, j'allais m'asseoir, voilà tous mes imbéciles de barqueiros pris d'un fou rire et, heureusement je peux garder mon sérieux sans cela qu'aurait pensé mon vieux chef indien qui paraît, lui, si réservé !

Leur fou rire s'explique assez et la cause en est véritablement amusante. Le



Maison de Seringueiro.

fait d'ailleurs s'était présenté déjà à l'autre maloca et chez le tamouchi-ï, en ma qualité de chef, on m'offre toujours le banc le mieux passé au roucou, mais il faut avouer que cette fois-ci c'est exagéré, il est tout frais de ce matin, il y a au moins trois millimètres d'épaisseur de peinture, et moi qui ai mis mon pantalon gris-argent qui est tout neuf !

Que faire ?

Je remarque que la propreté des indiens consiste à mettre beaucoup de roucou, et partout.

Je m'asseois bravement sur mon petit banc et je m'entretiens avec le vieux chef, mais surtout je regarde, car j'en ai assez de me faire comprendre avec des gestes, je ne suis pas bonne pour la mime.

Deux indiennes apportent devant nous une énorme marmite en terre pleine de tacaca, et une assez grande quantité de cassave fraiche. Le vieux chef remplit une calebasse de tacaca, boit un peu et me présente le reste. Malgré tous mes efforts et toute ma bonne volonté, malgré tout mon courage, je ne peux toucher à ce breuvage et je passe la calebasse à Chico, qui boit sans hésiter, en reprend même d'autre.

La cassave est bonne et j'en mange un peu.

Le vieux tamouchi m'offre une seconde fois du tacaca (son reste toujours), il paraît mécontent de mon refus. Il me vient une idée. J'envoie chercher une boîte de biscuits anglais, de ceux qui ne sont pas sucrés, j'en prends un, j'en mange la moitié et je passe l'autre moitié au chef, il essaie de manger ce biscuit, mais dès la première bouchée il fait la grimace et crache, aussitôt je fais semblant de boire son breuvage, et j'exécute sa mimique en faisant une grimace et crachant par terre; il comprend que nos goûts ne sont pas les mêmes et se met à rire.

J'admire mes barqueiros qui boivent chacun le contenu de trois ou quatre calebasses et qui redemandent de la cassave, après quoi ils mangent mes biscuits pour vider la boîte. Cette boite de fer blanc fait grand envie au *tamouchi* qui me l'a demandée, je la lui remets vide puisqu'il n'aime pas les biscuits.

Dans la maloca il y a plus de femmes que d'hommes, et relativement peu d'enfants pour le nombre de femmes.

Dans un seul foyer, c'est-à-dire entre deux piliers, je vois deux ou trois femmes, et seulement un homme. Seraient-ils polygames? C'est probable.

Le chef a dans son compartiment, qui est un peu plus grand que les autres, cinq femmes, toutes beaucoup plus jeunes que lui; elles prennent avec le tamouchi des libertés d'épouse allant un peu loin. Ces indiennes ignorent la pudeur.

Les femmes du chef le câlinent et le gourmandent tour à tour ; elles veulent des perles et des miroirs; le pauvre vieux ne sait plus à laquelle répondre.

Je le tire de peine parce que je sais que *couritıti* veut dire collier et *carnava* miroir, ma connaissance de leur dialecte va bien jusqu'à une dizaine de mots.

Aussitôt que j'ai promis, elles m'entourent et ne s'occupent plus de leur vieux mari. Cela contraste un peu avec la vie civilisée, au moins ici il n'y a pas d'hypocrisie.

Ces indiennes audacieuses sont très compromettantes, elles sont d'un sans-gêne inconcevable. Mais elles perdent leur temps et leurs sourires, d'abord je suis l'ami du vieux chef, je ne veux pas d'autre titre, celui-là me suffit.

J'ai cru remarquer que ces Indiens sont pubères à l'âge où chez nous on est encore enfant, je vois en effet plusieurs trop jeunes ménages. Un entre autres, le mari est un gamin qui peut avoir 13 ans, la femme est à peu près du même âge et ils ont déjà un enfant; sur ma demande, le mari m'apporte son fils pour que je lui donne des perles, il me fait très bien comprendre que l'enfant est à lui, et le vieux tamouchi m'assure aussi de la paternité du gamin. La précocité des enfants indiens est étonnante.

Dans chaque box habité, car tous ne le sont pas, il y a des boucans élevés à cinquante centimètres au-dessus du sol, au-dessus ou au-dessous desquels sont attachés des chiens.

Chaque famille possède trois, quatre et même cinq chiens maigres qui sont quelques-uns passés au roucou, et ils ne choisissent pas pour cela les plus gras ni les plus jolis, au contraire.

A propos de chiens, j'ai remarqué une chose vraiment surprenante pour des mœurs aussi arriérées que celles des Indiens de ce pays.

Quand un chien crie d'une certaine façon, comme s'il faisait entendre une plainte, sa maîtresse va immédiatement le chercher et le mène au dehors, où l'animal fait ses ordures pendant tout le temps qui lui est nécessaire et la femme, qui n'a pas lâché sa laisse, attend patiemment que l'animal ait fini, puis elle le ramène, et le rattache.

Je n'ai pas vu une seule de ces bêtes salir la maison, et je répète que j'ai trouvé ce genre d'éducation vraiment original pour ces pays.

Je fais une grande distribution de cadeaux : ce sont des haches, des sabres d'abatis, des couteaux, des perles, des miroirs, des hameçons, et je me laisse aller jusqu'à donner une paire de ciseaux, que le chef m'a demandée avec une insistance qui ne me permet pas d'hésiter. Je crois que tout le monde est content.

Cent cinquante personnes environ viennent nous accompagner jusqu'au canot.

Le vieux chef me demande de vouloir bien faire de la musique.

Je commence par la boite à musique, qui leur joue le « Guarani », « Les Cloches de Corneville », « Estudiantina », etc., puis João et Gualdino jouent de l'accordéon, Estève de la clarinette et deux autres tapent à coups redoublés sur des tambourins, pendant qu'un troisième fait un bruit abominable avec des castagnettes.

Lorsque, le concert fini, le vieux chef me voit donner l'ordre du départ il fait tous ses efforts pour me retenir. Je lui montre que je vais dans le haut de la rivière et que je reviendrai. Il me répond que je rencontrerai alors des indiens *canaémés*.

Enfin, je vais donc trouver des indiens bravos!

Nous continuons notre route en passant sur la rive gauche de la rivière qui forme ici de très grandes îles; quelques rapides peu dangereux, mais ennuyeux; la rivière est à sec, nous cherchons un canal avec un peu d'eau, mais nous n'en trouvons point. Le petit canot resté en arrière pour pêcher n'a rien pris, la sécheresse a déjà obligé le poisson à descendre.

Il paraîtrait que les Indiens de la maloca grande ont peur, nous trouvons quelques campements en amont, à quelques kilomètres de chez eux. Le dernier est à la pointe d'une île, en face d'une capuera qui paraît être aussi une tapera; il est certain qu'il y a dû y avoir là autrefois une habitation.

Là où les îles commencent à disparaître la rivière devient un peu plus large, nous trouvons des trous profonds (des poçõcs) et de grands tronçons de la rivière sont à sec; à un coude, nous entendons très distinctement le bruit d'une cachoeira qui n'est certainement pas très éloignée.

Cachoeira da Bataria. En effet, nous voyons bientôt des îles qui coupent

la rivière; le premier furo entre l'île et la terre ferme, sur la rive gauche, est à sec; dans le second et le troisième, il court un peu d'eau sur un dallage de pierres, mais pas assez pour que nous puissions passer notre canot; le quatrième furo, qui a un peu plus d'eau que les précédents, a de très grosses pierres au milieu du canal; enfin, nous arrivons au dernier passage, le furo qui se trouve entre une ile et la rive droite.

Il n'y a pas à hésiter, c'est ici qu'il faut passer, car c'est le meilleur chemin; il y a de très grosses pierres et quatre rapides au milieu du canal, nous passons cependant sans décharger notre canot. Nous nous arrêtons dans une petite ile, João demande à aller examiner la cachoeira, car il prétend ne pas voir de passage praticable.

Cette cachoeira da Bataria est un champ de pierres arrosé par un peu d'eau, et c'est en vain que João cherche un chemin; l'eau passe sous les pierres ou bien entre d'énormes blocs de rochers où notre canot ne peut absolument pas passer; c'est un passage pour une pirogue, tout au plus.

Comme je vais avec la montaria, me rendre compte par moi-même, João est très vexé, et me dit :

« Alors, Madame n'a plus confiance en moi? »

Je lui fais comprendre que si, et que c'est simplement pour voir en amont de la cachoeira, puisqu'il faut retourner. Mes barqueiros traînent le petit canot au milieu des pierres autant qu'ils le peuvent et cependant je n'arrive pas à apercevoir ce qu'il y a en amont de la cachoeira. João, en sautant d'une pierre à l'autre, est allé voir, il me dit qu'un peu en amont, sur la rive droite, il y a un igarapé assez grand, puisque on y voit couler de l'eau, chose extraordinaire pour l'époque.

20 *juillet*. Retour. Le soleil est beau et rayonne avec splendeur, la rivière se déroule comme un ruban d'argent, la forêt fuse dans tous les sens des poussées extravagantes de vie, mes gens sont joyeux, tandis que moi, ma peine est immense, j'ai envie de pleurer.

Chaque retour vers la vie civilisée est un anesthésiant pour moi; c'est en effet le retour vers la douleur, vers la lutte dans laquelle je finirai par succomber, et alors cela me prive aussitôt de sentir, de jouir, de vivre. Je ne vois

plus la rivière à la descente, comme je l'avais vue à la montée.

Ce sont les heurts de la vie civilisée qui m'ont fait aimer la solitude; des détails minimes, d'imperceptibles nuances de sentiments, le contact de gens que l'on croit être des amis, et qui ne sont que des indifférents, la certitude acquise que l'on ne doit compter comme soutien que sur soi-même, qu'il n'y a d'appui possible que dans sa propre énergie, sa volonté personnelle, tout cela arrive à modifier une âme.

Nous descendons donc le Rio Mapuerá. Lorsque nous nous trouvons à la pointe d'amont des grandes îles, nous prenons la rive droite de la rivière, pour que je puisse ainsi faire le levé des deux côtés des îles.

Le canal de la rive droite est un peu plus direct que celui de la rive gauche, il est beaucoup plus étroit et tout aussi à sec.

Nous arrivons en face de l'abatis que nous avons visité en montant et qui se trouve en aval de la Maloca grande.

Je crois qu'il est inutile de retourner visiter le vieux tamouchi, car, pour prendre le dialecte des Indiens, il me faudrait séjourner plusieurs jours et je ne peux pas. Je prendrai le dialecte des Indiens qui habitent dans l'Igarapé grande, le fameux parana où j'ai l'intention de me rendre.

Des Indiens sont campés à la bouche de l'igarapé de l'abatis, ils nous voient passer et nous appellent.

Nous trouvons cinq personnes dont deux femmes, l'une est sur le point d'être mère. Cette pauvre Indienne est sous un vieux carbet tout petit dont le toit est composé de quatre ou cinq feuilles de palmier; certainement quand il pleut on se mouille presque autant sous le carbet qu'au dehors. Je ne vois aucun préparatif en vue de l'arrivée du poupon, ni pour les soins à donner à la mère.

Il y a comme nourriture de la cassave et un peu de poisson que les deux hommes viennent de flécher.

L'Indienne est dans son hamac, et paraît souffrir beaucoup, les deux hommes, l'autre femme et l'enfant n'ont pas l'air de s'en préoccuper, pas même de la voir.

Ce tableau me déchire le cœur, j'éprouve un sentiment de peine inouï à ce

spectacle navrant, et je m'empresse de fuir après avoir laissé quelques cadeaux.

A l'île du Tamouchi-i, il n'y a plus personne, ils sont allés chercher un autre endroit meilleur pour pêcher.

L'Indien est essentiellement nomade, il ne peut rester longtemps à la même place, et va errant à l'aventure, ne suivant que sa fantaisie, et c'est là le beau côté de la vie indienne.

Le soir, au campement, arrivent deux Indiens qui sortent de je ne sais où et qui viennent m'offrir « manahy » pour « marie ».

Qu'est-ce que manahy? J'accepte le marché, c'est le meilleur moyen de le savoir.

Manahy, c'est une papaye. J'ai accepté, je paie, mais c'est un peu cher de donner un couteau qui vaut 3 000 reis au Para pour un fruit.

La cachoeira da Maloca est plus ennuyeuse à descendre qu'à remonter, le petit canal où nous avions passé étant un peu plus sec, il n'y a plus assez d'eau pour notre canot, il faut en prendre un autre qui a des pierres et des tourbillons, ce qui nous force à décharger l'embarcation.

Nous ne voyons pas un seul Indien. Nous allons jusqu'à leur maloca, elle est vide, il n'y a personne, ils doivent être à leur abatis, ou bien en train de pêcher.

Nous arrivons sans encombres jusqu'à la bouche de l'Igarapé grande, celui que les seringueiros assurent être un parana qui va au Yamundá.

CHAPITRE IV

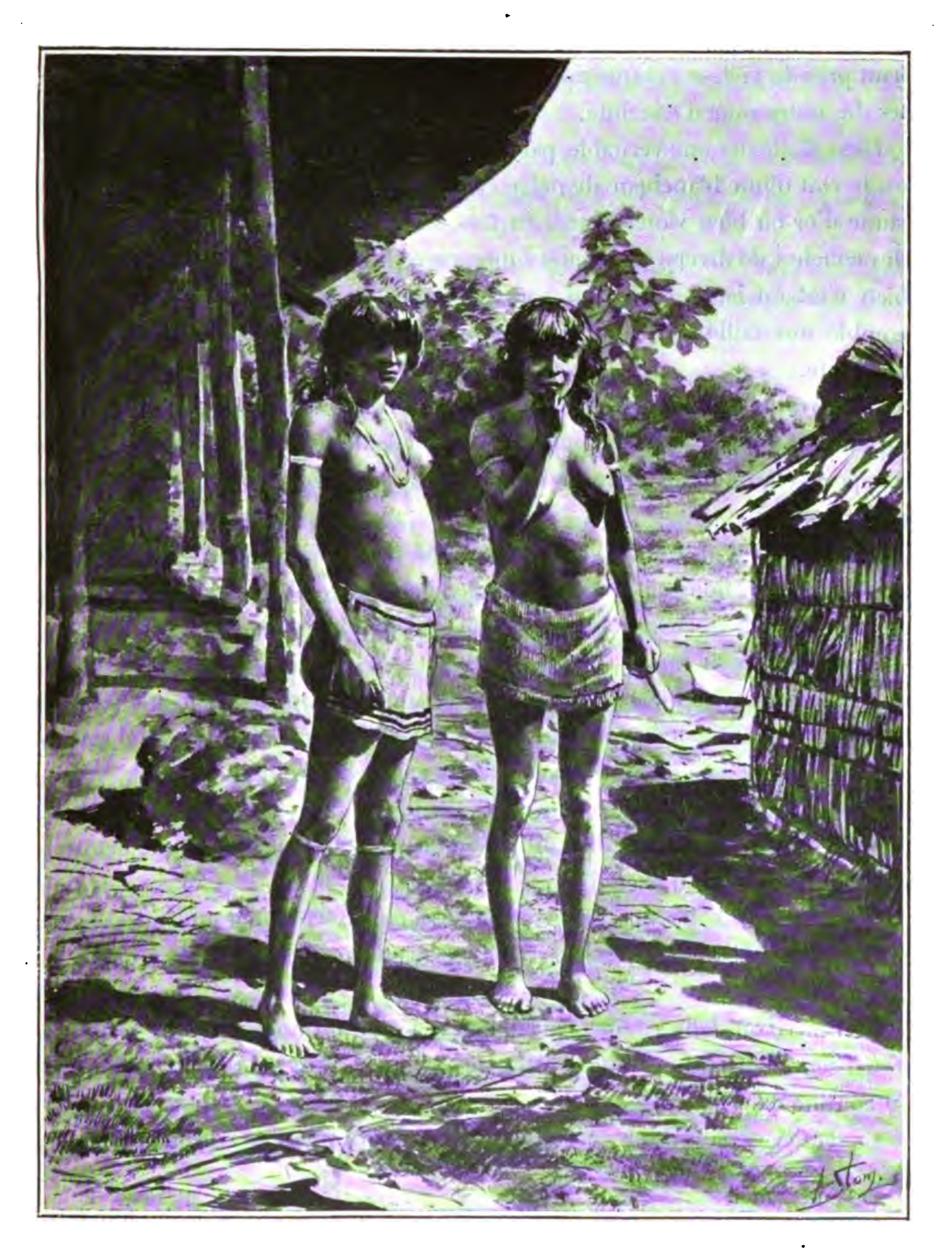
Igarapé grande. — A la recherche des Ouayeouès. — Largeur. — Rapides. — Les murailles colorées. — Le droit. — Un affluent. — Fièvre. — Campement et sentier indien. — Chasse. — Barreira incarnada. — Igarapé do Engano. — Disette. — Cachoeira grande. — Cachoeira da Ressaca. — Traversée. — Pas de pirogue. — Retour. — Fièvres. — La descente. — Les bêtes mortes au bord de l'eau. — Réparation du canot — A la bouche. — Enfin du soleil. — A la casa d'Antonio. — Chasse. — Estèvão perdu dans la forêt. — Estèvão et Macario. — Les jijus. — Descente. — Maloquinha. — Les Indiens. — Leur métissage — ; physique : leur peau, villosité, cheveux, figure. — Signe distinctif du chef et de sa famille. — Vêtements. — Langage. — Voix. — État social. — Discorde. — Leurs abatis. — Produits cultivés. — Chasse. — Pêche. — Industrie des hommes. — Industrie des femmes. — Leur force. — La finesse de leurs sens. — Nécessité de s'occuper de ces Indiens. — Dialecte. — Figueiredo et son barqueiro mordu par un serpent. — Gangrène. — Cachoeira do Carana. — Naufrage. — Perte. — Farine. — Photographies. — Les lubies de João. — Bemtevi. — Cachoeira da Egoa. — En aval de Egoa. — Igarapé rive droite.

Je vais donc faire le levé de cet igarapé avec l'espoir d'y rencontrer des Indiens Ouayeyouès, car j'espère avec eux arriver au Yamunda, que je veux descendre.

L'eau de l'Igarapé fait tache dans celle de la Mapuerá, on aperçoit sa teinte blanchâtre à 500 mètres environ du confluent, tout le long de la rive droite.

En amont de l'embouchure (qui est plus large), la rivière a une largeur de 50 à 60 mètres. Les berges s'élèvent à pic et ont 4 à 5 mètres de hauteur. La trace laissée par les grandes crues n'est pas à plus de 3 m. 10 au-dessus du niveau actuel.

Nous passons des rapides et des travessões, toujours entre deux murailles qu'il serait absolument inutile d'essayer d'escalader. Les arbres sont tout là



Les deux indiennes.

haut près du ciel, et comme tableau, nous n'avons que le changement de teintes de notre mur d'enceinte.

C'est d'ailleurs une véritable palette où la couleur rouge domine, cependant on le voit d'une blancheur de neige et d'un superbe incarnat, d'autrefois il est jaune d'or ou bien violet foncé. Parfois, il est rayé horizontalement, ce sont des couches de diverses couleurs superposées les unes au-dessus des autres, où bien c'est un large ruban qui court du sommet à la base, on dirait qu'on a comblé une faille avec une terre d'une autre couleur, pour faire un beau contraste.

Ces terrains ressemblent énormément à ceux de l'Amazone et on pourrait presque les appeler « drift », mais il est difficile de les ranger dans les terrains d'apport, étant donné que nous sommes bien au-dessus du niveau ancien des eaux.

A la bouche d'un igarapé, rive droite, une déclinaison du terrain nous permet d'accoster, nous en profitons pour déjeuner. — La bouche de l'igarapé est relativement assez grande et pendant qu'on prépare le déjeuner, je vais le visiter avec le petit canot.

L'eau est très propre, elle court limpide sur un fond de sable blanc, mais bientôt ce sont des terres noyées d'un côté et de l'autre ; le lit de l'igarapé n'existe plus, il a été comblé par des feuilles, des arbres tombés, et en remuant ces détritus, il en sort une odeur nauséabonde.

C'est un marais où il est très difficile de naviguer et au bout d'une heure, je n'avais pas fait grand chemin.

Il est fort probable que la fièvre qui s'est emparée de moi quelques heures après, et qui m'a obligée de m'arrêter, provient de toutes ces odeurs que j'ai respirées.

Nous arrivons à un campement indien qui date au moins de deux ans.

Un sentier part du campement et traverse un igarapé qui est en aval et qui se continu dans le centre.

Ce sentier va sans doute jusqu'à la Mapuerá qui, en ligne droite, n'es pas à plus de quinze kilomètres d'ici.

Dans cet igarapé, il y a un campement où les Indiens ont fabriqué une piro-

gue, mes chasseurs ont vu un Jatahy (combaril) abattu et la moitié de son écorce a été enlevée.

En face du campement, la berge haute d'environ sept mètres s'est éboulée, et cet éboulement a l'aspect d'une immense draperie rouge-sang déployée devant nos yeux.

La fièvre ne m'a abandonnée qu'à l'aurore, je suis brisée. — Je reste toute la journée à me reposer. Cet igarapé est froid et humide et la muraille projette son ombre et empêche le soleil de nous réchauffer.

Mes gens ont été chasser, mais nous sommes encore sur le territoire indien, ils ont marché toute la journée sans voir une seule pièce de gibier.

De la *Barreira incarnada*, en amont, la rivière change complètement d'aspect ; les berges élevées se font très rares.

Les rives sont entourées de fortes collines qui viennent finir sur les bords de la rivière, souvent au pied de ces collines il y a des marais ; ces marais semblent être des terrains de formation relativement récente, en hiver, ils doivent aller au fond. Le lit de cet igarapé devait être plus large autrefois. Avec beaucoup de sinuosités, la direction de la rivière est à peu près nord-sud.

En aval de l'igarapé do Engano, les collines ont disparues sur les rives, elles sont plus à l'intérieur, mais l'aspect des bords de l'igarapé est toujours le même, ce sont des terres basses et marécageuses.

On ne peut y chasser et il y a trop peu d'eau dans l'igarapé pour y pêcher. C'est la disette et mes hommes sont vraiment très courageux, car voilà plusieurs jours que nous ne mangeons que des chibés [1].

Cachoeira grande.— Un très fort travessão, nous passons le canot vide, en amont de ce travessão, la rivière devient très large, nous avons encore trois travessões entre deux dallages de pierres qui paraissent avoir été passés au verni et qui ont l'aspect des pierres les plus dures. Mais, en cassant la couche supérieure, le dessous se réduit en poussière.

Gens, bagages et canot, tout passe par la voie de terre, et celui-ci est tiré avec un palan jusqu'en amont du troisième travessão.

1. *Chibé*, farine de manioc avec de l'eau.

De la Cachoeira grande à celle de la Ressaca, on voit encore des marais sur les rives, mais peu nombreux cependant, ce sont généralement des terres hautes, bonnes pour la culture.

Cachoeira da Ressaca. — La baie que forme ici la rivière nous paraît immense ; en amont de cette baie (ressaca), trois travessões de grosses pierres au milieu du canal, laissent à peine un passage pour notre canot.

La rivière déjà étroite et sèche laisse, rive droite, un igarapé qui lui fournissait près de la moitié de son volume d'eau.

Nous poursuivons notre route encore pendant quelques kilomètres, nous passons encore deux rapides puis un troisième à sec ; je renonce á continuer.

Me voilà complètement désappointée, je n'ai pas trouvé de tribu indienne, et je comptais absolument trouver des Chiricoumes ou des Ouayeoués. — Je suis obligée de constater qu'il n'y en a pas, je me rends à l'évidence, il n'y en a pas le moindre vestige. Si les Indiens sont venus par ici, il y a bien longtemps, car il n'en reste pas la moindre petite trace.

Puisqu'il n'y a pas d'Indiens, ni de sentier, je le ferai moi-même.

Je ne dois pas être loin du Yamunda ou d'un de ses affluents ; il est très facile d'y arriver et de redescendre par la rivière. Et, sur cette réflexion plus ou moins stupide, je mets mes gens au travail.

Nous n'avions rien manger, mais je compte trouver beaucoup de gibier en route.

Je ne raconterai pas ici tous les incidents et accidents qui nous sont survenus pendant cette traversée ; il suffit de regarder le plan de mon sentier pour imaginer ce que nous avons pu souffrir pour monter à travers ces montagnes et descendre dans ces ravins avec la faim comme seule compagne.

Les mêmes peines, les mêmes déboires amplifiés se sont reproduits penpendant la traversée que j'ai entreprise plus en aval dans le Rio Mapuerá.

Lorsque, à travers nos montagnes, nous rencontrions quelques vestiges d'Indiens, bien qu'ils fussent très anciens, cela nous mettait de la joie au cœur, bien vite calmée. Il n'est pas douteux que nous étions dans le bassin du Yamundá puisque nous marchions toujours dans la direction E. O., mais les vestiges ne me suffisaient pas et nous aurions voulu voir les Indiens eux-

mêmes, pour la bonne raison que nous n'avions plus que très peu de farine de manioc et notre faiblesse était extrême, nous avons passé tous ces jours-ci en ne buvant qu'un peu d'assahy ou de pataouas.

Lorsque mes hommes ont voulu construire une pirogue d'écorce de Jutahy comme les Indiens le font, cela leur a été impossible.

Après trois essais infructueux, voyant que je n'aurais point de pirogue, je me suis décidée à revenir au campement. Nous y arrivons fatigués, malades, n'en pouvant plus; nous avons mis huit jours et demi pour aller et deux jours pour revenir.

En arrivant, Antonio Gualdino et Laurenço, qui marchent avec la fièvre depuis trois jours, ont de très forts accès, et je les fais surveiller de très près afin qu'ils ne puissent mettre leur idée d'aller prendre un bain, à exécution.

Après un jour donné aux Maladies, nous descendons. J'ai peur qu'en restant ici, nous tombions tous, j'en ai déjà quatre avec la fièvre et deux avec la dysenterie.

La douleur varie avec les races et avec les individus d'une même race. La souffrance morale est en rapport avec le degré de civilisation. Lorsqu'un nègre souffre, il gémit plus qu'un blanc; je m'en aperçois maintenant que je suis au milieu d'un hôpital.

Et nous descendons d'une marche joyeuse, car nous retournons vers le soleil; dans ces igarapés étroits, l'humidité ambiante vous donne la nostalgie du soleil.

Ces solitudes voudraient demeurer impénétrables, nous n'aurons pas dû venir troubler leur paix. Le soleil n'y paraît qu'à midi, comme à regret, on étouffe sous cette lumière affaiblie encore par le feuillage du haut des berges.

Ces rouges barreiras, si jolies, d'un rouge intense, ayant à leur cîme une végétation qui barre le ciel, donnent à penser qu'on est dans l'igarapé de la mort.

Nos vêtements sont tellement humides qu'ils semblent mouillés et je suis obligée de faire allumer un grand feu pour sécher les chemises des fiévreux.

Notre descente est encore accélérée par l'odeur insupportable des bêtes qui pourrissent sur les rives et qui empestent l'air. Je ne laisse pas tuer d'habitude

ces bêtes malfaisantes, à la montée précisément à cause de cela, mais, cette fois-ci, nous avons rencontré tant de sucurijus, et si grands, que j'ai laissé faire, aussi lorsque nous passons devant une de ces bêtes en décomposition, c'est une odeur de cadavre, une infection incroyable.

En aval de la cachoeira grande, João s'aperçoit que la quille de notre canot est cassée, la moitié a été enlevée et le canot ne gouverne plus, il faut s'arrêter une journée pour remettre une quille neuve.

La rivière étant plus large, avec ses grands dallages de côté, nous avons un peu de soleil et nous en profitons pour faire sécher nos vêtements, nos hamacs et nos couvertures, car l'humidité a tout pénétré.

Et notre retour s'effectue, sans incident, avec une monotonie désespérante, dans un affreux engourdissement de toutes les facultés, car le froid humide annihile tout.

Nous déchargeons le canot pour passer la Cachoeirinha, et il est curieux de constater combien le régime de ces torrents est variable. On trouve de l'eau en quantité suffisante pour passer, et quatre ou cinq jours après la rivière est presque à sec, on peut marcher dans le lit du torrent, l'eau ne dépassant pas la cheville.

14 *août*. — Nous arrivons à la bouche de l'Igarapé grande, à son confluent avec le Rio Mapuerá, pour déjeuner.

En sortant de ce sombre igarapé, la Mapuerá paraît immense.

Un soleil splendide et ardent darde sur nous ses brûlants rayons et nous sommes joyeux, nous prenons avec plaisir des bains de soleil; c'est la belle lumière blanche sur la rivière, ce sont des rayons d'or étincelants, c'est l'ardente caresse du soleil équatorial, c'est la vie.

Nous arrivons pour dormir à la case d'Antonio, bien qu'il y ait un charme infini à camper chaque jour dans un nouvel endroit, bien que l'imprévu de de la halte apporte un intérêt nouveau au voyage, malgré cela, nous trouvons véritablement bien agréable d'avoir aujourd'hui une maison pour nous abriter.

Malheureusement, la faim est entrée avec nous dans la maison, elle ne nous laisse pas, la disette est une visiteuse toujours ennuyeuse, mais en

voyage, elle l'est doublement, c'est un véritable supplice, car, malgré la faim, il faut travailler.

C'est pourquoi le lendemain, dès l'aube, j'envoie mes barqueiros à la chasse, les uns sur la rive droite, les autres sur la rive gauche de la rivière.

La mauvaise chance nous poursuit, les chasseurs ne rapportent que deux macaques et un maraye, pour comble, Estèvão est perdu dans la forêt.

Nous l'avons attendu assez patiemment jusqu'à quatre heures, mais la nuit venue, j'ai envoyé la montaria en amont et en aval, en tirant des coups de fusil pour lui indiquer la direction de la rivière, mais Estévão ne répond pas.

João est à moitié fou, car il s'est mis dans la tête qu'un tigre a dû tuer son frère et, toute la nuit, ses compagnons parcourent la forêt en poussant de grands cris. Il est même étonnant qu'il ne leur soit rien arrivé, car la forêt est remplie de serpents et on m'a signalé la présence de tigres. Toute la nuit se passe sans dormir.

Ce n'est qu'à sept heures qu'Estévão arrive tranquillement avec Macario qui le conduit dans son canot.

Estévão après avoir marché dans la forêt a trouvé une estrada de seringueiros, il l'a suivie, et il est allé tomber à la maison de Macario où il a passé la nuit. Son insouciance est vraiment admirable, et, pendant que de notre côté, nous passions une nuit dans l'affolement, lui dormait tranquillement.

Je suis obligée de payer et de remercier ce Macario qui le ramène, Macario le plus grand bandit de tout le Trombetas.

Nous n'avons rien à manger. J'envoie chercher des jijus dans les marais qui se trouvent derrière la maison.

Les jijus sont des poissons des bois décrits par Agassiz; on les pêche à l'épervier, nous passons notre journée en mangeant ces poissons qui, quoique amphibies, sont excellents.

Mes hommes n'en mangent que talonnés par la faim, car ils prétendent que ce sont des « filhos de cobras » (fils de serpents).

Je leur donne l'assurance que les serpents n'ont rien de commun avec les jijus, mais ils ne sont qu'à moitié rassurés.

16 *août*. — Nous continuons notre descente. Je me rends de nouveau à la

Maloquinha où je rencontre deux Indiens seulement que j'ai déjà vus.

J'envoie João examiner l'autre abatis, celui qui est sur la rive gauche de l'igarapé de la Maloquinha, pour qu'il se rende compte s'il y a d'autres Indiens, mais il n'a trouvé personne.

Ces deux hommes sont les derniers Indiens que je verrai pendant ce voyage.

L'étude que j'ai pu faire des Indiens de la Mapuerá est très sommaire. Je n'ai rien pu surprendre de leurs institutions, ni de leur religion, ni de leur état intellectuel et moral. Il faudrait pour cela tout au moins connaître leur langue et avoir causé avec les principaux tamouchis.

Or, je ne connais pas leur dialecte et je crois même que, le connaissant, je ne serais pas arrivé à un résultat bien brillant, car j'ai la ferme conviction que, vu mon degré de civilisation et les idées qui m'ont été données sur la morale, les vertus et les vices, rapportés aux leurs, j'eusse été incapable de juger ce qu'ils entendent par un acte moral ou immoral. Je peux dire que mon impression générale, c'est que ce sont des êtres fort arriérés. Je ne puis donc donner qu'un court résumé d'impressions très fugitives, ressenties dans des conversations où le geste remplace la parole.

Ces Indiens ne sont pas d'une race pure, et je ne suis pas sans croire que leur métissage a aussi influé sur leur caractère moral. Je suis très partisane de cet aphorisme de la doctrine transformiste : « Le destin, c'est l'ancêtre ».

Au physique, ils sont de taille moyenne, trapus avec un cou très court et des épaules larges, les femmes sont plus petites que les hommes, mais leurs formes restent les mêmes, elles ont les seins très écartés, presque sous les bras.

Les jambes des deux sexes sont droites, fines, nerveuses, des jambes de marcheurs; leurs bras sont bien faits et se terminent généralement par des mains petites.

Je n'ai pas remarqué de différence de couleur entre la peau des hommes et celle des femmes, la raison en est simple, c'est qu'ils usent et abusent tous du roucou ; sous la tangue, la peau des femmes est d'un jaune clair, cet endroit échappe au roucou et à l'ardeur du soleil, c'est sans doute la raison de sa coloration plus claire.



La petite indienne et son mari.

Les petits enfants qui n'ont pas encore été passés au roucou sont également jaune clair et il n'y a pas de différence sensible de colloration entre les petits garçons et les petites filles.

Les hommes et les femmes ont du poil sous les bras, la villosité des femmes étant tout de même moindre que celles des hommes; ceux-ci ont des moustaches qu'ils coupent soigneusement, et un peu de poil au menton, mais ils n'ont pas de favoris, seulement un très fin duvet sur les joues.

Les cheveux sont abondants chez les deux sexes, ils sont très noirs, gras et raides.

Les hommes soignent beaucoup plus leur chevelure que les femmes, tous les portent coupés sur le front, un peu plus longs sur les tempes et sur les oreilles, et par derrière le sexe fort les porte longs, en ayant soin de les enrouler avec une petite liane bien préparée, ce qui leur donne l'air d'avoir une carotte de tabac dans le dos; souvent c'est un véritable tube fait avec un bambou et décoré de perles de différentes couleurs formant des dessins; les femmes ont les cheveux beaucoup plus courts et jamais aussi bien peignés que les hommes.

Leur figure généralement ronde, est agréable, leurs yeux sont presque droits, leur nez ont les narines un peu larges sans être épaté, leurs oreilles sont trouées et leur bouche est moyenne; ils ont tous de très mauvaises dents, noires et grandes; beaucoup n'en ont plus.

Le signe distinctif du chef et de sa famille dans les deux malocas est un trou percé au milieu de la bouche, en bas de la lèvre inférieure; ils mettent dans ce trou une épine ou un brin d'herbe de la grosseur et de la longueur d'une épingle[1].

De plus, le vieux tamouchi de la Maloca grande avait deux petits trous un peu au delà de la commissure des lèvres, à la manière de petites fossettes et cela lui allait très bien; chez les autres Indiens, la bouche n'est pas percée, il n'y a que leurs oreilles qui le sont, et ils y mettent des perles ou des dents d'agouti, ou même un simple morceau de bois.

1. Ce trou à la bouche est commun à plusieurs tribus indiennes, les Galibis du Maroni l'ont également.

Les hommes et les femmes ont des colliers de perles de diverses couleurs. Les hommes portent des bracelets aux poignets, les femmes en ont quelquefois; tous en portent au haut des bras.

Les parties sexuelles sont couvertes, chez les hommes par le calembé, morceau d'étoffe tissé avec des fibres végétales et qui fait ceinture, passe entre les deux fesses et vient retomber devant, formant un petit tablier; chez les femmes c'est la tangue de perles qui passe au-dessous du nombril et va s'attacher derrière, ces tangues sont larges, elles viennent jusqu'à la moitié de la hanche, elles sont de bonne longueur, arrivent jusqu'à mi-cuisse. Ces tangues sont ornées de petits dessins, c'est la grecque qui, comme chez tous les Indiens, fait le motif de tous les dessins.

Hommes et femmes ont, pour compléter leur vêtement, des jarretières également tissées avec des fibres, soit de Jawary, de tucum ou de croa. Ce sont les premiers Indiens que je vois aussi habillés[1].

Leur langage doit suffire certainement pour leurs besoins, mais ils ont entre eux des moyens enfantins de se faire comprendre, et surtout beaucoup de sons expressifs, grognés, murmurés, roucoulés; pour dire le nom d'un animal, ils en imitent le cri, le sifflement ou le chant à s'y méprendre et à tel point que je m'étonnais toujours que l'animal ne répondît pas immédiatement.

Ils savent compter pour faire les échanges; deux poissons valent deux miroirs, quatre morceaux de canne à sucre valent quatre couteaux, etc.

Les hommes parlent généralement sans élever la voix, alors que les femmes parlent sur le diapason le plus aigu.

Comme je l'ai déjà dit, la proportion des sexes n'est pas égale, les femmes sont en excédent. Le mariage paraît précoce chez les deux sexes et le nombre des enfants est faible.

Leur état social me paraît bien ébranlé, et si la concorde a régné autrefois entre les Malocas, elle n'existe plus, même entre les individus d'une même maloca.

Aujourd'hui c'est la guerre qui règne en maîtresse.

1. Je veux dire habillés continuellement, car ils ont leur costume de gala pour les jours de fêtes.

Ces Indiens ne sont pas obéissants, ils ne font même pas attention au chef.

Chacun fait ce qu'il veut, les femmes surtout en prennent à leur aise avec tous et je crois que l'anarchie règne dans la maloca.

Ce manque d'entente et d'alliance des individus et des malocas entre elles, dans la lutte pour la vie, sera une cause de leur disparition, qui arrive à pas de géants; encore quelques générations et les Indiens ne seront plus qu'un souvenir.

Cette race paresseuse par atavisme, qui n'est ni délicate ni gracieuse, un peu grossière et sensuelle, secoue un peu sa nonchalance quand il s'agit de faire de très grands abatis.

Je crois que s'il y avait une direction et un peu d'émulation, on en ferait une caste non pas travailleuse, mais présentant un certain intérêt.

Dans leur abatis, ils cultivent surtout du manioc, avec lequel ils font de très bonne cassave, ils savent aussi tirer le tapioca du manioc, avec lequel ils font du tacaca. Ils ont un peu d'ignames, des patates, de la canne à sucre, des bananes, des ananas, des papayes, des cajus, des pastèques et des piments de trois qualités différentes.

Ils connaissent et aiment beaucoup l'*assahy* (pinot) et le bacaba avec lesquels ils font des boissons d'excellente fabrication, comme celles de Pára.

Dans tous les abatis, et autour des malocas, il y a beaucoup de roucouyers.

Ce qui m'étonne c'est qu'ils n'aient ni coton ni tabac et qu'ils semblent même ignorer ce dernier.

Ils se nourrissent de pêche et de chasse, mais il y a très peu de gibier, sans doute parce qu'ils l'ont trop pourchassé; la pêche donne toujours davantage et ils ont constamment à la maloca quelques poissons boucanés.

Les poissons qu'ils flèchent avec le plus de facilité sont : les pacùs, les tucunarès, les piranhas, les pêches-cocharros, les surubis. Ce n'est que plus rarement qu'ils arrivent à capturer un pirarara, une filhote ou une pirahyba.

Ils ont toujours en abondance des jijus qu'ils vont chercher dans la vase des lacs desséchés et les marais des rives.

Malgré leur paresse excessive, ils travaillent un tant soit peu et ils ont une industrie, des plus rudimentaires il est vrai.

Les hommes fabriquent des arcs en bois dur, tels que le bois violet, le balata; des flèches en « canna braba », une graminée qui pousse sur le bord de la rivière.

A la pointe de leurs flèches ils mettent un os de macaque taillé, ou un éperon



Famille indienne.

de raie, et surtout des pointes bien taillées dans de forts bambous.

Les hamacs sont faits avec des fibres végétales de divers palmiers et de croà[1]. J'ai vu un Indien à la Maloca grande qui tissait une tipoye (ceinture que les femmes passent en écharpe pour porter les enfants) avec des fibres fines comme de la soie[2], et c'était un travail si bien fait qu'un tisserand n'aurait pas renié cet ouvrage.

1. Croà-jute.
2. Fibres tirées du palmier *tucuman astrocarium tucuma*.

Ils font aussi des souffle-feux, des paniers avec couvertures et des nattes confectionnées avec des tiges d'arouman; des râpes à manioc consistant en une planche épaisse de deux doigts environ dans laquelle ils ont incrusté des petits cailloux.

Ils font encore leurs pirogues en écorce de Jutahy; elles sont d'un seul morceau et ont jusqu'à 6 mètres de longueur; elles peuvent transporter six et huit personnes et les vivres nécessaires pour une période de huit à dix jours.

Il faut avoir une connaissance spéciale et une très grande habitude de cette fabrication pour éviter que l'écorce ne se fende; quand mes gens l'ont essayée cela leur est à chaque fois arrivé et cependant nous avions également choisi des jutahys (combarils) pour essayer la tentative.

Les femmes font tous les ouvrages en perles; tangues pour elles, tubes pour les cheveux des hommes, elles tissent également les bracelets et les jarretières. Ce sont elles qui fabriquent la poterie, les marmites qui vont au feu, les pots pour mettre de l'eau, et aussi les énormes vases pour mettre le cachiri.

La terre glaise dont elles se servent est une argile quelquefois ocrée, mais le plus souvent couleur bleu-ardoise.

Si leurs travaux ne sont pas très artistiquement décorés, en revanche, ils sont d'une grande solidité pour leurs grandes dimensions.

Ce serait une erreur de croire que ces Indiens sont supérieurs aux civilisés pour la force physique; d'ailleurs, celle-ci est forcément amoindrie par leur genre de vie; ils sont mal nourris et subissent toutes les intempéries des saisons. Chez nous, au milieu de la lutte pour la vie, leur faiblesse et leur manque de toute énergie en feraient d'avance des vaincus.

La nécessité les oblige à tout observer et à ne rien laisser échapper de ce qui pourrait leur servir ou leur nuire, mais ils n'ont pas pour cela les sens plus développés que nous, j'ai eu la preuve du contraire; en marchant dans le bois ils sentent le tigre, les porcs, les agoutis, le tapir, mais tous les chasseurs habitués à la forêt vierge sont de même, et leur odorat ne leur sert pas davantage qu'à nous, qui sommes habitués à la forêt.

Leurs yeux sont pareils à ceux de mes mariniers; étant avec eux, les miens voyaient souvent le poisson dans l'eau avant les Indiens. Pour des

gens qui marchent toujours l'arc en main et qui le manient depuis leur plus tendre enfance, ils devraient toujours flécher à coup sûr, mais il arrive très bien qu'ils manquent leur but comme de simples civilisés.

Ils ne sont pas capables d'un effort soutenu; lorsqu'un travail les ennuie, ils l'interrompent sans avoir le courage, ni la volonté de l'achever.

Mais si ces Indiens ont une valeur presque nulle pour le moment, ils pourraient devenir une valeur productive si l'on pouvait profiter de ce qu'il peut y avoir de bon dans leur race.

Leur différence avec les demi-civilisés du bas de la rivière n'est pas très grande et elle dépend surtout du milieu dans lequel ils vivent et des caractères acquis et transmis.

Il faudrait prendre soin de leur santé physique et morale, ces Indiens ayant droit à l'existence il ne faudrait pas les condamner d'avance, les obliger à disparaître ou à prendre les conditions d'existence des Seringueiros.

Il faudrait, tout en les aidant et en les surveillant, les laisser se développer dans une harmonieuse hétérogénité, de façon à ne pas abolir les caractères indigènes; il ne faudrait pas leur imposer des lois qu'ils ne comprendraient pas; il faudrait, progressivement, sans à coup, et sans mépris, en tirer le plus de profit possible.

Quelle singulière chose que la vie, quand je pense que c'est moi qui ouvre le chemin de la civilisation à ces Indiens, moi qui voudrais tant leur garder leur mystérieuse poésie !

Voici les quelques mots du dialecte de ces Indiens (Ouayeouès, je crois) que j'ai pu recueillir, à cause de leur mauvaise volonté ou de leur répugnance à parler, je n'ai pu en prendre davantage.

Soleil.	Camo.
Lever du Soleil.	Camo oro.
Igarapé.	Parana.
Feu.	Curito.
Femmes.	Mocayave.
—	Mosono.
Enfant	Camichou.
Vieux.	Tamouchi mocro.

Un civilisé.	Caraïoua.
Chef.	Tamouchi.
Pas chef ou plus chef.	Tamouchi-i.
Canot.	Canaoua.
Maison	Maouari.
Tangue.	Couyéou.
Hamac	Atouéta.
Arc.	Paracouma.
Flèche	Couroumouri.
Bracelet.	Achouéné.
Collier.	Courititi.
Ciseaux.	Charata.
Couteau	Marie.
Hache.	Yaouaque.
—	Motote toto.
Miroir.	Carnava.
—	Enouta.
Peigne	Cachomoro.
Perles.	Mossongo.
Sabre.	Cativare.
—	Jaouaca.
Agouti	Acoussi.
Chien.	Yaouari.
Tapir.	Machipouri.
Poule.	Courarachi.
Trahira.	Aïmara.
Pacou	Pacou.
Tortue de terre.	Oyamou.
Banane.	Cachoumba.
Papaye.	Manahy.
Un autre	Nara.
Aiguiser.	Secacho.
Il est cassé.	Ataco tacé.
Ce n'est pas bien fait	Aouna Caïméné.
Dormir.	Caché.
Elle marche (en parlant d'une montre).	Enouyarone.
Ouvre	Taoco.
Je ne sais pas.	Yaroa.
Fais voir.	Saqué.
Je veux.	Ichou issé.

Après la Maloquinha, en passant devant chez Macario, la rivière est un peu sèche, notre canot touche le fond. Macario me dit qu'en été il va à pied sec d'une rive à l'autre, que le lit de la rivière est tapissé de grandes dalles, qu'il



Manoël Gancho et Winceslaú.

ne reste qu'un petit canal avec très peu d'eau sur la rive droite, un canal où on ne peut passer qu'en *montaria*.

Notre petit canot, qui était parti en avant pour pêcher, revient avec une magnifique filhote, très grosse et très grasse, avec laquelle nous avons fait un déjeuner comme nous n'étions plus habitués à en faire, aussi, il faut voir la figure joyeuse de mes barqueiros, ils sont heureux; ils rient et chantent, ils ne désirent plus rien. La vie leur parait douce et le travail plus léger, du

moment qu'ils ont l'estomac satisfait, chose assez naturelle d'ailleurs.

Comme nous passons devant la case de Barada, une montaria se détache de la rive et vient me chercher pour donner des soins à un seringueiro qui a été mordu par une jararaca, serpent des plus venimeux.

J'arrive et je vois un pauvre garçon, un caboclo[1], dans un hamac et autour de lui une dizaine de personnes, hommes, femmes et enfants qui causent et rient sans aucune contrainte.

Lorsque je m'approche du malade j'entends faire cette réflexion : « Je trouve « qu'il est bien long à mourir, voilà plus de quarante-huit heures qu'il a été « mordu, j'en ai vu mourir au bout de vingt-quatre heures. » Et le malheureux entend cela; comme il doit souffrir, car il laisse femme et enfants.

Le pauvre diable est tout enflé, toute la peau du corps est tendue à éclater, le bras qui a été mordu est difforme, monstrueux; on m'a appelé trop tard, il n'y a rien à faire.

Sa blessure est à l'avant-bras droit, et il est complètement grangrené. Je déclare qu'il n'y a plus qu'à prier pour le repos de son âme.

Tous les gens présents et même mes barqueiros me supplient d'essayer quelque chose. Tous sont naturellement convaincus que je tiens la vie de cet homme entre mes mains, et que si je le soigne je le sauverai.

Il est possible qu'avec des injections sous-cutanées de permanganate de potasse, mais surtout coupant le bras, on le sauverait, mais je suis bien incapable de me décider à une telle extrémité.

Je fais soulever le bras du malade pour me rendre compte de la gravité de la gangrène, j'aperçois alors quelque chose d'horrible et d'inoubliable; la peau est violette, puis bleue et surtout verte ; une odeur cadavérique me prend à la gorge; c'est une infection à ne pouvoir y tenir.... Une sueur froide m'envahit et João m'emmène plus loin; j'allais me trouver mal.

Avant de repartir pour continuer mon voyage, je m'entretiens un peu avec Figueiredo, le patron de l'homme mordu par le serpent.

Figueiredo est notaire à Oriximiná, mais en ce moment il cumule ses fonc-

1. Produit de nègre et d'indienne.

tions avec celle de seringueiro et de commerçant; abondance de métiers conduit à la misère.

« Dites-moi, Figueiredo, qu'est-ce que vous avez fait pour secourir votre ouvrier après qu'il a été mordu?

— Je lui ai donné trois cuillerées de ce remède indigène.

(C'est le remède dont j'ai parlé au moment ou Manoël a été mordu, celui que l'on m'avait prié d'essayer).

— Mais pourquoi ne lui en avez-vous pas donné davantage, il est dit dans la notice qui accompagne la fiole, qu'il faut en administrer une cuillerée toutes les heures jusqu'à ce que tous les symptômes d'empoisonnement disparaissent.

— Mais, Madame, si je lui avais donné toute la fiole, que serait-il resté pour me soigner, si je suis mordu?

— Vous ne serez peut-être pas mordu et vous auriez sauvé cet homme.

— S'il avait dû être sauvé, les trois cuillerées auraient suffi. C'est que son heure de mourir était arrivée. »

Je suis indigné du cynisme de Figueiredo, les sentiments de devoir, d'honnêteté et de charité varient selon les latitudes et la condition des gens et je m'en vais le dégoût au cœur, car je serais peut-être capable de faire fustiger ce trop prévoyant Figueiredo.

Il a l'audace de me demander du permanganate, que je n'ai pas le courage de lui refuser, car si un autre homme était mordu, je m'accuserais de sa mort.

Les patrons de l'Amazone et de ses affluents sont presque tous comme cela. Au lieu de montrer, à leurs subordonnés le bon exemple, ils agissent plus mal que ceux-ci ne le feraient, d'ailleurs leur intelligence et leur savoir ne leur sont point supérieurs, ils sont un peu plus canailles, et c'est tout.

Je suis triste et remplie d'idées noires. Je trouve l'existence sans charme et la désespérante monotonie des rives, contribue à cette lassitude morale.

Mes barqueiros sont tous très diversement impressionnés par le spectacle que nous venons d'avoir.

Cachoeira do Carana. — Notre tristesse nous a amené la mauvaise chance. Au premier travessão d'amont, notre canot va battre sur une pierre et se remplit à moitié d'eau, nous allons couler. Deux hommes se sont jetés à l'eau avec la

corde qui est toujours attachée à la proue du canot ils gagnent une petite île et ils essaient de nous tirer jusque-là. Lorsque notre canot touche terre, il n'y a plus que les bordages dehors, et ils se mettent tous à épuiser l'eau du canot, les uns avec des seaux, les autres avec des marmites, le canot est remis à flot.

Tout est mouillé: la farine, les vêtements, les hamacs, les moustiquaires; l'eau est entrée dans les malles, le tabac, les allumettes, les instruments de musique, tout est inondé; le plus ennuyeux c'est que mon appareil photographique a pris un bon bain, mes plaques sont toutes perdues, je ne sauverai pas un seul cliché, de ceux qui étaient bien emballés; il n'en reste que deux qui ne sont pas encore révélés, les châssis les ont préservés, et ceux qui étaient dans la jumelle photographique seront également sauvés.

Tant de travail perdu! Ce n'est pas, en effet, une sinécure, que de faire de la photographie en exploration, sans eau pure, une chambre noire difficile à installer à cause du vent qui soulève la tenture, alors ce sont des plaques voilées, des bains renversés, et il ne me reste rien d'un si pénible labeur. Mais pourquoi se plaindre, nous avons tous la vie sauve, c'est le principal, et nous ne pouvons pas espérer mieux après un naufrage. Et puis j'ai toujours mon carnet de notes qui ne me quitte jamais. Mon travail n'est donc pas perdu!

João est désespéré, il pleure comme un enfant, c'est la première fois qu'il lui arrive de naufrager mon canot.

Il faut avouer que le rocher où nous avons été échouer ne se voyait pas, c'est ce que nous appelons une pierre morte, qui, tout en étant à fleur d'eau n'occasionne pas de tourbillon aux eaux, qui passent au-dessus, sans produire la moindre ride.

Lorsque Estévão qui était à la proue avec une grande perche pour faire dévier le canot en cas de besoin, a vu la pierre, il était trop tard nous étions presque dessus, et la rapidité de notre marche ne lui a pas laissé le temps de se servir utilement de sa perche. Il a essayé, mais, la violente secousse produite par le choc l'a envoyé au milieu de la cachoeira où pendant un bon moment j'ai cru qu'il allait se noyer.

Presque toute notre farine est détrempée, ce n'est qu'au centre des paniers que l'eau n'a pas eu le temps de pénétrer grâce à la rapidité avec laquelle le canot a été déchargé.

Nous étendons tout au soleil, même les clichés photographiques : le plissement de la gélatine, la déformation des paysages et des figures amusent énor-



Les deux pêcheurs.

mément mes barqueiros qui, maintenant que le danger est passé, rient à gorge déployée.

Ils ne songent plus à nos pertes, ni surtout au manque de farine dont il faudra nous passer bientôt.

Ce sont de grands enfants, insouciants, sans suite dans les idées, ne sachant pas raisonner, très crédules, de nature calme et paisible ; il n'y a que dans les moments de colère, où ils deviennent violents, et ils ont alors le coup de

fusil très prompt ; dans ces moments-là ils se soucient peu de la mort et il est impossible de leur faire entendre raison.

Le lendemain, nous continuons notre descente, João n'est pas plus prudent qu'avant notre naufrage d'hier, au contraire il semble défier le sort, et nous fait passer des travessões et des tourbillons aux endroits les plus dangereux ; je me demande comment nous avons pu échapper à la mort. Cela paraît être une gageure.

Enfin, depuis midi, heure à laquelle nous avons quitté le premier travessão du Carana, jusqu'à 5 heures, nous avons franchi la cachoeira du Carana, la cachoeira du Sapateiro, et nous avons commencé la Egoa.

Nous passons la nuit en amont du sentier que nous avons tracé en montant. Lorsque nous sommes au campement, je fais observer à João que nous avons fait une descente un peu folle et il me répond très naïvement :

« Je voulais vérifier si j'étais encore bon pilote. »

Pour un caprice de Joaõ nous aurions pu périr tous !

Le lendemain les lubies de João recommencent. Après que les bagages ont été transportés par terre jusqu'en aval du sentier, que le canot a été jusqu'à la rivière, rechargé, nous repartons d'abord raisonnablement, mais quand nous passons devant un des grands canaux, celui qui est le plus large sur la rive gauche, un canal où se trouvent de forts travessões, avant que j'ai eu le temps de prévoir ce qu'il voulait faire, João lance notre canot au milieu du chenal, et nous sommes pris par un courant impétueux qui nous enlève comme une plume. Il est inutile de vouloir retenir notre embarcation et d'essayer de ralentir sa marche, il faut aller courageusement jusqu'au bout malgré le danger.

Notre *Bemtevi* fait des bonds prodigieux, on dirait un coursier bien dressé, il obéit au moindre changement de direction donné par la barre, il est vraiment beau notre petit canot quand il vole ainsi sur les eaux et nous, nous semblons de véritables fous que la vitesse grise.

Nous mettons à cette allure, sept minutes pour descendre six kilomètres, c'est du « cinquante à l'heure » que nous avons fait.

La folie des vitesses s'est emparée de mon pauvre João, j'ai la ferme conviction de me noyer avant la fin de mon voyage.

Notre course vertigineuse s'arrête à un igarapé qui se trouve sur la rive droite de la rivière, où nous déjeunons. C'est de là que j'ai résolu de partir pour passer des bords enchanteurs de la Mapuerá à ceux non moins ennuyeux du Yamunda!

Notre modeste repas se compose de farine séchée en partie au soleil, en partie dans la marmite. Elle est mauvaise et amère et nous le paraît d'autant plus que nous n'avons que cela pour déjeuner... et l'espoir de manger du gibier ce soir. Quatre de mes meilleurs chasseurs sont partis en campagne.

Et je ne peux m'empêcher en mangeant ma farine de penser tout d'un coup à ces deux vers :

« La Providence qui est pour nous grande et infinie,
« Fait de nos besoins son occupation vigilante. »

CHAPITRE V

Folie d'entreprendre une traversée. — Chasse. — Commencement du sentier. — Un tapir. — Départ. — Distribution des charges. — Dans le marais. — La grande montagne. — Premier campement. — La dysenterie. — La forêt vierge. — La pluie. — Le bain. — Colline de la chasse. — La fièvre. — Encore la fièvre. — La tempête. — Farine mouillée. — Bacabas. — Retour. — Les arbres fruitiers. — Achat de farine. — Nouvelle picada, ancien campement. — Nouveau départ. — Petite Suisse. — La descente. — Les tracuas. — Le silence. — La soif. — Le bussu. — Séparation. — Chasse. — Clair de lune. — Le brouillard. — La soif. — Sambaïba. — Plus de tabac. — La soif. — La fièvre. — Eau de sambaïba. — Enfin de l'eau. — Les hurlements de mes barqueiros. — En suivant l'igarapé. — Un tapir. — Carapa, remède contre la dysenterie. — João a la fièvre. — Fabrication d'un canot. — Chasse. — Les fleurs. — Les animaux. — Un sucuriju. — Un tamandua bandeira. — Un tapir. — Les bruits de la nuit. — Je deviens cabocla. — Canot à l'eau. — Canot instable. — La séparation de notre troupe en deux.

Ma première traversée [1] pénible et inutile, ne m'a point guérie de cette étrange idée d'entreprendre la traversée, du rio Mapuerá ou d'un de ses affluents au rio Yamunda ou à l'un de ses affluents.

Et c'est de cet igarapé que j'ai pris la décision de partir pour mettre à exécution ce projet un peu hasardeux.

Pourquoi faire cette traversée? Evidemment pour tâcher de découvrir quelque chose: disons tout de suite que ce quelque chose n'était autre que des seringaes, des mines l'eldorado, quoi. Alors il était aussi simple de remonter le Yamunda et d'en visiter les rives.

A dire vrai, c'est une présomption ridicule qui m'a poussée à faire ce voyage. Je savais, ou du moins on m'avait dit que la forêt vierge était horriblement

1. Voir le plan du sentier de l'Igarapé Grande au Yamunda

décevante, qu'elle rendait fou, et faisait perdre toute notion, qu'il était impossible, une fois entré dans son impénétrable mystère, de suivre une direction quelconque, qu'enfin, c'était le terrible Labyrinthe d'où l'on ne sortait pas vivant. Mais telle est l'entêtement d'un explorateur qui veut voir du nouveau dans l'inconnu que je voulais entreprendre cette marche à travers bois, et tâcher de prouver aussi par là qu'avec de faibles ressources comme j'en avais, avec aussi peu d'hommes, et en ne comptant que sur moi, je pouvais traverser la forêt vierge d'un point donné à un autre, et cela sans perdre la tête, comme on le prétend, sans se laisser affoler par la mystérieuse terreur qui se dégage du grand bois, mystère qui vous enserre, vous enlace, vous anéantit.

Je suis arrivée au but, j'en suis satisfaite, mais je ne recommencerai pas, je l'avoue, du moins avec les mêmes ressources et les mêmes moyens, car c'est absolument providentiel qu'aucun de nous n'y ait pas perdu la vie.

« Les bois sous leur ombre odorante,
« Sans m'écouter berçaient leur glane indifférente,
« Ignorant que l'on souffre et que l'on puisse y mourir. »

Le jour de notre arrivée, le 19 août à midi je fais commencer la « picada ».

J'apprends de nouveau à João le maniement de la boussole, il s'en va tout heureux ; se croyant déjà ingénieur, il emmène avec lui deux hommes pour sabrer.

Pendant ce temps, je fais préparer les charges par ceux qui restent avec moi, au campement.

Préparer les charges, est toute une affaire car mes barqueiros ne sont pas des bêtes de somme, et je ne puis les surcharger outre mesure ; et pourtant il faut emporter l'indispensable — trente kilos — est le maximum qu'un homme puisse porter sur son dos ; il ne faut pas oublier que le chemin est accidenté et qu'à monter sur des montagnes et descendre dans les ravins, on se fatigue vite.

Chacune des charges est soupesée plusieurs fois, il faut ôter à l'un en remettre à l'autre, puis en ôter encore, enfin notre bagage se réduit à un minimum.

Nous étions très occupés à cette besogne quand, venant du centre nous

entendons trois coups de fusil tirés à la suite les uns des autres, c'est notre signal pour demander du secours — vite chacun prend son fusil pour se diriger vers l'endroit d'où sont partis les coups, c'est là où les hommes sont en train de tracer le sentier.

Il est fort probable que l'un d'eux a du être mordu par un serpent et il faut le transporter jusqu'ici. J'envoie à João la seringue Pravaz et une solution de permenganate de potasse; il sait faire des injections et il soignera son camarade.

Et j'attends seule au campement, tous sont partis affolés se rappelant le cabocle de Figueiredo qui a du mourir hier ou avant-hier. Mon attente n'est heureusement pas longue, et j'allais partir quand Chico arrive pour me rassurer. Chiquinho chassait et quand il a entendu tirer, pensant au signal, il est allé porter secours à ses camarades, et il revient avec le foie d'un tapir, João sachant que je n'ai pas mangé depuis hier a envoyé bien vite le foie pour qu'on me le fasse rôtir.

João a tué un tapir très gras et il craignait tellement que la bête lui échappât qu'il a tiré les trois coups de fusil qui nous ont causé un si grand émoi.

La grande vie de la forêt vierge est bien belle et bien agréable, mais elle est si parsemée de frayeurs qui vous serrent le cœur; les dangers de mort sont trop fréquents et je me demande si cette grande liberté avec ses multiples avantages compense les dangers que l'on court? Seul sur la terre, oui, car ce n'est rien d'affronter la mort quand on est seul! entouré d'êtres aimés ce serait impossible.

Le lendemain de cette chasse inespérée et vraiment providentielle, la journée se passe en cuisine, et à faire sécher la viande pour avoir de la *carne secca*, la seule provision à emporter avec la farine.

Départ. — Nous partons donc le 21, laissant la garde du canot à Winceslaú qui est le plus faible et je lui confie mon chien *Vagabond*, qui l'aidera à se réveiller car sans cela il dormirait jusqu'à midi; je laisse aussi notre coq; cette bête a été élevée dans notre canot et répond au nom de *malcreado* (mal élevé). Ce coq que jamais personne n'a eu le courage de tuer, même dans les

1. *Picada*, sentier.

plus grands jours de famine, m'a été donné par la femme de Raymond dos Santos ; il n'avait alors qu'un peu de duvet, et le soir il fallait le coucher dans des chiffons, et maintenant c'est un maître coq qui mérite bien son nom de malcreado, il a le sans-gêne de venir jusque sur ma table me voler ce qui est dans l'assiette et quelquefois aussi il s'empare du morceau que je tiens au bout de ma fourchette.

Les charges distribuées la veille ont été réparties de la façon suivante :

Première charge. — Case de campagne, hamac et les vêtements du porteur, une marmite de sel.

Deuxième charge. — Batterie de cuisine, marmite, assiettes, bols, gobelets, une marmite de sucre, 3 boîtes de lait, de la viande sèche, fusil.

Troisième charge. — Une alqueiro de farine, hamac, vêtements, fusil et sabre du porteur.

Quatrième charge. — Une alqueiro de farine en consommation, hamac, vêtements, fusil, sabre du porteur et quelques munitions de chasse.

Cinquième charge. — Les hamacs et les vêtements des deux sabreurs, de celui de la batterie de cuisine et du porteur, plus trois fusils et les munitions des 3 fusils.

Sixième charge. — Mon hamac et mes vêtements, les hamacs de João et du porteur, le fusil du porteur, 2 baromètres, mon grand chronomètre, une boussole et 2 podomètres (que j'emporte en cas d'accident), une montre de nickel, chronomètre.

Septième charge. — João, un podomètre attaché à la jambe, lorsqu'il ne chasse pas et une boussole pour donner la direction lorsque je me repose.

Huitième et neuvième. — Les deux sabreurs, chacun un sabre et une pierre à aiguiser.

A tour de rôle ils ouvrent la picada, celui qui ne coupe pas doit toujours avoir un sabre aiguisé, prêt à être remis à son camarade.

Tous les jours, les sabreurs se remplacent, car le travail étant très fatigant, ils n'y tiendraient pas deux jours de suite.

En faisant ainsi, ils ne peuvent pas se plaindre que l'un travaille plus que l'autre, puisque les charges passent successivement sur toutes les épaules.

La dixième charge, c'est la mienne avec mes carnets, ma boussole et un bâton pour m'appuyer, et je me trouve très chargée, car la graisse m'incommode; généralement, un explorateur est maigre, jaune et ressent toujours les fièvres, moi je suis grasse, j'ai des couleurs comme si j'étais en France, et je n'ai pas la moindre fièvre à soigner, c'est désolant... Mais ne disons rien, cela pourrait bien m'arriver.

Nous allons ainsi, montant et descendant, traversant des igarapés à sec et d'autres avec un peu d'eau; le palier est inconnu dans notre picada, il n'y a que des rampes et j'ai beau me tourner de tous côtés, je ne vois que collines et montagnes aussi hautes, même plus hautes que celles où nous sommes.

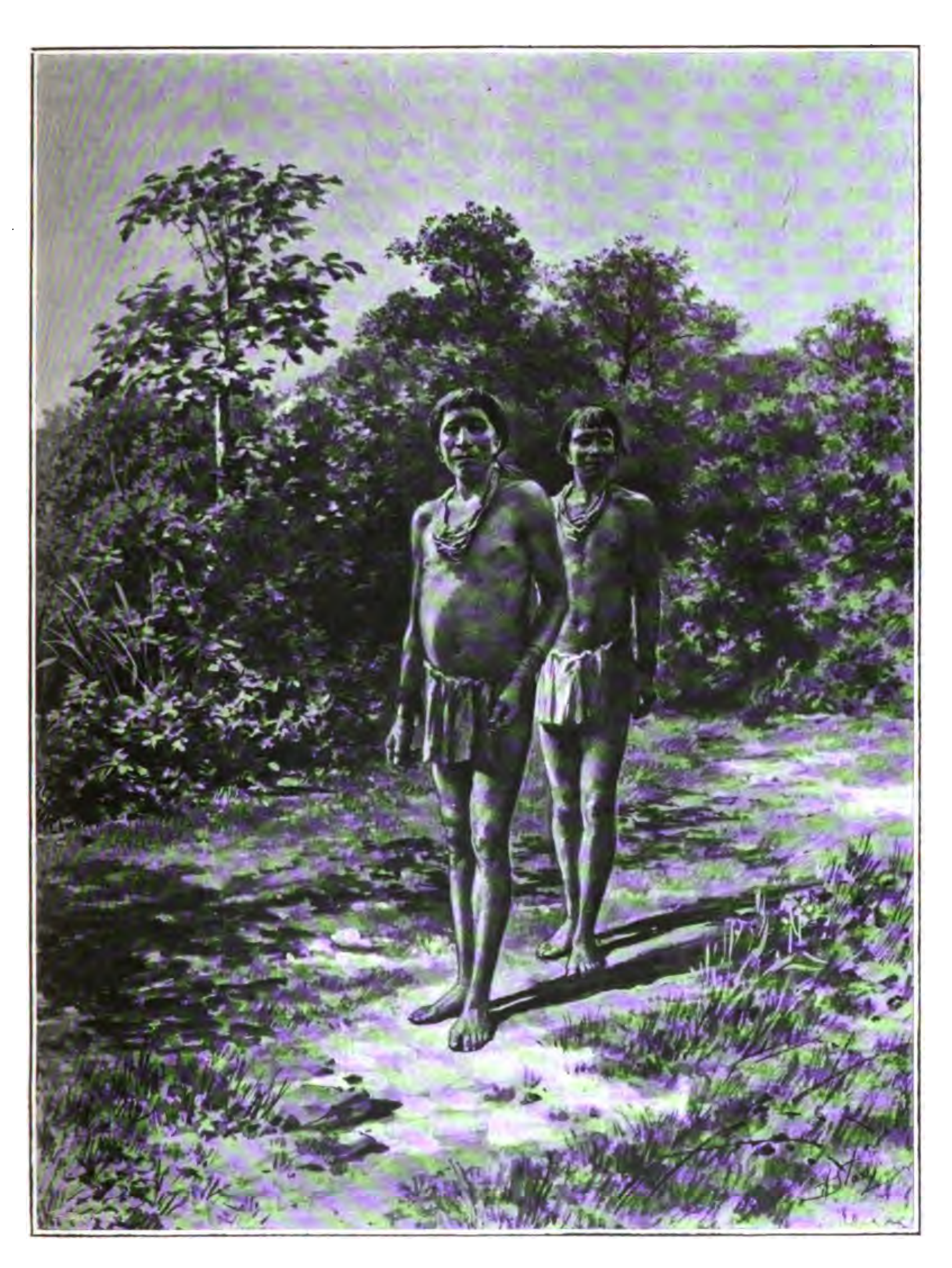
Je vois au pied d'une colline une étendue de 300 mètres (qui vue d'en haut paraissait immense) d'un terrain non accidenté, cela me va mieux, je suis déjà plus contente, mais lorsque nous y arrivons, nous nous enfonçons dans un marais bourbeux et puant, je suis prise dans la vase jusqu'au dessous du genou et malgré mes efforts, je ne peux m'en sortir; au contraire, à chaque mouvement, je m'enlise davantage. Mes hommes vont déposer leur charge plus loin, sur un arbre couché et viennent me tendre des lianes pour me sortir de ce bourbier.

Puis aussitôt le marais fini, c'est une montagne qui me paraît énorme! Mes baromètres accusent au sommet 182 et 185 mètres au-dessus du niveau de la Mapuerá, soit 244 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle m'a paru beaucoup plus haute, il me semble que j'ai fait une ascension de 500 mètres, je me suis reposée une dizaine de fois.

Lorsque nous arrivons à la descente, ce ne sont plus des pentes rapides, mais de véritables remparts avec bastions inclinés de 60°, quelquefois même de 90° et chacun a 3 ou 4 mètres de hauteur.

La meilleure façon d'en descendre est de se laisser glisser d'un arbre à l'autre en se retenant au suivant, mais c'est fort dangereux, car il ne faut pas manquer l'arbre visé ou sans cela on est projeté dans le vide.

Moi qui n'ai pas de charge, c'est à peine si je parviens à faire cette gymnastique périlleuse et je me demande comment mes hommes s'y prennent pour ne pas tomber, la façon dont ils passent de branche en branche, leur habileté à



Indiens de la première maloca

se suspendre, me montre une fois de plus leur parenté évidente avec les anthropoïdes.

Après le terrifiant exercice que nous venons de faire, le repos s'impose, nous campons au pied de la montagne, à la source d'un ruisseau, les montagnes nous entourent, le soleil se trouve derrière ces masses énormes, il est à peine quatre heures et on n'y voit presque plus.

Il fait froid et humide dans ce bas-fond comme dans une sépulture, le cœur est serré et il semble qu'on va étouffer.

Cette première journée nous a anéantis, nous ne sommes pas encore habitués à la marche, chacun se met dans son hamac et reste silencieux : ma petite troupe est lugubre.

Les gros blocs de pierres qui sont là au pied de la montagne, tout près de nous, prennent dans la nuit des proportions gigantesques et des formes effrayantes pareils à des gnômes immenses qui semblent se mouvoir lentement; les lueurs de notre feu nocturne contribuent encore à renforcer cette illusion, à tel point que mes hommes ressentent la même impression.

L'un d'eux dit à ses camarades : « Regardez donc, on dirait que ces pierres se remuent. »

Le lendemain, à 7 heures, nous sommes encore presque dans l'obscurité, et nous partons dès que la lumière veut bien nous le permettre. Nous passons sur le flanc d'une montagne et nous nous élevons à peine de 50 mètres, bien que la montagne soit beaucoup plus haute.

La marche est lente et pénible, à chaque instant un porteur laisse tomber sa charge.

Nous avançons lentement, nous franchissons une seconde colline qui n'a pas plus de 40 mètres de hauteur et forme un beau plateau de 800 mètres de longueur, puis nous descendons à un igarapé qui, comme le précédent, se dirige à l'est. Nous nous arrêtons là et je décide d'y rester jusqu'au lendemain.

Mes barqueiros ont tous la dysenterie, on dirait une épidémie, cela leur vient d'avoir trop mangé de viande de tapir; je leur fais boire à tous et je bois moi-même du bismuth, demain tout le monde sera en bonne santé et nous continuerons notre voyage.

Cette forêt vierge me désenchante, je m'étais figurée une forêt avec de grands beaux arbres, des fûts énormes, avec les pieds dans la fraîcheur des mousses et des fougères et la tête dans le feu du soleil. Nous avons pourtant déjà dépassé la zone assignée à la brousse des bords des grandes rivières, et pourtant les beaux arbres sont l'exception.

Ce que je vois en plus grande quantité, en très grande quantité même, c'est le palmier Mumbaca (*Astrocaryum mumbaca*). Nous le trouvons partout sur le bord des igarapés, dans les terrains humides, à mi-côte de la montagne et sur le sommet, l'humus lui convient aussi bien que l'argile et les terres sablonneuses aussi bien que les terres grasses.

Nous rencontrons aussi beaucoup de paxiubas et de petits arbres rabougris, rejetons ou semences des grands que le manque de soleil tue très vite.

Parmi les grands arbres, des jutahys, des acapus, peu d'itaubas et de balatas, mais énormément de sassafras ressemblant énormément au bois de rose, des pataouas et des bacabas.

Il pleut une grande partie de la nuit et nous nous réveillons mouillés et grelottants.

La pluie rend toujours triste, mais bien encore plus dans la forêt vierge que partout ailleurs, car nous ne voyons que très peu le soleil; ses rayons nous arrivent verts, nous les aimerions mieux jaunes.

La brûlante et brutale caresse du soleil de midi sous l'équateur, soleil auquel nous sommes habitués, nous plaît bien plus que la douceur alanguissante de ces rayons tamisés par cette dentelle verte qui est au-dessus de nos têtes.

Cette douce atmosphère dont nous respirons les senteurs énivrantes et la discrète chaleur que nous recevons rendraient fous de bonheur les Européens qui ne foulent que l'asphalte empestée des grandes villes, mais pour nous, travailleurs mi-sauvages, cela ne vaut rien.

Nous gravissons dès le matin, une colline avec une pente raisonnable, puis c'est une assise où nous allons comme si nous étions sur une grande route; soudain se dresse en face de nous, une muraille qui nous fait dévier.

A l'ouest, nous trouvons un chemin où en s'aidant des pieds et des mains, nous parvenons à grimper; lorsque nous sommes au sommet, c'est une des-

cente brusque qui se présente à nous, nous sommes obligés de faire un sentier en zig-zag et malgré les détours du sentier, il y a des chutes, les unes grotesques, les autres comiques, mais plus souvent douloureuses.

Nous avons encore à monter et descendre une petite colline et nous sommes sur les rives d'un grand igarapé coulant vers l'ouest; une eau claire et limpide sur un fond de sable blanc pailleté de mica. Mes barqueiros profitent de cette eau courante pour se baigner avant déjeuner, ils vont un peu en aval et me disent qu'il y a un autre igarapé qui vient se jeter dans celui-ci, sur la rive gauche.

Après le déjeuner, nous pensons faire une promenade tellement le sentier est bon, nous gravissons une colline, c'est certain, mais avec une pente douce, presque insensible. Nous voyons des pistes de tapirs, des restes de déjeuners d'agoutis, des trous creusés par des tatous et des pacas; des mutums se font entendre près de nous. Tout cela nous rend bien joyeux, car depuis notre départ de la grande rivière, nous n'avons rien vu, pas même de macaque et nous étions désolés.

João a tué deux hoccos, c'est fête au campement; une bande de couatas passe au-dessus de nos têtes, les curieux viennent voir ce que nous faisons, nous, leurs frères probablement bien inférieurs à eux, puisque nous ne savons point sauter et nous suspendre à 15 mètres de hauteur au-dessus du sol.

Ces couatas doivent nous plaindre de nous voir obligés de marcher toujours sur la terre, sans avoir le plaisir de nous balancer aux belles lianes qui courent d'un arbre à l'autre. Deux couatas paient leur curiosité de leur vie, ils sont aussitôt écorchés et placés dans la marmite où ils vont cuire toute la nuit; demain ils seront peut-être mangeables, la viande de couata est habituellement très coriace.

Nous avons devant nous une vraie montagne; c'est la plus haute que nous ayons rencontrée jusqu'à présent, elle nous fait peur, nous dévions à l'ouest.

Nous traversons un marais, puis les montagnes et les collines recommencent, montagnes et collines semées de gros blocs de granit, des blocs erratiques; on dirait qu'une pluie de bolides est tombée ici.

Ceux de mes barqueiros qui se sont baignés hier dans l'igarapé ont la fièvre

aujourd'hui et ils marchent avec leurs charges, malgré la fièvre. Le soir, au campement, ils ne mangent pas et se mettent dans les hamacs pour grelotter à leur aise, une fois l'accès passé, je leur fais prendre de la quinine, le lendemain ils se réveillent, sans fièvre, mais courbaturés.

Le voyage n'a pas été long aujourd'hui. Quelques temps après notre départ,



Deux indiens.

la fièvre s'empare à nouveau de mes gens et nous nous arrêtons au premier igarapé que nous rencontrons.

Deux des plus valides vont ouvrir un peu de picada avec João.

Le soir, vers 5 heures, la tempête se déchaîne dans la forêt. C'est un spectacle sinistre et inoubliable. Nous sommes comme dans un gouffre, sous de très grands arbres, le vent fait rage au-dessus de nos têtes, les arbres se tordent comme s'ils étaient soudain animés de convulsions; leurs cimes se balancent

en tous sens, se rejoignent, se repoussent. On dirait des arcs fortement tendus faisant entendre par moment des craquements épouvantables; des arbres brisés s'écroulent les uns sur les autres. Enfin, le vent s'engouffre en tourbillons et arrive jusque dans notre case et l'arrache du sol; puis le tonnerre gronde et tombe tout près de nous en un formidable craquement. Toute cette lamentable scène n'est illuminée à intervalles répétés que par de scintillants éclairs qui nous font ressembler à des fantômes.

Mes barqueiros sont en prières et implorent la Sainte Vierge. Les fiévreux quoique grelottants, prient aussi et gémissent, d'autres pleurent en silence, et moi-même je suis saisie d'une sinistre terreur à la pensée que nous allons peut-être périr tous là, au fond de ce ravin, sans sépulture.

Impossible de fuir, partout autour de nous, des arbres en fureur, le tonnerre et les éclairs, partout la tempête hurleuse, inutile d'essayer d'échapper à notre destin quelqu'il soit, les heures poignantes que nous passons sont pleines d'angoisses.

Enfin, le vent cesse, abattu par une grande pluie qui maintenant tombe à torrents; le tonnerre et les éclairs s'espacent, nous remettons en état notre case de campagne tant bien que mal et nous attendons jusqu'à 8 heures la fin de la pluie.

La tempête nous a surpris et s'est abattue brusquement sur nous, sans nous laisser le temps de ramasser du bois pour entretenir notre feu habituel.

Nous sommes plongés dans une obscurité complète, il m'est impossible de trouver la quinine pour en administrer à ceux qui ont eu la fièvre et mes hommes ne peuvent trouver de vêtements pour remplacer les leurs complètement trempés par la pluie.

Nous dormons peu, pendant la nuit, et nous restons longtemps après la fin de la tempête, sur l'impression pénible de cette secousse inattendue; les hamacs sont mal tendus, et à vrai dire, nous sentons que des yeux phosphorescents rôdent autour de nous ; le tigre a beau jeu cette nuit où nous ne voyons pas à dix mètres, et je crois que nous veillons tous de crainte que l'homme de garde ne s'endorme, car je vois s'allumer, à chaque instant, de nouvelles cigarettes, et quant à moi je passe la nuit tout entière à fumer.

Il faut voir nos mines le lendemain matin, nous sommes en piteux état. Mais ce qui est plus grave, notre farine est mouillée !...

Cette farine qui était déjà amère depuis notre naufrage de la *Cachoeira do Carana* a fermenté un peu pendant la nuit et lorsque nous voulons la faire sécher dans la marmite, nous obtenons une saleté gris-noir immangeable, et pourtant nous ne sommes pas difficiles.

Donc, nous voilà en pleine forêt vierge, sans farine, sans viande, sans provision d'aucune sorte et avec des malades.

La situation est très grave, et il n'y a pas à hésiter, nous ne pouvons pas mourir ici de faim et de maladie, ce ne serait certes pas le moyen de faire la traversée.

En route ! nous allons à la grande rivière où est notre canot et où nous mangerons ; d'ici là, il n'y a qu'à prendre courage et à faire bonne figure, car mes barqueiros perdraient vite la tête.

Je suis brisée, anéantie, contrariée.

Nous partons un peu tard, il est près de 10 heures, nous avons voulu essayer de faire sécher un peu de farine, nous n'avons pas réussi.

Nous déjeunons avec du vin de bacabas (*oneocarpus bacaba*). Ce vin qui est excellent a la couleur du chocolat avec une apparence huileuse, mais il est peu substantiel.

Nous marchons comme des gens que la faim aiguillonne et qui sentent le repas au bout de la route.

Nous arrivons pour dormir au campement des Couatas, nous dînons avec du vin d'Assahy (*euterpe oleracéa*). La fabrication de cette boisson, que ce soit avec de l'assahy, de la bacaba ou des patouas, est toujours la même.

Les fruits sont ramollis dans l'eau tiède, et le jus en est extrait par pression et passage au tamis. Mais comme nous n'avons pas de tamis, nous buvons notre vin avec la bagasse, cela lui donne d'ailleurs plus de consistance. Quant à définir le goût de l'assahy, on ne peut le comparer à rien de connu ; c'est de l'assahy, voilà.

Le lendemain 27, nous marchons aussi vite que possible malgré les vilaines côtes abruptes.

Mes barqueiros regardent avec une attention des plus soutenues tous les arbres dans l'espoir de découvrir quelques fruits pour notre subsistance; nous trouvons des *miritis* (*mauritia flexuosa*) des assahys, des patouas, des bacabas aux sources des igarapés, mais nous sommes tellement dépourvus de chance que les fruits sont verts ou absents.

Voilà un *sapucayas* (*lecytis ollaria*) ; nous regardons au-dessous, il n'y a rien ; les agoutis, les araras et les pacas ne nous ont rien laissé.

Les *pikeas* et les *bacuris* (*platonia insignis*) sont en fleurs, des merveilles qui jonchent le sol et qui nous paraissent affreuses. Ce splendide tapis de mosaïque multicolore nous laisse bien indifférents, « le moindre fruit vert ferait bien mieux notre affaire »,

Un énorme *cajù* sur notre droite à l'est de notre picada. Ce *cajù* (*anacardium occidentale*) haut de 25 mètres n'a ni fleurs ni fruits !!

Enfin, malgré notre absence de nourriture, nous marchons assez bien et à 5 heures nous arrivons à notre campement.

Nous sommes littéralement affamés. Winceslaù a encore un peu de viande de tapir et mes gens se jettent dessus prenant à peine le temps de la faire rôtir, ils la mangent presque crue, et moi je me contente d'un peu de café et de biscuits.

Le fiévreux se reposent, les autres vont chasser.

On dirait vraiment que tout est contre moi pour m'empêcher de réaliser cette traversée : un naufrage à la cachoeira do Carana, une tempête qui mouille ma farine, des dysenteries, des fièvres... etc.

Mais l'homme doit être plus fort que le destin qui l'accable, et je traverserai, parce que j'ai mis dans ma tête de traverser.

J'envoie João dans le petit canot avec quatre bons rameurs acheter de la farine chez les Mucambeiros du bas des cachoeiras, les cinq hommes qui restent ici chasseront et pêcheront, et après le retour du canot, nous partirons.

Le même jour, j'en envoie d'abord quatre ouvrir une picada partant de l'igarapé où nous avons dormi la première nuit derrière la grande montagne, jusqu'à la rivière, en suivant autant que possible la rive de l'igarapé, pour éviter les collines.



Indiens pêcheurs de la première maloca.

Je ne veux point escalader une seconde fois cette grande montagne.

Manoël le peureux reste avec moi. Quand arrive le soir, je veux l'envoyer coucher dans le canot et moi je resterai seule à terre, il me supplie de n'en rien faire. Je m'éveille deux fois pendant la nuit et je le vois fumer et s'amuser avec le chien ; pour m'amuser, je lui dis moitié en dormant :

Manoël, j'entends des Indiens brabos... à moins que ce soit des tigres...! J'ai bien mal fait, car ce pauvre Manoël n'a pas dormi.

Les quatre autres reviennent le lendemain, la picada est ouverte et il n'y a plus à passer que de petites collines.

Nous allons le jour même camper à la bouche de la nouvelle *picada*.

Il se trouve que ce nouveau campement avait déjà été le nôtre lorsque nous sommes montés dans cette rivière ; la case de campagne est à la même place, je déjeûne sur les pierres où nous avions dîné tous les deux...! Triste retour des choses d'ici-bas ! Le souvenir de la personne chère que l'on a perdue reste toujours en vous, car chaque fois que la pensée s'y reporte, les larmes amères montent aux yeux et douloureusement l'âme revit les heures de bonheur passées avec le Disparu !...

La voix de la cachoeira grande que le vent m'apporte me fait penser au grondement d'un fabuleux concert où les luths enchantés se mêlant aux sons harmonieux de l'orgue, seraient effleurés par les zéphyrs, mais aujourd'hui ce ne sont que pleurs et sanglots, plaintes lointaines d'une âme qui est envahie par la désespérance !...

João est décidément un garçon bien précieux. Parti le 29 août, il revient le 4 septembre avec huit alqueires de farine, des poulets, des bananes, des oranges et des citrons.

Ceux qui sont restés avec moi n'ont pas tué une seule pièce pendant ces cinq jours. J'envoie encore chasser et pêcher mais en vain, alors je perds patience et nous repartons pour entreprendre notre traversée.

7 *Septembre.* — Me voilà revenue dans mon sentier, après avoir laissé au campement Chico et Estévão, deux bons tireurs. Ils partiront trois jours après nous pour venir nous retrouver, d'ici là ils tueront sans doute quelque chose, ou cerf, ou tapir, ou porc.

Cette seconde picada ouverte par mes barqueiros, sans l'aide d'une boussole pour le tracé, est plus longue que la première et surtout beaucoup plus sinueuse, mais nous ne montons que de très petites collines, qui n'atteignent pas 40 mètres de hauteur au-dessus de la bouche de l'igarapé. Sur les deux rives de ce ruisseau il y a beaucoup d'heveas.

Nous allons au bout de cette première journée dormir au « *Campement de la dysenterie* ». De cet endroit au « *Campement des couatas* » il y a une demi-journée.

Nous avons la chance de tuer deux marayes et un hocco : ce campement nous porte bonheur.

Je ne continue pas dans la picada déjà tracée, elle est trop accidentée.

Je me souviens désagréablement du champ de pierres qu'elle traverse, blocs de rochers souvent impossibles à contourner, d'autrefois, impossibles à escalader.

Nous abordons bientôt la grande montagne qui nous avait fait dévier au premier voyage, mais comme il est bien certain que nous ne pourrons la gravir aujourd'hui et que je ne veux point passer la nuit au sommet ni camper à mi-côte à cause du manque d'eau, nous resterons ici.

João et deux sabreurs vont ouvrir la picada pour demain.

Le soir, João de retour m'annonce qu'il a ouvert la picada jusqu'au sommet de la montagne, mais que malgré sa bonne volonté pour trouver un chemin praticable le sentier est mauvais, et qu'il ne sait pas comment je gravirai cette muraille, que très certainement, il faudra m'attacher et me hisser avec des cordes.

Cette nouvelle n'est pas rassurante.

Mais le lendemain, pour montrer mon courage, je commence à monter sans le secours des cordes.

L'ascension est pénible, pas beaucoup plus que les autres, c'est toujours, à peu près, la même chose. Je vais souvent à quatre pattes, je vais d'un arbre à l'autre, je monte, je glisse, remonte, je me cramponne ; j'essaie de trouver un trou pour mettre mon pied et je dépense à cet exercice beaucoup de forces pour faire bien peu de chemin, et m'élever seulement de quelques mètres.

Arrivée au sommet, je vois des montagnes, et encore des montagnes qui s'étendent très loin. C'est immense ! Ces collines sont semblables à de sombres vagues dont les crêtes éblouissantes sont dorées par le soleil ; et la chaîne des grandes hauteurs forme une ellipse gigantesque, au milieu ce sont de petites collines plus basses; arrivé au sommet d'une vague il faut descendre et en remonter une autre; ou bien alors c'est une faille au fond de laquelle coule un peu d'eau; c'est la source d'un igarapé.

C'est dans ces gouffres, au fond de ces failles que nous campons habituellement; là il n'y fait jour qu'à 7 heures et à 4 h. 1/2 la nuit y est déjà descendue, on n'y voit ni le lever ni le coucher du soleil.

La descente de la montagne est plus périlleuse que la montée ; la pente est très raide, souvent ce sont de grandes marches taillées à angle droit.

Mes hommes sont obligés de s'aider entre eux.

Lorsque je suis à une assise, j'attends que tout le monde soit descendu de l'escarpement souvent à pic, et j'attends qu'ils soient tous là près de moi sains et saufs, seulement alors nous continuons la descente jusqu'à une autre plate-forme.

Il arrive quelquefois qu'un barqueiro met son pied à faux et il tombe, entraînant avec lui une grande quantité de terre, de pierres ou d'humus qui tombe sur celui qui le précède.

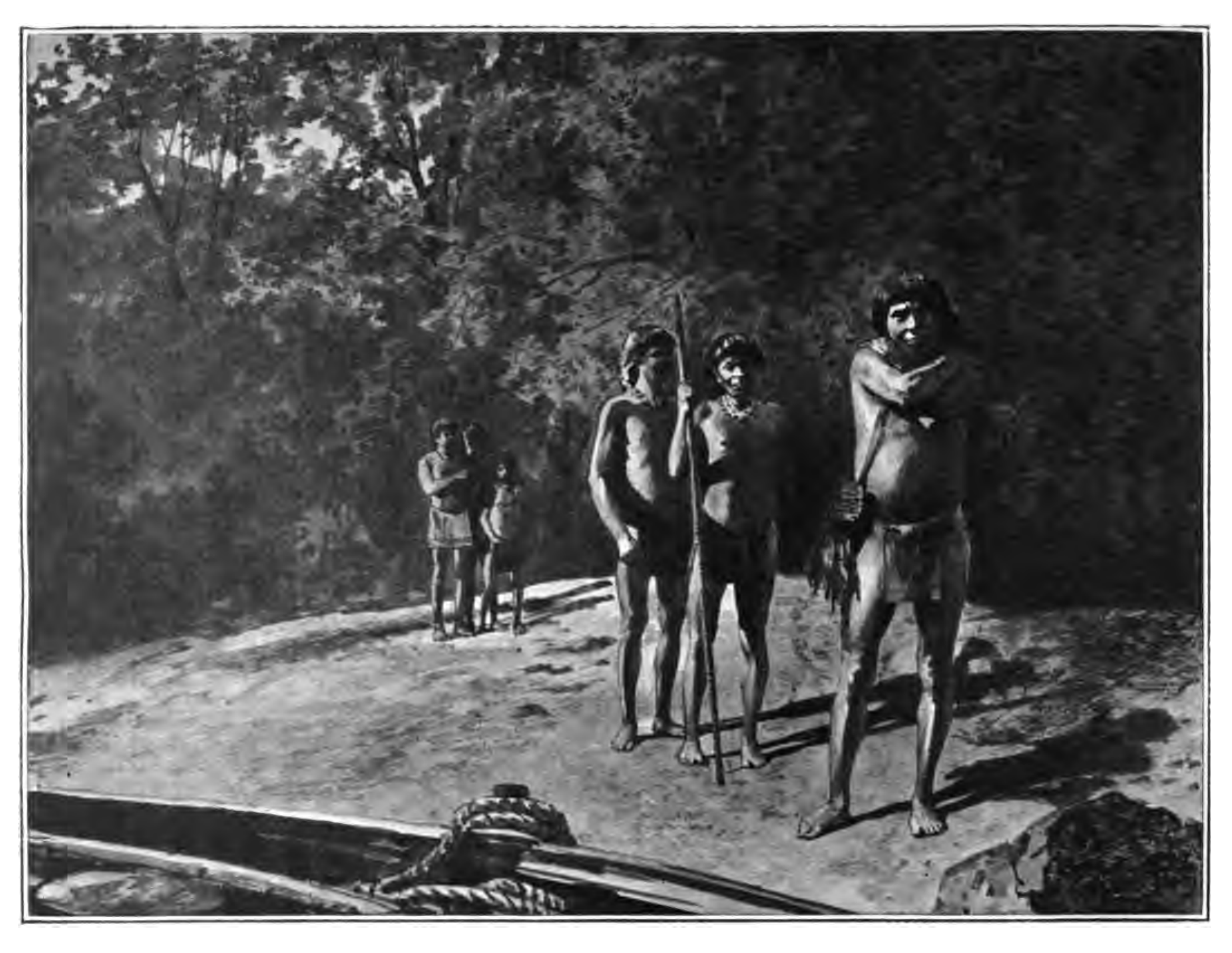
Quelquefois c'est un nid de fourmis qui lui tombe dessus, vite il se débarrasse de sa charge, tire sa chemise et la secoue, c'est le seul moyen.

Au pied de la montagne, nous prenons un repos bien gagné.

La situation de notre campement est ravissante à l'est et au sud-est, le terrain est plat et laisse la lumière arriver jusqu'à nous. Des montagnes apparaissent à un kilomètre environ, et leur végétation sombre fait un contraste charmant avec le vert-clair et le vert-jaune des arbres du terrain plat qui s'étend à leurs pieds.

Malheureusement, si l'endroit était joli en revanche il n'était pas agréable à habiter : dans la nuit nous sommes éveillés par des morsures douloureuses, j'allume une allumette et je constate que je suis envahie par les tracuas.

Ce sont des fourmis noires et grises plus grosses que les fourmis de l'ancien



Indiens de l'île du Tamouchi-i.

continent. La morsure qu'elles font est mauvaise car elles enlèvent la chair comme à l'emporte-pièce, cela vous rend extrêmement nerveux, et j'appelle pour secouer mon hamac.

Nous constatons avec stupéfaction que nous sommes envahis, c'est un véritable fléau, qui nous empêche de dormir en nous obligeant toute la nuit à une véritable chasse. Tout est envahi, il y a des tracuas partout, dans la faune, dans la batterie de cuisine, dans les hamacs.

Le lendemain, de très bonne heure, nous fuyons ce campement le corps couvert de cloques, et nous reprenons notre marche lente; le peu de chemin que nous faisons chaque jour me désespère! C'est fatal quand on ouvre un chemin au sabre.

Nous arrivons auprès d'un très joli petit igarapé, qui, au sortir d'un marais puant, se trouve avoir une eau cristalline et claire bien jolie à voir et bien bonne à boire.

Nous dinons avec des pataouas sans nous plaindre, ces pataouas étant assaisonnés d'espérance, car c'est aujourd'hui que Chico et Estévão partent de la grande rivière et certainement, ils nous rejoindront demain et nous apporterons quelque chose à manger.

Dans le marais qui est au nord de notre campement il y a beaucoup d'assahys et de très gros miritis.

Les assahys n'ont que des fruits verts. C'est toujours pareil... la mauvaise chance continue.

Le lendemain, étape courte, la faim est trop grande, João et Gualdino partis chasser, n'ont rien rapporté.

Pas de fruits,... et pas d'eau ou du moins nous sommes obligés d'aller la chercher au fonds de trous peu rassurants.

Ici, nous pouvons nommer notre halte le *Campement du Silence*.

Pas un bruit, tout paraît mort, il semble que nous sommes au milieu d'une nécropole au milieu de ces roches et, de même que dans le temple de la mort, nous parlons bas comme pour ne point éveiller ceux qui reposent sous la froide terre.

La forêt nous oppresse... Enfin, vers 5 heures, pour notre five o'clock,

Chico et Estévão arrivent; ils apportent de la farine, du poisson salé et deux hoccos. Le sort n'a pas été favorable à mes deux chasseurs qui n'ont pu tuer que ces deux bêtes et qui me les apportent.

Ils sont tout de même les bienvenus avec leur maigre chasse, nous ne nous coucherons pas ce soir l'estomac vide, ce qui est fort malsain dans tous les pays du monde et vous noie dans un océan d'idées noires.

12 *septembre*. — Nous repartons joyeux, mes hommes sont bien raisonnables; ils me suivront toujours et partout, ils ne mettent à cela qu'une petite condition, celle de manger de temps en temps, tous les deux jours, car ils savent que tous les jours c'est impossible quand on voyage par terre.

Nous marchons jusqu'à 3 heures de l'après-midi sans boire, nous ne trouvons même plus d'eau pour faire le déjeuner. Les ruisselets que nous rencontrons ont tous leur lit à sec. Je fais creuser au fond d'un vallon où la végétation me laissait penser que le sol était humide, mais contrairement à notre attente, l'eau n'est pas venue.

C'est un vrai supplice qui commence, la faim se supporte mieux que la soif, et on peut passer deux ou trois jours sans manger, mais une journée sans boire affole mes gens; ils ne suivent plus le sentier, ils descendent dans tous les ravins, dans tous les bas-fonds qui paraissent humides; aussi, lorsque nous arrivons à un igarapé, ils boivent sans retenue et tombent comme des masses, ne pouvant plus marcher. Nous sommes obligés de camper là où ils ont bu.

Cet igarapé où nous sommes me procure une très grande surprise.

Sur les rives, il y a du bussú, je demande à mes hommes pour être certaine que je ne me trompe pas, ce qui est presque impossible d'ailleurs, vu la forme du bussu, mais eux ne s'en aperçoivent qu'au moment où je leur fais voir, ils en sont aussi étonnés que moi.

Le bussú (*manicaria saccifera*) ne devrait se trouver que dans les terrains bas et noyés des rives de l'Amazone.

Ses feuilles énormes qui atteignent jusqu'à dix mètres de longueur, très peu découpées, seulement dentelées, en font une des pailles les plus recherchées par les riverains de l'Amazone, pour couvrir leurs maisons, et je ne m'attendais pas à trouver du bussú à cette altitude.

13 *septembre.* — Notre petite troupe se divise à nouveau.

Après une journée passée ensemble, j'envoie Estèvão, Chico et Simeão au canot, à la grande rivière, chercher d'autre farine et des haches dont nous aurons besoin pour faire un canot.

Vendredi. — Aujourd'hui la chance revient. Nous sommes d'abord sur un bon terrain plat, comme nivelé à notre intention, un sous-bois magnifique où l'on peut prendre de très grandes visées, nous n'avions jamais rencontré un pareil terrain dans notre sentier.

Enfin, nous voyons des traces de gibier et bientôt le gibier lui-même. João suit une piste de tapir, mais celui-ci lui échappe en se cachant dans un *ubimzal;* mais il se rattrape en tuant un couata, une grosse perdrix, deux hoccos et une maraye.

Gualdino tue une pacca et un autre couata. Il faut avoir subi la disette pendant quelques temps et ne manger que de la farine, comme nous venons de le faire, pour comprendre la joie que nous ressentons à trouver un peu de gibier.

Pendant deux jours de suite, nous déjeunons et nous dînons, c'est vraiment extraordinaire.

Nous traversons trois fois le même igarapé dans la journée et le soir venu, nous nous voyons obligés de camper sur la montagne. Impossible de nous procurer de l'eau, nous dînons avec des viandes rôties et nous nous passons de boire.

Puis nous nous allongeons dans nos hamacs et nous nous balançons mollement en fumant pour activer notre digestion; nous éprouvons une douce béatitude, celle des gens qui mangent trop bien.

Il est bien permis, en regardant la lune, de remarquer que l'intensité de son éclairement est beaucoup plus grande ici que dans nos pays tempérés.

Au-dessus de ma tête, les formes grandioses et magnifiques des orchidées se dessinent nettement au milieu du feuillage touffu, le clair de lune au milieu de la forêt est d'un effet vraiment merveilleux; les lianes forment des guirlandes entrelacées; mais la voûte du feuillage est si épaisse que je suis, plongée dans une profonde obscurité; par endroits, les rayons lunaires percent la voûte et viennent éclairer de ravissantes fougères dont je n'avais pas admiré la beauté tout à l'heure en les foulant aux pieds.

Un peu plus loin, c'est de la lumière blanche qui *tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu* et des rayons épars se répandent sur de curieux végétaux aux feuilles veloutées, sur des palmiers nains et des dentelles de mousse.

Puis par une échappée, la vue plonge et sur la cîme argentée des arbres des



Maloca grande.

petites collines environnantes, que l'obscurité fait paraître très éloignées, des rayons blancs argentent la cîme des arbres dont les feuilles semblent enduites d'un vernis brillant; tout cela fait paraître plus profondes les ombres noires des ravins.

C'est d'un charme exquis qui me ravit l'âme.

Ce que je trouve le plus étonnant, ce sont les belles choses que l'on voit en

digérant un premier repas après un jeûne forcé. On est très bien sur le haut de cette montagne, par ce beau clair de lune et ce serait encore mieux si je pouvais apaiser ma soif.

14 *septembre.* — En nous réveillant, nous avons sous les yeux un merveilleux spectacle; le brouillard enveloppe les montagnes d'alentour et aussi la nôtre, les crêtes forment des îles au milieu d'un océan de vapeurs.

Le soleil levant, spectacle pourtant quotidien, nous absorbe au point de nous faire oublier notre départ; c'est qu'il y a très longtemps que nous n'avons pas joui d'un lever de soleil et nous l'aimons davantage ce beau soleil, depuis que nous marchons sans l'apercevoir, dans la forêt sombre, avec une atmosphère de terre chaude.

De notre campement, nous descendons d'une quarantaine de mètres environ, en pente sinon douce, du moins abordable. Sur la même assise, sur le même soubassement, c'est une autre montagne haute et imposante, avec des contreforts pareils à des bastions qui avancent pour en défendre l'approche, il nous faut contourner des murailles, des rampes à pentes trop rapides et nous montons toujours. La soif devient intense et pour la calmer, nous buvons de l'eau de sambaïbinha, grosse liane rouge qui semble posséder un véritable réservoir; nous nous gorgeons de cette eau qui a un goût très âcre et ne désaltère pas, malgré cela, pas une seule liane rouge ne nous échappe; je crains même que cela nous fasse du mal.

Enfin, voici la descente et j'espère trouver au bas un igarapé. Cela nous donne du courage et nous allons très vite, nous arrivons dans un très profond ravin et pas d'eau, ni à l'est, ni à l'ouest, où je fais regarder.

Mes barqueiros déclarent que je les ai conduits en enfer et que c'est le commencement des supplices.

Pas même de tabac, c'est fini, nous n'en avons plus.

Ceux de mes hommes qui chiquent, ils sont quatre, mâchent des feuilles quelconques, j'ai peur de les voir s'empoisonner.

Gregorio qui avait cessé de manger de la terre, recommence, et malgré notre surveillance constante, il est si habile qu'il arrive toujours à mettre une petite boule de terre glaise dans sa bouche, sans que nous arrivions à le surprendre.

Ce soir, je ne vois pas le clair de lune, tout est noir pour moi, la forêt et la vie.

Mais il faut croire que la Providence a pitié de nous car, dans la nuit, une pluie diluvienne se met à tomber avec fracas sur notre case de campagne; aux quatre coins de la case nous plaçons des bols, des marmites, des assiettes pour recueillir l'eau, nous buvons et il nous en reste encore une bonne réserve pour le lendemain matin; une marmite et quatre bols sont pleins.

15 *septembre.* — Journée triste, sans être malades, nous sommes tous dans un état fébrile qui menace de devenir fiévreux.

Ce doit être l'eau de sambaïbinha, de cette liane rouge que nous avons bu toute la journée d'hier et nous recommençons aujourd'hui, car mes hommes n'ont pas trouvé la moindre petite source.

Le soir, notre campement est lugubre. Antonio, Manoël et moi, nous avons la fièvre et nous n'avons que cette eau de sambaïba comme boisson!

Et cependant, nous étions tout prêt de l'eau!

16 *septembre.* — Malgré notre désespérance, et notre faiblesse il faut repartir, et c'est en nous traînant que nous reprenons notre pénible marche. Nous nous reposons à tout moment, malgré cela nous avançons lentement.

Nous traversons une véritable plantation de caoutchoutiers, ce ne sont que des heveas sur tout le versant sud de la montagne, nous entrons dans une autre zone ou les heveas et les elatas dominent.

Mais peu m'importent les *heveas*, les balatas et les cacaotiers qui nous entourent, nous ne pensons qu'à nous désaltérer...

João qui était parti chasser en avant revient précipitamment chercher la marmite pour me rapporter de l'eau de l'igarapé que nous allons bientôt traverser, car il se trouve dans la direction de notre sentier.

Tous les autres barqueiros partent à la suite en laissant leurs charges.

Je reste seule avec le sabreur qui me regarde d'un air suppliant, car il n'ose pas partir, mais j'ai pitié de lui et il part en courant après m'avoir laissé un rifle chargé.

J'étais seule depuis une heure environ, lorsque j'entends des coups de feu, puis quelques secondes après, des cris affreux, de véritables hurlements.

Je tire à mon tour, très effrayée, craignant un malheur, les cris se rapprochent, je tire à nouveau... enfin je les vois arriver en pleurant, et rapportant une marmite pleine d'eau.

Mes gens s'étaient égarés et ils ne savaient plus dans quelle direction je me trouvais, de là leurs cris, leurs hurlements. Antonio pleure comme un enfant et il se roule par terre; je crois que c'est une attaque, non, c'est sa manière de manifester sa joie.

Enfin, nous arrivons jusqu'au bord de l'eau si ardemment désirée et nous nous reposons pendant une heure; puis nous allons camper à un coude de l'igarapé.

Notre campement est entouré de collines et de petits monticules ayant de 10 à 60 mètres de hauteur.

Toutes ces collines, tous ces monticules sont couverts exclusivement d'heveas. C'est une richesse immense qui dort à la source de ce ruisseau.

A ce *campement des heveas* un très fort accès de fièvre s'empare de moi, mais j'ai très heureusement de l'eau à discrétion pour calmer ma soif dévorante.

J'ai tout lieu de croire que ces montagnes odieuses où nous avons tant souffert de la soif, font partie de la chaîne du partage des eaux entre le bassin de la Mapuerá, et celui du Yamunda.

Pour en avoir la certitude, il faudrait suivre la chaîne.

La distance qui me sépare de la Mapuerá me fait croire que j'aurais déjà dû rencontrer le Yamunda au lieu d'un simple igarapé.

Celui-ci tombe certainement dans le Yamunda ou dans un de ses affluents, je vais suivre ses rives et dès qu'il sera navigable je ferai construire une pirogue; notre marche en forêt en ouvrant un sentier est horriblement pénible, mon personnel trop restreint n'y tiendrait pas longtemps. Mes barqueiros n'ont plus besoin de moi pour la direction du sentier à tracer et ils commencent leur travail.

En suivant les rives nous allongeons énormément, car l'igarapé est extrêmement sinueux, mais au moins nous ne traversons pas de montagnes et nous ne risquons pas de mourir de soif.

Indiens de la Maloca grande.

17 *septembre.* — Nous marchons dans une direction générale Est. Nous coupons sur la rive gauche, car la rive droite n'est qu'un immense marais où les pataouas et les assahys vivent en famille; très heureusement car nous n'avons rien à manger.

Le pataoua est très bon pour donner la fièvre ou pour l'augmenter, mais cela vaut mieux que rien à se mettre dans l'estomac.

Laurence en ramassant des pataouas a trouvé une *jabota.*

La jabota est une tortue de terre comestible et excellente; une fois rôtie il n'en revient qu'un très petit morceau à chacun, mais tout le monde est content, car nous faisons un repas sur lequel nous ne comptions pas.

18 *septembre.* — Nous aurions pu faire beaucoup plus de chemin si nous n'avions pas passé beaucoup de temps à manger.

Dès le matin João avait tué un hocco très gras et nous étions partis le cœur léger, étant sûrs de notre déjeuner, quand à une heure de l'après-midi, notre intrépide chasseur a l'heureuse fortune d'abattre un tapir.

Aussitôt, on s'arrête, on boucane le tapir et on se bourre, mes mariniers s'en rendent malades, le soir ils ont tous la dysenterie, et je n'ai plus de bismuth !

J'envoie chercher du carapa (andirabo) (*carapa guyanensis*) et je fais préparer une décoction de l'écorce, qui possède exactement les propriétés pharmaceutiques du *sous-nitrate de bismuth.*

L'effet se produit assez rapidement et ils sont vite soulagés.

Nous avons de la viande et je comptais ainsi faire beaucoup de chemin aujourd'hui. Au déjeuner João qui avait déjà un peu de fièvre est pris d'un fort accès et je suis obligée de camper.

João divagua tout le reste de la journée et la nuit suivante; c'est un accès des plus violents contre lequel il n'y a rien à faire sinon en attendre la fin pour lui administrer de la quinine.

Dans son délire il me raconte que c'est le bain qu'il a pris hier dans l'igarapé dont les eaux étaient glaciales, et que c'est le bon Dieu qui le punit. Je me défie avec juste raison des eaux de ces petites rivières...

Me voyant obligée de camper ici pour quelques jours, j'envoie de nouveau à la Mapuera quatre hommes, chercher de la farine, du lait, du thé, de l'ex-

trait de viande, et ils emportent des vivres pour eux et pour les trois qu'ils rencontreront en chemin.

Voilà donc Gualdino, Antonio et Manoël et Gregorio partis, je reste avec Laurence et le malade.

20 *septembre*. — L'état de João est stationnaire. — Je suis fort inquiète car il ne peut rien prendre, il gémit et pleure. Tous les tempéraments ne sont pas semblables devant la douleur.

A 3 heures de l'après-midi, Chico, Estève et Simeaõ arrivent rapportant de la farine, du lait et du thé. Estève est bien content de voir son frère, car il le croyait mort, après ce que les camarades qu'il a rencontrés, lui avait dit :

21 *septembre*. — Chiquinho et Laurence vont ouvrir le sentier. Estèvão reste avec moi près de son frère ; mais bien avant le déjeuner les deux sabreurs sont de retour, ils ont trouvé près d'ici un grand igarapé qui roule suffisamment d'eau pour porter une pirogue ; nous sommes sauvés !

João malgré la fièvre se lève et fait ce chemin de 1500 mètres en marchant tout doucement se reposant bien souvent.

Pendant ce temps, les autres font quatre voyages, d'un campement à l'autre pour transporter tous les bagages.

Ce voyage est d'autant plus fatigant que nous marchons sur une épaisse couche de feuilles sèches où nous enfonçons jusqu'aux genoux et où il nous arrive souvent de faire des faux pas et de tomber.

Aussi, suis-je bien contente quand j'arrive au campement de voir la case déjà montée, et le hamac de João attaché.

Il était temps, mon pauvre João n'en peut plus, il arrive exténué, suant à grosses gouttes. J'avais craint plusieurs fois de le voir tomber en route. Notre nouveau campement, le *Campement du canot*, est au confluent de notre igarapé et d'un autre beaucoup plus grand que j'ai su plus tard être l'*igarapé Pitinga*, celui qu'à Faro en appelle *parana pitinga*.

Nous sommes installés sur la rive gauche, dans un terrain fait de racines et de feuilles.

Nous enlevons les feuilles sèches mais les racines qui sont très fines et entremêlées forment un véritable tapis de 30 centimètres d'épaisseur qu'il nous est

impossible d'enlever. Nous gardons donc le tapis sous lequel fourmillent une quantité incalculable d'insectes, de reptiles avec lesquels nous tâchons de vivre en bonne intelligence.

Sans perdre un instant, Chico et Estèvão se mettent à la recherche d'un sassafras, les arbres de la famille des lauracées sont faciles à travailler et sont très légers.

Ils trouvent un « lauro » (Sassafras) à une petite distance de notre canot et ils l'abattent.

Je les croyais encore à la recherche de l'arbre, lorsque nous entendons un bruit sourd sur notre droite; c'est l'arbre qui est à terre.

Dimanche 22. — Chico et Estève commencent à travailler à la confection du canot, ils vont équarrir l'arbre et couper un tronçon de 20 pieds, la longueur que João veut donner au canot.

Laurenço a une indigestion de pataouas, João en revanche, n'a presque plus de fièvre; dès le lendemain, il peut aller donner les mesures et la forme du canot.

Semeão va chasser et moi je vais profiter de cette halte pour mettré au net la coupe des montagnes de notre sentier et calculer les hauteurs.

Pour faire ce canot, mes hommes se servent de trois haches, des vrilles, quelques clous et c'est tout. Pour un européen ce serait peu comme outillage, eux sont joyeux et partent ravis au travail.

Je suis toujours en admiration devant leur habileté à manier la hache; ils la soulèvent vivement, elle retombe avec force, je crois toujours voir la planche brisé en deux, et ils enlèvent un petit éclat de bois, juste ce qu'il faut. C'est être d'une habileté consommée qui rendrait jaloux bien des menuisiers.

João, bien que faible, travaille au canot; Laurenço également, il ne se souvient plus de son indigestion; Semeaõ chasse, je suis donc seule au campement pendant la plus grande partie de la journée, ce qui me permet d'admirer les fleurs qui m'entourent et qui sont de véritables merveilles, au milieu de cette merveilleuse nature.

Ces fleurs appartiennent presque toutes aux gigantesques orchidées qui étouffent les arbres; leur diversité et leur étrangeté de formes, l'harmonie

de leur coloris sont un plaisir et une joie pour les yeux, leur odeur suave me fait rêver aux fleurs de France, mais ici :

« ...la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
« Que pour mieux enchanter l'air que les elfes respirent. »

Sous l'équateur, les animaux ont également un coloris qui atteint un degré de vivacité remarquable, sans parler des oiseaux mouches, des aras et des perroquets bien connus, nous avons l'agami au plumage de velours avec la gorge à reflets changeants, le toucan aux couleurs allemandes noir, blanc et rouge, et un grand nombre de petits grimpeurs qui rachètent leur voix absente ou désagréable par le brillant de leur plumage.

Des papillons pareils aux magnifiques orchidées avec lesquelles on peut les confondre, lorsque les ailes déployées, ils sont gracieusement posés sur les branches.

Les coléoptères ont des couleurs splendides; j'ai vu de superbes ténébrides, d'un vert brillant, d'un rouge écarlate, ou d'un bleu violet. Parmi les reptiles, de même, il y en a de verts, de rouges, de blancs remarquables, annelés, striés de rouge, de noir ou de brun ; je crois qu'il faut se défier de leurs belles couleurs, car tous sont venimeux, mais ils fuient à l'approche de l'homme, et ce n'est que par surprise, quand ils dorment et qu'on leur marche dessus, qu'ils vous mordent.

Mes gens ont tué, dans l'igarapé, un sucurijú (boa scytale) de 18 palmes de longueur. J'ai entendu dire que ce reptile atteignait quelquefois près de 20 à 22 mètres (100 palmes), cela se peut, mais je trouve le notre d'une taille fort respectable, un de 100 palmes me ferait immédiatement fuir.

Le sucurijú n'est pas venimeux, il n'est dangereux que par sa grande taille et surtout parce qu'il se tient dans l'eau où on ne le voit pas toujours.

24 *septembre.*—Je viens d'avoir une très grande émotion.—J'étais seule au campement, puisque tout le monde est en train de chasser ou de travailler à la confection du canot, lorsque je vois remuer les feuilles dans l'ubimzal qui se trouve derrière notre campement, aussitôt, j'aperçois une forme gris brun assez grosse et qui marchait doucement.

Je prends mon rifle et j'avance en me baissant et me dissimulant autant que possible, en marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire craquer les branches sèches, je voudrais mieux voir l'animal et le tirer à coup sûr. J'étais presque sûre que j'avais affaire à un tapir quand à vingt mètres de moi, je vois une bête énorme qui m'est totalement inconnue. Son museau très allongé laisse voir une langue pendante pareille à un serpent, des bras plus longs, plus gros et plus nerveux que ceux d'un homme, avec de très grandes griffes.

La surprise, l'émotion, la frayeur, puisqu'il faut le dire, me font décharger mon rifle au milieu du monstre, sans que j'aie le temps de lancer un cri d'appel ; il tombe et je n'ai pas la curiosité d'aller le voir.

Mes gens arrivent en courant me croyant en danger ; je suis pâle, disent-ils, et je n'ai pas de peine à le croire. J'indique l'endroit où la bête a du tomber et ils reviennent en traînant un superbe *tamandua bandeira* qu'ils me montrent en riant.

C'est la première fois que je vois un fourmilier nature, ceux que j'avais vus dans les livres ne pouvaient me donner aucune idée de ce que j'ai là devant les yeux. Sa taille est plus grande que celle d'un homme, la cage thoracique est beaucoup plus développée. Les pattes de devant sont comme deux bras pareils à ceux d'un grand gorille, mais l'ongle médian mesure neuf centimètres de longueur. Il paraît que dans la lutte avec le jaguar, le tigre d'ici c'est toujours lui le vainqueur, il lui donne une accolade mortelle.

Ma chasse malheureusement ne peut se manger; la viande du tamandua sent trop la fourmi qui est sa nourriture habituelle.

Semeão a plus de chance que moi ; tous les jours il tue quelque chose et c'est toujours bon à manger, depuis que nous sommes à ce campement, nous déjeunons et dînons tous les jours ; nous en sommes étonnés.

25 *septembre*. —Les quatre barqueiros qui étaient allés à la Mapuerá sont revenus aujourd'hui. Il n'y a eu personne de gravement malade, personne n'a été mordu par les serpents. Winceslaù, le chien et le coq se portent bien, la seule chose qui nous manque, c'est un peu de tabac, et, si nous en avions, nous n'aurions plus rien à désirer.

Un jour de repos et ils repartent pour la Mapuerá ; j'envoie Gualdino, Semeão, Laurenço, Gregorio et Manoël.

Antonio reste ici parce qu'il s'est coupé le pied il a négligé sa blessure qui maintenant a mauvaise mine, il faut que je le soigne moi-même, ici, avec la grande chaleur, la gangrène se déclare si vite qu'il est nécessaire d'avoir beaucoup plus de soin de propreté que dans un climat tempéré. Antonio reste pendant deux jours au campement, car il ne sait pas travailler le bois, ce qui est étonnant pour un barqueiro venant de Mines geraes où tous savent bien se débrouiller.

João qui est à peu près rétabli va chasser, Chico et Estévão suffisent pour le canot.

J'ai fini d'établir la coupe de mon sentier. Je comprends que mes hommes aillent et reviennent de la Mapuerá si facilement, ce n'est pas très loin, mais, pour moi qui ne suis pas habituée à la marche, j'ai trouvé ce chemin d'une longueur inoubliable, ce sont surtout les montagnes qui me laissent un vilain souvenir.

Ce n'est pas la peine d'être au milieu de la forêt vierge pour ressentir aussi peu d'émotions. Les journées sont monotones et les nuits passent sans alertes.

Mille bruits de toutes sortes se font entendre au milieu de l'obscurité, mais ce ne sont pas des rugissements d'animaux féroces, quand un jaguar s'approche, il le fait si doucement que nous ne l'entendons pas et nous ne pouvons nous mettre sur nos gardes qu'à son odeur.

D'ailleurs, le jaguar n'attaque pas l'homme, c'est toujours nous qui lui cherchons querelle pour avoir sa peau ; il n'attaque que s'il est très affamé ou blessé. Je l'ai toujours vu fuir devant nous.

Ces bruits nocturnes de la nature sont causés par les insectes et surtout par les batraciens qui sont toujours légion dans les terrains humides qui bordent les rivières et les igarapés. Quelquefois les coassements de ces grenouilles ressemblent à des voix humaines qui s'appellent et se répondent sous des modulations diverses. Tantôt ce sont des plaintes prolongées qui causent une impression pénible, vous oppressent et vous tiennent en éveil ; d'autrefois, c'est un bruit semblable à celui que font les rames battant en cadence sur les bordages

d'un canot, et attentivement on écoute, en serait-ce un? .... Non, ce ne sont que des grenouilles qui se donnent une sérénade et veulent nous faire entendre leur concert.

Lorsque ce ne sont pas les grenouilles, ce sont des cris affreux poussés par un inoffensif oiseau de nuit, le bacurau, mais grands dieux, que cet oiseau imite bien le cri d'une sorcière partant pour le sabbat !

29 *septembre.* — João qui avait été chassé en aval de notre campement a tué un tapir, il en rapporte le foie et vient chercher ses camarades pour l'aider à transporter sa chasse jusqu'ici.

Ils partent tous les quatre à une heure de l'après-midi et ils ne reviennent qu'à cinq heures, quand il fait déjà presque nuit.

J'étais inquiète, mais il paraît que c'était très loin et ils ont dû ouvrir un peu le chemin en allant, pour revenir plus directement.

Nous passons la moitié de la nuit à cuisiner et à manger à la lueur d'un grand feu. Cela ressemble assez à un campement de bohémiens qui mangent la nuit ce qu'ils ont dérobé pendant le jour.

Je deviens aussi « cabocla » que mes gens.

Voilà que je prends l'habitude de manger la nuit, je ne connais plus l'heure des repas, quand la marmite est prête, on mange.

Notre canot avance, il a déjà la forme d'un canot, mais, sans outils, le travail ne peut aller vite.

Antonio fait des clous en bois, je ne croyais pas que ces chevilles seraient très solides, cela a tenu jusqu'à Faro, c'est tout ce que nous désirions.

Je fais de nombreuses visites au canot; j'ai hâte qu'il soit fini. Antonio va tirer de l'étoupe de *Cachimbeira*, la meilleure des étoupes du bois et ramasser du brai, je dis *ramasser*, car il n'y a qu'à se baisser tout autour de nous, il y a des cèdres blancs qui donnent le breo branco, un brai très bon et parfumé, qui a l'odeur de l'encens.

Pour se servir du brai, il faut l'assaisonner (temperar) avec un corps gras — généralement, dans le pays on se sert de pétrole, mais nous n'en avons pas, nous le remplaçons par de la graisse de tapir et nous avons ainsi un brai excellent.



Indiens regardant un revolver.

Le lancement de notre canot a lieu le 3 octobre, à deux heures de l'après-midi, par un soleil radieux. Tous les barqueiros sont présents, ceux qui était à la Mapuerá sont revenus aujourd'hui.

Eh bien ! c'est piteux, notre canot est tors et son équilibre est instable. A la grâce de Dieu, je pars tout de même demain.

Le moment de la séparation est pénible pour mes gens autant que pour moi, si j'en juge à leur émotion.

Quand on travaille ensemble, surtout quand on éprouve les mêmes peines, les mêmes souffrances, cela attache bien davantage que les joies partagées.

Le patron n'est plus tout à fait le maître qui commande et les barqueiros ne sont plus des ouvriers qui obéissent et travaillent en murmurant ; il s'établit involontairement un lien d'amitié entre tous et ce sont plus vos amis que vos serviteurs.

Je vois l'effet que cette séparation leur produit, je suis bien plus leur mère comme ils m'appellent quand ils sont malades et que je les soigne, que la maîtresse qui les commande.

CHAPITRE VI

Départ de l'igarapé Pitinga. — Le saut da anta. — Séparation. — Cachoeira. — Vitesse. — Cachoeira do seringal. — Cacaoyers. — Caoutchouc. — Changement d'aspect des rives. — Notre canot va au fond. — La rame de João. — A la bouche de l'igarapé. — Les seringueros du Yamunda. — Faro. — Dr Gaspar Costa. — La lanche — Les œufs de tartarugas. — Le fiscal. — Arrivée à mon canot. — Au rio Cachorro. — La montagne. — Le seringal. — L'alun. — Vitesse du retour. — Cachoeira Porteira. — A la sépulture d'Henri Coudreau. — La fièvre. — Les heveas. — Chez Amaral. — Bouche du Cumina. — Le caoutchouc. — Furo do Jaruaca. — Lago do Jaruaca. — Rio Acapu. — Un tigre. — Région lacustre. — Capuéras et taperas. — Hostilité des habitants — Végétation des lacs. — Poterie indienne. — L'humidité. — Le brai. — Les heveas. — Cachoeirinha. — Un « fils de hocco ». — Retour. — Oriximina. — Nativisme.

Conclusion. — Habitants de la rivière : les blancs, les nègres, les Indiens. — Bois de construction. — Nature du sol. — Nouveaux seringaes découverts.

Pour nous embarquer, il faut prendre de grandes précautions, notre canot a des propensions naturelles extraordinaires à chavirer et il faut mettre les pieds au milieu et jamais sur les bords si nous voulons éviter de faire un plongeon.

Nous sommes quatre dans ce canot instable, João, Estève, Antonio et moi.

Je ne voulais pas emmener Antonio, mais il est incapable avec son pied malade de faire le chemin à pied jusqu'à la Mapuerá.

Les autres suivent la rive, et viennent nous aider à passer un énorme saut qui est un peu en aval.

L'igarapé a une largeur moyenne de 20 mètres, ses berges sont basses sans être marécageuses. Arrivés au grand barrage, il faut faire un chemin sur la rive droite, et passer notre canot par terre, il est tiré de l'eau, soulevé avec peine et transporté sur les épaules ; nous nous apercevons alors que sa solidité laisse à désirer, il ne faudrait pas un bien grand choc pour le détruire.

Ce saut, *le saut da anta*. ou João a tué le tapir, se compose de cinq dénivellement successifs, les trois premiers ont 50, 75 et 50 centimètres, le quatrième a 2 mètres au plus et le cinquième est un saut magnifique d'environ 5 mètres de hauteur.

Ce saut est encaissé entre deux murailles de rochers couleur noir d'encre et le lit de la rivière n'a pas plus de 12 mètres de largeur, l'eau se précipite et forme de grandes volutes, qui se forment et se déforment sans cesse, elles s'enroulent et se déroulent avec beaucoup d'ampleur et de majesté. C'est un flot tumulteux qui s'élance, bondit en heurtant les rochers, se brise et fuse au dehors en éclatantes gerbes semblables à de grandes fleurs de neige qui rayonnent et étincellent sous les rayons d'or du soleil.

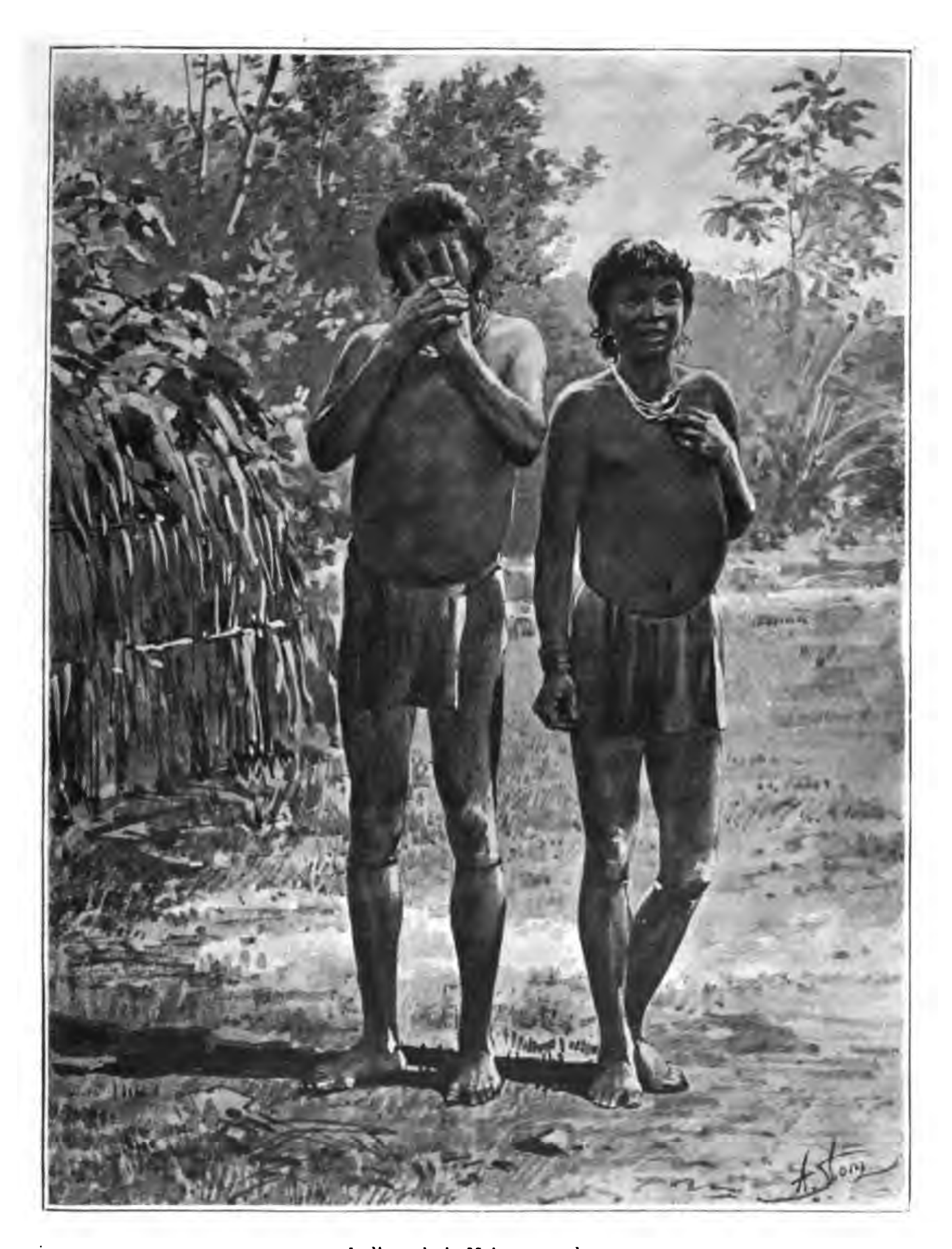
Le travail incessant des eaux en battant la muraille de rochers de la rive gauche l'ont creusée profondément et la tête surplombe d'une façon inquiétante ; un jour ou l'autre, peut-être bientôt, peut-être aujourd'hui, cet énorme rocher tombera au milieu de la rivière et fera un barrage de plus.

C'est au pied de ce saut qu'a lieu la séparation de mon personnel en deux troupes, l'une qui retourne au campement de la Mapuerá sous la direction de Chico, l'autre, qui, avec moi, s'en va affronter peut-être de terribles cachoeiras sur un frêle esquif.

Seulement un rapide adieu et en avant.

Je brusque la séparation, pour qu'elle ne soit pas triste, car nous sommes tous émus. Je comprend surtout l'émotion de ceux qui nous quittent, car il y a de grandes chances pour que notre canot nous laisse en chemin et dans la forêt vierge inhospitalière loin de tout et de tous, avec très peu de farine, Antonio qui ne peut marcher, João qui n'est pas encore revenu à la santé parfaite, c'est peut-être à la mort que nous courons. Vogue ma galère, Dieu est bon et protège les travailleurs qui ont confiance en lui.

Presque aussitôt, nous avons une autre cachoeira forte, mais les quatre dénivellements qui la composent ne forment point de sauts infranchissables comme la précédente bien que les rives soient également des murs verticaux avec des degrés formant terrasses et de grands entablements qui s'avancent comme des promontoires dans la rivière.



Indiens de la Maloca grande.

Puis, nous passons une série de rapides et de travessões, l'eau court avec une très grande vitesse, notre canot est très long et très étroit, mes gens rament avec force ; il s'ensuit que nous allons avec une très grande rapidité.

C'est une course un peu folle, car si nous rencontrions une pierre morte notre canot s'ouvrirait. La seule chose qui ralentisse un peu notre marche ce sont les arbres tombés dans la rivière, mais notre embarcation est si étroite et si basse au-dessus de l'eau que nous trouvons presque toujours un passage, soit du côté des menues branches, ou bien en passant à l'autre extrémité sous le tronc de l'arbre.

De la rivière, sans accoster, nous voyons sur la rive droite, dès les travessões qui sont en amont de la cachoeira do Seringal, un grand nombre de caoutchoutiers ; ce sont tous des heveas de la meilleure qualité.

Cachoeira do Seringal. — Cinq dénivellements très forts. Nous sommes obligés de décharger le canot, ce qui n'est pas long : un sac de farine de manioc, nos sacs de hamacs et de vêtements de rechange, nos rifles et notre peu de batterie de cuisine.

Le canot passe sur une lage (dallage) qui va d'amont en aval de la cachoeira sur la rive droite ; sur cette même rive, dans la forêt, on aperçoit des heveas en quantité.

Nous campons sur la rive gauche en amont d'un travessão ; les berges des deux rives sont très hautes et forment des « *barreiras* » (murailles).

João a la précaution de tirer le canot au sec, et il fait bien, sans quoi, demain matin, il serait au fond de la rivière tellement il fait eau.

A notre campement, nous trouvons des cacaoyers et des cupus-assus ; malheureusement il n'y a que les coques, les agoutis et les paccas ont tout mangé, d'ailleurs ce n'est pas la saison des fruits.

Ces cacaoyers (*theobrama cacao*) que je trouve ici et que j'avais déjà trouvés dans mon sentier sont certainement indigènes, car il est impossible que des oiseaux puissent avoir transportés des graines dans des endroits si éloignés les uns des autres et en aussi grande quantité, tous ces cacaoyers sont sensiblement de la même grosseur.

5 *octobre.* — Il faut peu de chose pour rendre mes barqueiros heureux, au-

jourd'hui un peu de chocolat a suffi, nous en avons pris chacun une tasse.

Nous continuons notre descente, nous accostons deux fois à la rive droite pour trancher deux discussions qui auraient pu dégénérer en disputes ; mes gens ont l'habitude de nommer les arbres de la rive qu'ils connaissent et souvent de conter une histoire sur un arbre de la même famille.

Antonio dit : une *seringueira* (caoutchoutier) ; João répond : non, c'est une *mapa*. Antonio soutient, João s'entête et nous rebroussons chemin. Antonio rapporte du lait de l'arbre, c'est une seringueira, il avait raison ; un autre cas se présente, et j'envoie vérifier.

Il n'est pas toujours facile de reconnaître les heveas à l'écorce et les feuilles sont mêlées avec celles des autres arbres. Il y a des caoutchoutiers à écorce blanche, d'autres à écorce grise, d'autres à écorce rouge, aussi est-il facile de les confondre avec des arbres à écorce similaire.

Nous déjeunons à un confluent, notre igarapé se joint à un autre dont le débit d'eau est égal au sien ou même un peu supérieur. L'igarapé de la rive gauche a une eau très noire, celui de la rive droite d'où nous venons a l'eau plus blanche.

Nous voyons les eaux de chaque igarapé courir le long des rives sur un parcours de deux kilomètres sans se mélanger.

En aval de ce confluent, l'igarapé devient plus grand, son lit est plus large et plus profond. Les terrains des rives changent également, il sont bas et souvent marécageux et paraissent de formation récente. Nous ne voyons que des arbres de bois blanc et tendre, des araparys (*macrolobium acaciae folium*) des imbaubas (*cecropia spect.*), les seringueiras doivent être plus en retrait dans l'intérieur des terres.

6 *octobre.* — Nous avons bivouaqué en face d'une embouchure qui paraît être la bouche d'écoulement d'un lac, sa largeur est celle de l'igarapé, mais l'eau est stationnaire, nous ne voyons pas le plus faible courant, et de plus l'eau de cette bouche sent très mauvais. De grand matin, nous fuyons cette puanteur.

Des terres hautes alternent avec des terrains bas. Les rives nous intéressent moins, notre fatigue est trop grande, nous avons les reins brisés, nous ne pouvons remuer sans risque de voir notre canot chavirer, le moindre mouvement

de l'un est une douleur pour les autres, cette situation d'automate ne me va pas du tout, je demande à la changer le plus vite possible.

7 octobre. — Ce matin, en nous éveillant, nous trouvons notre canot au fond de l'eau, il faut aller le chercher, c'est un bain matinal dont mes gens se seraient volontiers dispensés.

C'est la faute d'Estévão qui, en revenant de la pêche, n'a tiré le canot qu'à moitié hors de l'eau, la poupe s'est remplie et a entraîné la proue.

Le canot est à flot, mais il manque la rame de João, toutes les recherches restent infructueuses.

João prend la rame d'Antonio pour gouverner le canot et, au déjeuner, il coupe un arcaba, fait une rame pas jolie, mais qui sert très bien.

Les rives redeviennent hautes, elles atteignent 4 et 5 mètres au-dessus du niveau actuel de l'igarapé. Rive droite, nous voyons de la pierre à chaux. Enfin, la grande rivière, large et profonde est devant nous, nous reconnaissons des gisements de pierre à chaux que nous avions déjà vus à notre voyage dans le Yamundá.

Nous sommes ravis, car l'igarapé bien que fort joli, poissonneux et riche en caoutchouc, commençait à nous paraître long.

Nous nous arrêtons à un de nos anciens campements sur une plage où nous trouvons des œufs de tracajas.

De la bouche de l'igarapé Pitinga à la ville de Faro nous avons mis sept jours, du 8 au 14 octobre, et nous marchions dès l'aube à la nuit close.

Mais aussi, nous avons visité les rives du Yamunda, où la richesse en caoutchouc dépasse toutes mes prévisions, et si ce caoutchouc est coté à Pará comme étant de qualité inférieure, c'est qu'il y a une raison que je veux ignorer. Peut-être, une autre raison est que quelques seringueiros, mais non tous, ne connaissent pas la seringueira et comme il y a beaucoup d'arbres qui donnent du lait en abondance, ils coupent et puis défument un lait quelconque.

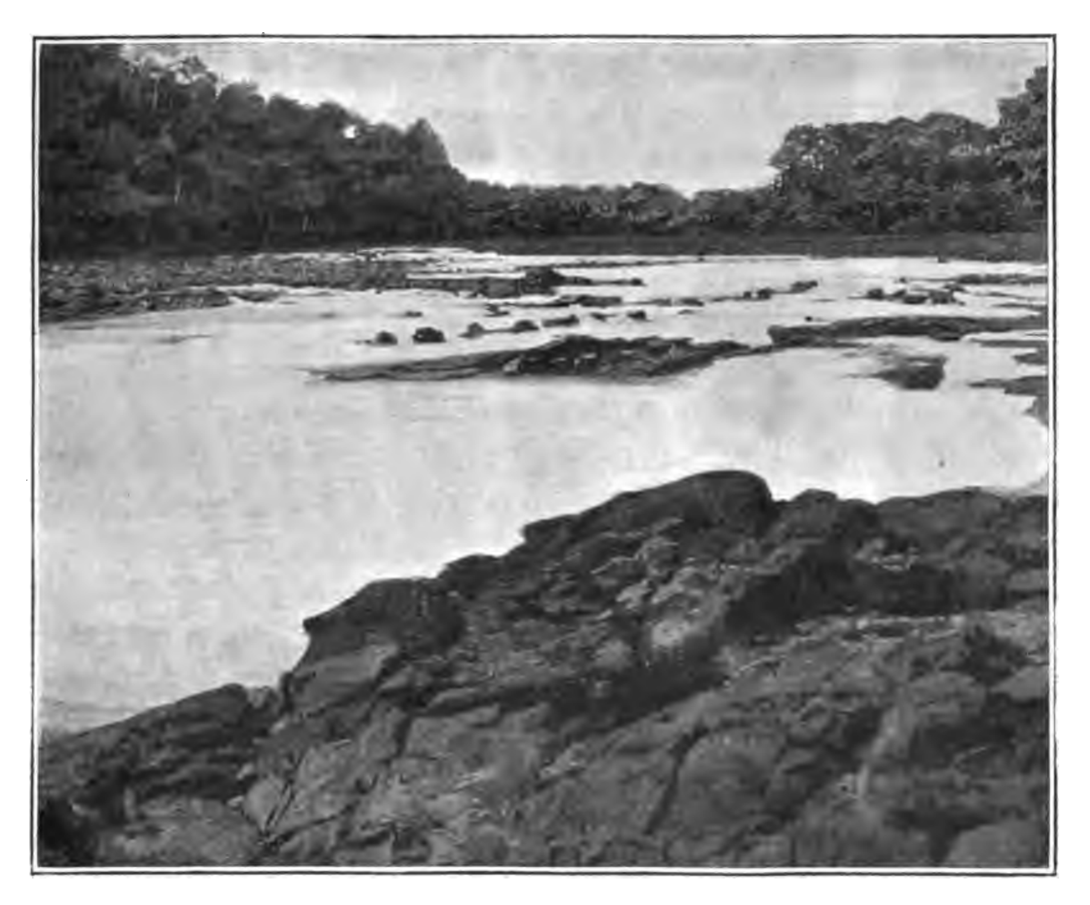
J'ai vu beaucoup de amapas coupées comme étant des seringueiras, l'amapa donne beaucoup plus de lait que le caoutchouc.

J'en ai fait la remarque au seringueiro qui coupait une estrada, il m'a répondu avec un grand flegme :

« C'est toujours du lait et le patron ne paiera pas davantage, en lui donnant du lait choisi, ce qu'il veut c'est la quantité. »

Mon arrivée à Faro m'a rendue toute heureuse, car j'ai été excessivement bien reçue par le Juiz de diretto, le docteur Gaspar Costa.

Cette cordiale réception m'a été d'autant plus sensible que je n'y suis point



Rivière sèche.

habituée. Les habitants de ces petites bourgades veulent bien s'enrichir avec les découvertes que je fais dans mes explorations, mais loin de m'aider ils cherchent à m'entraver.

Le docteur Gaspard Costa m'a reçu avec sa délicatesse habituelle. Sa charmante famille, comme le père et la mère, m'a prodigué des attentions auxquelles

je n'étais plus habituée. Leur chaude réception, leurs soins, leur amitié, ont été un baume bienfaisant d'une très grande douceur pour le cœur du voyageur fatigué; c'est si bon de rencontrer des amis. Il serait à désirer que l'on trouve dans ces petites bourgades beaucoup de Brésiliens avec la grande intelligence, le noble cœur et la parfaite éducation du docteur Gaspar Costa.

De Faro, j'ai été avec la lancha subventionnée, jusque chez Pantoja à l'île des Gaïvotas dans le Trombetas.

Je ne conterai pas le voyage que j'ai fait avec ce petit vapeur, le pays a été déjà décrit par Henri Coudreau, les seules choses intéressantes sont les conversations typiques du commandant et du propriétaire de la lancha; je les garde pour mon livre en préparation : « *Mœurs caboclos* », mais je suis de plus en plus ancrée dans cette idée, que les Indiens que l'on traite de sauvages, valent mieux que ces demi-civilisés du bas des rivières; ces derniers sont dangereux.

Si quelqu'un leur paraît supérieur par l'instruction ou par un côté quelconque, ils veulent lui nuire et y appliquent toute leur intelligence perverse, toute leur volonté. Ils ne comprennent pas que le travail n'étant pas le même que le leur, et que n'y comprenant rien, il ne leur convient nullement d'attaquer.

18 *octobre*. — J'emprunte un canot à Pantoja, pour aller jusqu'à la cachoeira Porteira où Chico et mon personnel doivent attendre avec mes canots.

Je vais camper à la sépulture d'Henri Coudreau, et je reste jusqu'au lendemain matin près de la tombe de celui qui me fut le plus cher sur cette terre. Après avoir enlevé les quelques feuilles sèches tombées sur le tertre, je reprends mon voyage le cœur envahi par la tristesse.

Nous allons, dans ce Trombetas inhospitalier n'ayant rien à manger et toutes les maisons des rives sont désertes, tous les habitants sont allés à la fabrication du caoutchouc, depuis que j'ai découvert ces seringaes tous s'y précipitent; leur gain est cependant bien peu de chose[1].

Nous frappons à toutes les portes, mais en vain, il n'y a personne.

Heureusement que c'est le moment de la ponte des tartarugas[2], sans cela

1. Voir dans la Conclusion ce que gagnent les Seringueiros.

2. *Tartaruga*, grande tortue d'eau douce.

nous risquerions de mourir de faim avant d'arriver là où il y a du monde, car dans ce Trombetas, il n'y a plus de gibier sur les rives, et avec la rivière sèche on ne prend pas de poisson.

Nous voyons une plage haute, au milieu de la rivière, où il y a de nombreuses traces de personnes qui sont aussi venues chercher des œufs. Nous serons peut-être favorisés et nous trouverons quelques nids.

Après avoir visité toute la plage, mes hommes ont trouvé cinq nids de tartarugas, un seul de ces nids contient des œufs frais, les autres sont mangeables en les faisant cuire.

Nous allons passer la nuit sur cette plage et si nous pouvons prendre un tartarouga cela nous donnera à manger, jusqu'à la cachoeira.

Nous étendons nos couvertures, et nous nous disposons à nous reposer quand nous voyons arriver dans un canot un vieux bonhomme.

« Encore un pensons-nous qui vient chercher des œufs de tortue pour manger. »

Il s'approche de nous, salue et dit :

« Ah! *minha branca*, je viens de la pêche, je n'ai rien pris et j'ai bien faim.

— Vous avez faim, mon pauvre homme, tenez, mangez, nous avons trouvé des œufs sur cette plage, ils sont cuits, mangez.

— Vous avez pris des œufs sur cette plage?

— Mais oui puisque les voilà.

— C'est que je suis le « *fiscal*[1] » de cette plage, je vais vous montrer mon papier.

— Fiscal? fiscal de quoi?

— Fiscal des œufs et des tartarougas.

— Alors il faut vous payer les œufs que j'ai fait ramasser.

— Non, je suis fiscal pour empêcher les gens de prendre les œufs et de capturer les tartarougas, parce que les noirs d'ici détruisent tout, ce sont les Messieurs blancs d'Obidos qui m'ont nommé fiscal.

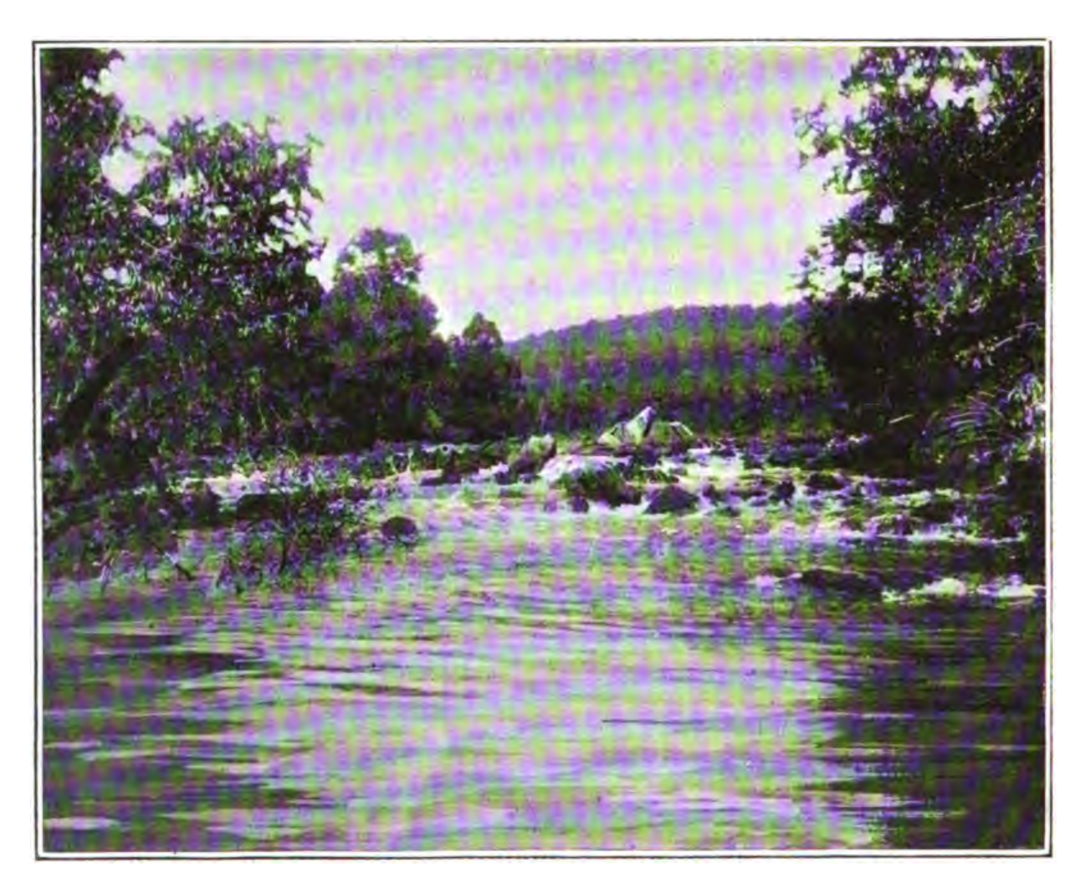
— Ah! voilà du nouveau pour moi! Mais puisque vous êtes fiscal pourquoi

1. *Fiscal*, inspecteur surveillant.

ne restez-vous pas sur la plage pour la garder et pourquoi y a-t-il tant de traces de gens et tant de nids ouverts.

— Il n'y a pas de traces de gens, personne n'accoste à cette plage.

— Voilà qui est fort, mais regardez plutôt voici les traces de pieds de



Rive droite de la Bataria.

femmes, puis de pieds d'hommes, ici, puis là, puis là-bas, puis plus loin encore.

— Je ne sais comment cela se fait, je n'avais point vu ces traces.

— Voilà que vous faites un mensonge, mais c'est bien, je respecte la loi que d'autres et vous-mêmes violez, je m'en vais, bonsoir.

C'est vraiment jouer de malheur, nous aurions peut-être pris une tartarouga, et voilà qu'il y a un fiscal, la plage est gardée. Nous plions nos couvertures et

nous allons plus loin. Et ce fiscal qui a l'audace de manger nos œufs de tartarougas ! c'est trop fort !

Nous dormons à la plage du Jacaré, là nous ne voyons pas de fiscal.

Le Ciel nous aidant, nous trouvons deux nids de tartarougas, et Estève prend une tracaja qui allait pondre.

Avec cette tracaja, et les œufs de tartarougas nous allons jusqu'à la cachoeira Porteira où nous arrivons le jour indiqué le 20 octobre à 6 heures du soir.

La joie de se retrouver est grande ; les uns content le voyage de descente dans l'igarapé Pitinga, le Yamunda et la réception de Faro, les autres la descente de la Mapuerá et leurs chasses.

Je m'endors bien avant la fin de leurs longues histoires.

Le lendemain, c'est la reprise de possession de mon canot, de mes livres, de mes « knickknacks ». C'est la joie du retour chez soi après un long et ennuyeux voyage.

23 *octobre*. — Départ pour la grande montagne du rio Cachorro, avec le petit canot *Flor de Amor*. J'emmène six rameurs et un pilote, et nous marchons comme si nous faisions une régate. A 3 heures de l'après-midi nous sommes au pied de la montagne.

Habituellement de la Porteira jusqu'à l'endroit où nous sommes, on compte deux jours de marche. João va aussitôt ouvrir un sentier avec deux sabreurs, jusqu'au haut de la montagne, les autres dressent la case de campagne et vont pêcher.

Le lendemain, João part de très bonne heure, et va en avant pour ouvrir le sentier. A midi nous sommes tous réunis au pied du tailhadão[1] pour déjeuner.

Cette montagne offre une particularité et c'est pourquoi j'ai voulu la visiter.

C'est d'abord un morro isolé, les terres qui l'entourent sont basses ce qui le fait paraître plus élevé qu'il n'est en réalité, puis, assis, posé sur le morro d'ocre rouge, un énorme bloc quadrangulaire de calcaire formant de gigantesques murailles de 35 à 40 mètres de hauteur d'une seule pièce.

Quelquefois, cette muraille est de la craie blanche très fine, d'autres fois

1. *Tailhada*. Voir *Voyage au Trombetas*, page 110.

c'est de la pierre à bâtir, puis au milieu on voit une veine colorée, c'est du sable très fin.

Nous faisons le tour de cette muraille sans trouver une issue pour monter tout en haut; à un endroit, il y a bien un éboulis, en risquant de se rompre le cou on pourrait grimper, mais nous hésitons tous; les chamois eux-mêmes se refuseraient à le suivre, il n'y a de place que pour un pied et on risquerait fort d'être précipité dans le vide au moindre faux-pas.

João se décide à grimper; il arrive sain et sauf au haut de l'éboulis, puis il me tend une forte et longue liane, et je me risque à imiter les singes, deux autres me suivent : Chico et Laurence, les autres demandent la permission de rester au pied de la muraille. Enfin, nous sommes au sommet.

Je pensais voir quelque chose; mon espérance est déçue; nous ne pouvons pas approcher sur le bord de la muraille, parce que pour y arriver, il y a une pente de 20 mètres de hauteur, avec 45° d'inclinaison; c'est un chapeau de terre qui couronne la muraille et que l'on ne voit pas d'en bas.

João m'offre de se faire attacher et de se laisser glisser jusqu'au bord, mais je refuse, une simple curiosité ne vaut pas la vie d'un homme.

C'est presque toujours une déception au devant de laquelle on court, en grimpant sur des montagnes boisées; il n'y a que les montagnes des Campos qui permettent de voir quelque chose, et encore on est leurré.

Le monticule au-dessus de cette muraille est un bon terrain, avec une épaisse couche d'humus. De gros et beaux arbres ont poussé dans cette terre fertile, ce sont les mêmes essences que celles de la forêt vierge du bord de l'eau, mais les heveas dominent. La cime presque inaccessible de ce morro est un magnifique seringal.

La descente est plus périlleuse que la montée, parce que l'on voit où l'on va et que la tête peut tourner plus facilement; il faut prendre des précautions infinies pour ne pas glisser et bien faire attention de ne pas lâcher la liane qui est attachée là haut à un arbre, si elle cassait, quelle culbute!

Quand nous sommes tous au pied de la muraille, un soupir de soulagement sort de ma poitrine et c'est à ce moment que je reconnais ma folie, mais une de plus, une de moins, je ne les compte plus!

Souvent cette muraille surplombe et il s'est formé à la base des cavités de différentes capacités, jamais très grandes. Au nord-ouest de la montagne, dans cinq de ces cavités, sous une mince couche de sable, nous trouvons de l'alun, mais pas en quantité suffisante pour valoir une exploitation; c'est une couche qui n'a pas plus de 0 m. 25 d'épaisseur et ce sont de petites surfaces ne dépassant jamais 10 mètres carrés.

Nous descendons la seconde partie de la montagne, ce qui est plus facile, nous allons très vite; aussi y a-t-il des chutes grotesques, jamais dangereuses, et nous arrivons au campement, seulement avec quelques écorchures; souvenirs cuisants que nous emportons de la montagne du Cachorro.

Nous partons immédiatement du côté aval, nous n'avons plus rien à faire ici.

Nous franchissons tous les rapides, les travessões et les cachoeiras, en nous lançant au milieu du courant avec force de rames.

Mes hommes se grisent à cet exercice, notre canot vole sur les eaux, nous paraissons être des fous. Nous passons avec une vitesse vertigineuse devant les baraques des seringueiros ahuris qui croient voir un canot sorti de l'enfer, conduit par une troupe de démons.

Cette course folle nous permet d'arriver pour camper à la cachoeira Quebra-Pote.

Le lendemain, mes barqueiros veulent recommencer le petit exercice de la veille et ils rament avec force, mais un tourbillon nous prend par babord, fait tourner proue en amont et l'eau envahit le canot.

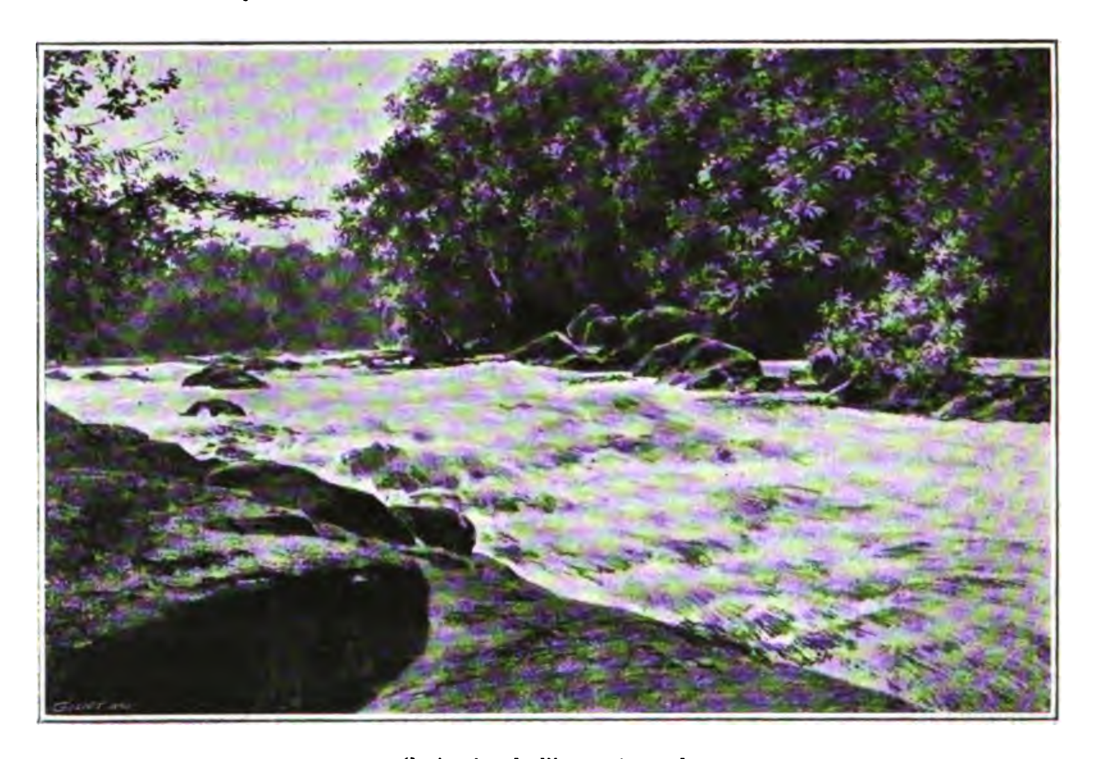
João crie : « A l'eau et soutenez le canot », puis il le dirige vers la rive, pendant que moi, j'essaie de vider la cale; une fois que notre embarcation se trouve dans des eaux plus tranquilles, João vient me remplacer et vide complètement le canot. Alors seulement, il commande aux autres — qui patiemment, attendaient en nageant — de réembarquer.

Nous continuons, mais à une allure plus raisonnable, cette eau a été pour nous une véritable douche calmante.

Tout est mouillé, les hamacs, les moustiquaires, les vêtements; notre farine ressemble à de la bouillie, mais nous sommes à notre campement à 9 heures, notre canot est là avec des vêtements de rechange et nous avons d'autre farine.

26 *octobre*. — Nous descendons la cachoeira Porteira et nous arrivons chez Raymond dos Santos d'où j'emmène mon canot « Andorinha », laissé à sa garde.

Un fort accès de fièvre m'oblige à passer la nuit dans cette maison que je n'aime pas beaucoup; l'immoralité de ses habitants déteint sur mes matelots. Je ne leur veux pas de mal, je me contente de les fuir, il faut les laisser chez



Cachoeira de l'igarapé grande.

eux et ne les voir qu'en passant, alors ils sont amusants, car comme macaques, ils sont dans leur rôle et on peut s'amuser de leurs drôleries pendant quelques minutes, mais c'est tout.

Malgré la fièvre qui s'obstine et s'attache à moi, nous descendons jusqu'à la sépulture d'Henri Coudreau, car je veux remettre à neuf l'entourage de bois, qui n'existerait plus quand je viendrai chercher ses restes pour les ramener en France.

Nous visitons les deux rives de la rivière ô surprise! Nous trouvons des

heveas. Quand je pense que les habitants d'ici vont si loin, passant des cachoeiras et prenant des fièvres, pour aller chercher du caoutchouc qu'ils ont si près de chez eux.

Le 31 octobre, nous arrivons chez Amaral, où je vais tuer un bœuf et soigner ma fièvre pendant que la viande séchera. J'envoie mes gens sur les rives,



Dans l'igarapé grande.

dans les lacs et un peu dans l'intérieur et ils me rapportent des échantillons de très bon caoutchouc.

9 *novembre*. — Nous arrivons à la bouche du Cuminá, nous y restons jusqu'au 14 à chercher d'un côté et de l'autre, au nord et au sud. João découvre sur la rive droite, mais un peu dans le centre, cinq seringueiros, dont une aussi grosse qu'une itauba. S'il en a vu cinq, il y en a certainement d'autres.

Le principal était de savoir s'il y avait du caoutchouc, ceux qui voudront en profiter feront comme ils ont fait dans la Mapuerá, ils chercheront. Mon devoir est de dire : Là, j'ai vu telle chose, en profite qui voudra.

Nous entrons dans la Cuminá et nous prenons par la rive droite. Je vais faire le levé du furo do Jaruacá et du rio Acapú.

Le furo do Jaruacá est la *mère de la rivière*, me disent les habitants; ils veulent tout simplement dire que le furo de la rive droite est plus important que celui de la rive gauche; en effet, il est plus profond et ne sèche pas pendant l'été, mais il est beaucoup plus sinueux.

Les habitants sont nombreux sur les deux rives et ils appartiennent tous à la même catégorie sociale. J'en rencontre un, Florence, qui sait lire, écrire, compter et surtout, tromper; il est bon pour être commerçant, c'est son désir le plus cher, il y arrivera sans doute, il ne lui manque que la maison et les marchandises.

Nous sommes heureux dans nos recherches; dans le furo do Jaruacá, sur la rive gauche, dans l'île nous découvrons du caoutchouc; dans un igarapé, celui de la Pedraneira, mes gens voient tout un seringual, de beaux arbres et de la plus belle espèce.

19 *novembre*. — Nous entrons dans le lac do Jaruacá qui est très grand et dans lequel vient se perdre le rio Acapú.

Nous employons une grande demi-journée à aller de la Bocca do Jaruacá à la Bocca do Acapú. Nous sommes arrêtés à chaque instant par des bancs de sable qu'il nous faut contourner ou bien nous nous trouvons dans un canal et il faut revenir sur nos pas, une plage à fleur d'eau que nous ne pouvions pas voir de loin, nous barre le chemin.

Nous déjeunons à la Bocca do Acapú, je veux envoyer quelqu'un pour examiner les terres de l'intérieur, mais c'est impossible, il y a une bande de terre haute sur la rive et derrière cette terre, à l'intérieur, se trouve un marais où d'ailleurs, il n'y a que des arbres rabougris.

En allant voir ce marais, Laurenço a tiré une onça (jaguar, tigre d'Amérique), de la variété appelée ici *Acanguçu dos lombos pretos*, il lui a cassé une patte et la bête furieuse, s'est retournée contre lui. Estévão est heureusement arrivé

à son secours, car Laurenco avait perdu la tête et ne songeait plus à tirer de nouveau. Estévão lui loge une balle dans la tête, la bête tombe, ils l'équarissent et ils m'apportent la peau et la bête.

C'est un beau jaguar et le coup de fusil d'Estévão est remarquable, je voudrais l'avoir tiré. Il ne faut pas avoir peur pour aussi bien viser.

Nous marchons toute la soirée en pleine région lacustre, ce ne sont que des bouches ou des « *ressacas* » presque de petits lacs, nous en passons dix de ces bouches autant sur une rive que sur l'autre, jusqu'à la *bocca do Mocambinho* où nous campons.

L'eau de la rivière et de toutes ces bouches est contaminée par les détritus de toutes sortes qui pourrissent dans cette vase d'où il sort des vapeurs nauséabondes et des émanations meurtrières au moment de la grande chaleur.

Cette bouche du Mocambinho nous est favorable et mes hommes prennent un superbe pirarucu ; c'est très rare de prendre un pirarucu à la ligne, d'habitude il ne mord pas à l'hameçon, on ne le capture qu'avec le harpon.

En amont de la bouche du Mocambinho nous rencontrons des baraques en assez grand nombre, mais elles sont inhabitées pour le moment, les gens sont presque tous partis au caoutchouc dans la Mapuerá.

Ce qui est très étonnant, c'est la grande quantité de capueras [1] et de taperas [2] que nous rencontrons dans cette rivière.

A chaque instant, nous voyons, constrastant avec le bois environnant, les belles feuilles blanches des imbaubas (cecropia). L'imbauba (le bois canon) est le premier arbre qui pousse dans un abatis abandonné. Le *cecropia pellata* ne s'élève généralement pas dans les capueras, à une grande hauteur ; son tronc est fin et lisse, d'un blanc cendré très clair, quelquefois il est un peu recourbé ; au sommet les branches s'étendent, formant un angle droit avec le tronc, ses feuilles sont lobées, blanchâtres et très grandes.

L'imbauba est gracieux et joli à voir, mais il ne faut pas trop s'en approcher car c'est toujours là demeure de plusieurs tribus de fourmis de feu, four-

1. *Capuera*, ancien abatis abandonné.
2. *Tapera*, ancienne habitation abandonnée.

mis peu sociables dont j'ai fait connaissance il y a longtemps et dont j'ai gardé un pénible souvenir.

On éprouve une grande tristesse à voir toutes ces taperas, tout ce travail perdu ; on aperçoit l'emplacement de la case, resté plus propre, parfois même quelques poteaux sont encore debout. Tout autour, se trouvent des arbres fruitiers, des manguiers (*mangifera indica*) des cajueiros (*anacardium occidentale*) des orangers et des citronniers qui ont résisté, mais qui disparaîtront bientôt au milieu de la forêt qui reprend tout, car il est à remarquer que là où l'homme ne contrarie pas la nature, c'est la forêt qui gagne.

Nous déjeunons à la Bocca da Samahuma chez une négresse d'un certain âge. C'est la fille d'un Mucambeiro et ce n'est pas elle qui fera changer mes idées sur le peu de moralité des Mucambeiros et de leurs descendants.

Ce nom de *bocca da Samahuma* vient de ce qu'il y a au confluent une samahumeira (*eriodendron sumauma*).

Ce rio Acapù possède de beaux castanhaes ; sur toutes les terres hautes nous voyons des castanheiros vivant en familles.

Il n'y a pas de milieu entre la terre haute ou le marais, formé par de petits lacs et par des embouchures.

Les habitations qui sont en amont de la bouche de la Samahuma sont toutes habitées, la fièvre du caoutchouc n'est pas encore arrivée jusqu'ici.

Je m'arrête dans plusieurs de ces cases pour demander le nom des plus grandes bouches et des lacs que nous traversons ; partout on me répond invariablement « je ne sais pas ». Pour savoir le nom du propriétaire de la baraque c'est la même chose, ils me disent qu'ils ne savent pas leur nom.

Je ne me fâche point de ces réponses, les pauvres gens ne me connaissent pas et ils ont peur ; me donner leurs noms ! eux qui ont tous quelques méfaits à leur actif, ce serait perdre la tranquillité sereine dans laquelle ils vivent maintenant, car ce que nous craindrions le plus, les reproches de notre conscience, cela ne les gêne pas.

Nous naviguons sur un marécage ; les journées se succèdent sans incidents, des maisons toutes construites en paille de palmiers, des capueras, des castanhães, et toujours le marais avec la même végétation ; des nénuphars, des

victorias regias, des anigães, arums (*Montrichardia arborescens*) de la cannarana, (*panicum spertabile*) des imbaubas (*cecropia peltata*) et quelques buissons de Murucys.

Des oiseaux, mais aucuns ne sont comestibles; le parra (jaçana) avec ses longs doigts qui lui permettent de courir sur les végétations aquatiques, paraît avoir le corps de la grosseur de celui de nos passereaux, mais en réalité il est beaucoup plus petit, il est tout en plumes ; les garças (aigrettes) sentent un peu trop le poisson ; les anous, qui sont les oiseaux de la mort ; les superbes ciganas, les faisans amazoniens, sentent la fourmi, les unicornes se font entendre, mais nous ne les voyons pas.

Lorsque la rivière perd son caractère lacustre, les castanhaes se font plus rares sur les rives, ils sont, paraît-il, plus au centre, mais je ne les ai pas vus.

A l'emplacement marqué sur la carte « *poterie indienne* », il a été trouvé par un habitant, quand il enfonçait des poteaux pour construire sa case, des morceaux de poteries indiennes, il m'en montre un débris jeté au pied d'un arbre et voyant qu'elle m'intéresse, il propose de me la vendre.

J'acceptai à la condition qu'il m'en vende d'autres de la même provenance, mais il n'a que ce morceau, les enfants ont brisé le reste.

Alors je lui dis que cela n'a aucune valeur et je n'emporte même pas le débris qu'il me montre, car je crains trop qu'en creusant lui-même il n'abîme les chefs-d'œuvres Indiens qui doivent être enfouis là sous la paillotte.

Le morceau que j'ai examiné est une oreille de vase ancien, oreille d'une ingaçaba, c'est certainement un travail indien ressemblant aux antiquités des Quichuas, et à celles trouvées dans l'île de Marajó.

J'aurais voulu faire des fouilles, car je crois être au-dessus d'un cimetière indien, mais je n'en ai ni le temps ni les moyens. Puis il faut bien laisser quelque chose aux savants qui viendront jusqu'ici, avec un petit vapeur, un grand personnel et toutes leurs commodités; ils auront la gloire de la découverte; ma mission à moi est d'aller de l'avant, de découvrir, signaler et voir si les chemins sont libres, les ouvrir s'ils ne le sont pas, au péril de ma vie. D'autres viendront chercher après moi ou la gloire ou la fortune, peut-être les deux.

Maintenant, je vais voyager plus tristement emportant un regret. Une des

plus grandes peines de ma vie est d'être obligée de faire telle et telle chose, de ne pas pouvoir choisir mon travail.

Cette rivière que je devrais appeler ruisseau se continue, sinueuse et très étroite, les berges sont hautes, mais souvent après une bande de terre d'une centaine de mètres il y a à l'intérieur des lacs et des marais où vivent beaucoup d'oiseaux aquatiques, des canards et surtout des aigrettes.

La forêt de l'équateur est d'une monotonie désespérante, une uniformité désolante et seule la faim vous oblige à marcher un peu.

Nous rencontrons de magnifiques castanhaes, dont la trop grande beauté m'énerve, il n'est pas permis d'être beau au milieu de tant de laideurs, des palmiers, des bois de construction, des bois quelquefois rabougris, et toujours les mêmes essences, des orchidées étranges, superbes, étincelantes, d'une très grande valeur marchande que je donnerais bien volontiers pour un modeste bouquet de violettes de chez nous.

Sur les rives, nous ne voyons rien qui en vaille la peine.

J'envoie chercher du caoutchouc et du gibier, car nous n'avons plus rien.

L'humidité qui nous environne a fait de sérieux ravages. Nos fusils qui ont été admirablement graissés sont couverts de rouille et avant d'aller à la chasse il faut recommencer le nettoyage.

Tout est couvert de moisissures et le matériel d'une expédition ne peut servir à une seconde. Je ne parlerai des vivres que pour mémoire, le chocolat moisit et les pommes de terre pourrissent ; le reste qui est en boîtes se garde assez bien ; quant à la farine et au riz on les mange trop vite, l'humidité y perd ses droits.

La chasse n'a pas été brillante, João et Antonio chacun sur une rive m'apportent tous deux un échantillon de caoutchouc.

João a fait cette découverte dans un igarapé et Antonio sur le bord d'un lac. De plus João a découvert entre deux igarapés une très grande quantité de brai, du *bréo de Jutahy* ou *Jatoba*, le brai du courbaril de la Guyane que l'on appelle ambre de Cayenne.

Chico n'ayant rien tué me rapporte un ananas qu'il a trouvé, je suis touchée de son attention, car enfin il aurait pu le manger sans qu'on le sût.

La rivière est non seulement étroite, mais encore presque à sec et souvent nous passons avec peine en traçant un chemin dans le sable ; un rapide nous force à alléger le canot pour passer.

Nous arrivons à une petite cachoeira, mais tellement à sec que nous n'essayons même pas de la passer, la rivière baissant tous les jours davantage, je ne veux pas que nous nous trouvions prisonniers dans les hauts. Je ne vais pas plus loin.

Les pierres de cette cachoeira sont des conglomérats dont l'extérieur est dur mais l'intérieur s'effrite avec facilité.

A cette cachoeirarinha, nouvelle chasse et nouveaux succès. Les heveas sont de plus en plus nombreux, tous les barqueiros ont vu et me rapportent des échantillons.

Les chasseurs reviennent avec du gibier. Chico décidément, veut me faire plaisir. Il me rapporte cette fois-ci un fils de hocco, joli comme un amour et qui avale tout seul... quand on lui met la pâture au fond du bec.

Le hocco jeune n'a pas le même plumage que le hocco adulte. Le premier a les yeux d'un gris bleu très clair, du duvet marron, les plumes des ailes et de la queue sont grises rayées de blanc transversalement ; l'adulte a les yeux noirs, son plumage est noir bleu.

Nous descendons la rivière. Je m'arrête chez Joaquim Alves, un portugais, le seul commerçant de la rivière. J'aurais voulu acheter des allumettes, depuis plusieurs jours nous en manquons et nous sommes obligés de transporter notre feu avec nous, et de ne pas le laisser s'éteindre ; c'est Winceslaú qui fait fonction de *Vestale*.

Il n'y a pas d'allumettes chez Joaquim Alves ; il n'y a rien parce depuis un an on ne lui a rien envoyé de Para.

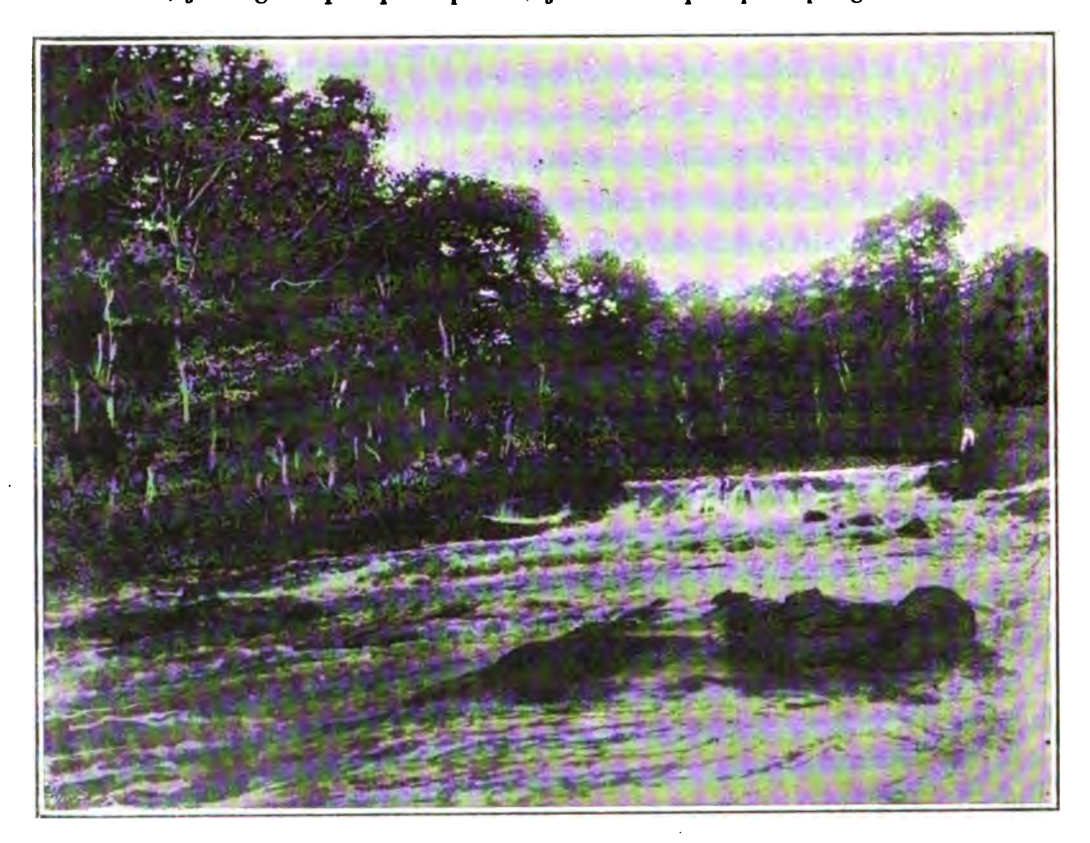
Il attend tous les jours le bon vouloir de son *aviador*[1] ; il attend très patiemment et il faut lui rendre cette justice.

Je le renseigne sur le brai de Jatoba et le caoutchouc, il ne connaît pas l'arbre, mais comme mes hommes ont coupé plusieurs heveas pour en tirer le suc, peut-être les reconnaîtra-t-il ?

1. *Aviador*, négociant qui fournit les marchandises.

Les habitants de l'Acapù qui ne voulaient ni me voir, ni me parler, vont s'enrichir avec cette découverte de seringaes.

La descente se poursuit monotone, je laisse de la quinine, çà et là, où il y a des fièvres, je soigne quelques plaies, je donne quelques purgations et enfin



Cachoeira de l'igarapé grande.

j'arrive à Oriximina le 6 décembre fatiguée et malade des fièvres.

J'aurais désiré attendre ici le vapeur, mais cela devient impossible. Mes barqueiros connaissent tout le monde à Oriximina et tout le monde les connait; on les fait boire pour les faire parler et les questionner sur notre expédition : Qu'est-ce que j'ai découvert? dans quelles rivières? est-ce que je rapporte beaucoup d'or? etc., etc. Et mes hommes ne se tiennent plus debout, ils ne marchent pas droit pour se rendre jusqu'à leur hamac où ils tombent inertes.

De plus, il se raconte des histoires invraisemblables, je suis distributrice des Seringaes de la Mapuerá, ceux qui n'en ont pas ne sont pas contents de moi,



En attendant le fiscal.

ceux qui en ont trop sont furieux contre moi parce qu'ils craignent que je



OEufs de tartaruga.

leur enlève leurs possessions, ou qu'avertissant le gouvernement on leur fasse payer impôt, ce qui serait justice.

Je suis envahie par les solliciteurs, j'en ai assez, je fuis, je vais attendre le vapeur plus bas.

Obidos, 8 *décembre*. — Grande fête, toutes les maisons de commerce sont fermées, je passe devant la ville sans m'y arrêter, je n'y connais personne, je ne veux pas m'exposer à une aventure semblable à celle d'Alemquer.

Je descends l'Amazone, franchissant les paranas, dans toutes les maisons où j'ai la malencontreuse idée de m'arrêter, je suis reçue comme je m'y attendais, je suis chez des civilisés, je m'en aperçois immédiatement.

Je ne dirai jamais assez combien je souffre du nativisme et du chauvinisme des habitants demi-civilisés de l'intérieur. Le Paraense du « Sertão » tend à exclure tout ce qui n'est pas né sur son territoire. Ils sont affligés de myopie pour leurs défauts et de diplopie quand il s'agit des autres et ces autres sont non seulement les Européens, mais aussi les Cearenses, les Rio grandenses, les Paulistos, etc.

De paranas en paranas, j'arrive à celui d'Alemquer, chez Machique, le 11 décembre, là au moins je suis connue... et aussi mal reçue.

Aussi, c'est un vrai soulagement pour moi, quand le vapeur arrive pour me ramener à Pará.

Je fais des explorations que l'on dit scientifiques, puisque, on nomme scientifiques, tout ce qui se propose de connaître, et qui est animé de l'intention de connaître.

Mais alors ce que je fais connaître dans la mesure de mon faible savoir faudrait-il en profiter le plus possible.

J'ouvre le chemin, je remonte des rivières que les habitants n'ont ni la volonté, ni le courage de parcourir, je découvre des heveas, des elatas et autres produits spontanés, sources immenses de richesses pour le Pará. Mais à continuer comme on a commencé les richesses ne sont que momentanées, ces beaux heveas qui pourraient rapporter pendant bien des années auront vécu d'ici quatre à cinq ans. C'est du vandalisme que d'exploiter comme on le fait; on veut s'enrichir vite, très vite. On tue les arbres, mais cela ne fait rien; les premiers qui s'en sont emparés, sans que cela leur coûte rien, seront riches, quant aux autres et à l'état de Pará, tant pis !

Les rivières sont peuplées de trois éléments bien distincts.

Les blancs qui sont tous plus ou moins métissés et sont les éducateurs d'un second élément, les nègres, tristes éducateurs puisqu'ils enseignent la duperie, le mensonge, et donnent en exemple leur vie licencieuse, l'immoralité étant la vertu dominante, et malheureusement pour la santé morale de la rivière ce sont les maîtres.

Les nègres qui composent le deuxième élément sont les mucambeiros ou leurs affiliés. On sait ce que j'en pense [1].

On pourra les améliorer, je pense. Malgré leur atavisme, et la transmission des caractères, on pourra y arriver, ce n'est pas parce que leurs parents et leurs grands parents ne valaient pas grand chose que forcément eux, les descendants de mucambeiros ne vaudront rien jusqu'à l'extinction de cette variété de la race nègre. Je crois surtout que c'est le milieu au sein duquel ils vivent qui les maintient au même niveau et qui ne peut les rendre pires, car c'est impossible.

Ces deux éléments, blancs et nègres étaient toujours en discorde, et depuis ma découverte des heveas, ils sont en guerre.

Le dernier résultat obtenu c'est la victoire des commerçants; pour toute la Mapuerá, il y a trois propriétaires, l'un possède environ 350 kilomètres sur les rives, et en largeur tout ce qu'il voudra à sa guise. Comme accaparement, ce n'est pas trop mal commencé.

Il faut défendre ces éléments contre eux-mêmes, car avec leur manque de solidarité ils s'éteindront sans peine et disparaîtront complètement parce qu'il n'y en a pas un assez fort pour dominer l'autre; ils s'épuiseront dans une lutte stérile, les petits commerçants n'ayant plus de bras, et les travailleurs plus de seringaes.

Le troisième élément est le plus improductif, ce sont les Indiens.

Qu'est-ce que le gouvernement peut bien faire pour eux?

J'en ai déjà parlé au chapitre IV, je rêve de grandes choses, je suis très philanthrope à mes heures, comme on a pu le voir dans mes précédents ouvrages. Mais pour le moment, le plus pressé est de commencer l'œuvre de civilisation dans le bas des rivières, on obtiendra un résultat plus immédiat.

1. *Voyage au Trombetas, au Cuminá, au Curuà.*

Pour les Indiens, il y a la grande œuvre de la catechèse, qui dans sa haute prévoyance, n'oubliera pas, je l'espère, mes indiens ouayéoués de la Mupuerá.

Les résultats de ce voyage (sans parler du levé des cartes et de la description de la rivière), au point de vue utilitaire, se feront sentir surtout dans la découverte des nombreux seringaes.

Il y a des bois de construction, et de menuiserie et, on peut dire que dans cette terre bénie des dieux, il n'y a qu'à entrer dans la forêt pour trouver les meilleures qualités et les essences les plus recherchées. Je signalerai, pour mémoire le carapa et le copahu que nous avons rencontré dans le sentier ouvert de la Mapuerá au Yamunda. Le brai, soit le brai blanc, ou le brai de Jutahy, l'ambre de Cayenne n'est pas rare dans la forêt, où, généralement, les arbres vivent en famille; dans l'igarapé Pitinga, dans l'Acapú; entre celui-ci et le Cuminá, on trouve surtout le brai blanc.

Dans la Mapuerá, à la cachoeira do Taboleiro, et à la cachoeira du Cumarù j'ai admiré sur les rives, les belles fleurs papillonacées, d'une belle couleur rouge, du Cumarú, la fève tonka (*dypterix odorata*).

Les terres sablonneuses, ou ocreuses des massifs du centre sont pauvres, et ne permettront pas une culture intensive.

Dans le fond des igarapés, avec des irrigations, la culture pourra donner, mais il faudra se contenter encore longtemps, et jusqu'au jour où le pays sera très peuplé, des produit spontanés du sol; et le pays sera peuplé, saturé d'habitants bien avant que ces produits aient disparu.

Les nouveaux seringaes découverts pendant ce voyage sont nombreux, mais en amont et en aval des points explorés, il y a certainement des heveas, car ce n'est pas précisément aux points visités que ces caoutchoutiers sont venus en familles et ils sont tous de la meilleure qualité (*Hevea Brasiliensis*).

I. — *Dans le Yamunda.*

1° Sur les deux rives de l'igarapé Pitinga surtout en amont du saut.

2° Dans les igarapés affluents de l'igarapé Pitinga.

3° Sur les deux rives du Yamunda, tant sur la rive Amazonienne que sur la rive Paraense.

II. — *Dans le Trombetas.*

1° En aval de l'embouchure du Cuminá rive droite, lorsque commence la terre après avoir passé la bordure du marais.

Sur la rive gauche, il a été rencontré seulement deux pieds derrière la case San-Pedro.

2° En face de chez Théophile Amaral, sur la rive gauche, en aval du lac Mussura.

3° Toujours sur la rive gauche en amont du lac da Avó (ce seringal paraît être très important).

4° En aval du lac Tapagem, en amont et derrière la sépulture du docteur Henri Coudreau.

III. — *Dans le furo do Jaruaca.*

1° Dans l'ile grande, en aval du campestre de Manoël Garça.

2° Dans l'igarapé de la Pedraneira, après avoir passé un chapelet de lacs qui sont entre la terre ferme et la rive.

IV. — *Dans l'Acapù.*

Aux quatre endroits désignés sur la carte en aval de la première cachoiera.

Tous ces seringaes présentent un gros avantage, c'est d'être presque tous (sauf ceux d'amont de l'igarapé Pitinga) *en rivières navigables*, avec des petits vapeurs. On sait trop bien que les chemins qui marchent, au lieu d'aider le transit, sont un obstacle *au commerce et à la navigation.*

Paris, juin 1903.

O. C.

APPENDICE

ALTITUDES

Oriximina	15	mètres.
Cachoeira Porteira	28	—
A ilha de Madame	32	—
Cachoeira Grande	58	—
Igarapé da Picada	59	—
Cachoeira da Egoa (amont)	68	—
Cachoeira do Carana (amont)	75	—
Casa d'Antonio	78	—
Cachoeira da Maloca (amont)	85	—
Cachoeira da Bataria	95	—
Confluent de l'Igarapé Grande	80	—
Cachoeira Grande	90	—
Cachoeira da Ressaca	97	—
Point extrême atteint dans l'Igarapé	105	—
Point culminant de la Picada	318	—
Igarapé Pitinga	55	—
Igarapé Pitinga aval cachoeira Grande	35	—
Igarapé Pitinga au confluent	22	—
Lac de Jaruaca	18	—
Point extrême atteint dans le Rio Acapu	25	—

COORDONNÉES

Confluent de la Mapuera	Latitude. .	1°01′33″ S.
— —	Longitude.	59°17′17″ O. P.
Confluent de l'Igarape Grande	Latitude.	03′20″ N.
— — —	Longitude.	61°02′17″ O. P.
Cachoeira da Batteria	Latitude. .	0°48′20″ N.
— —	Longitude.	60°56′49″ O. P.
Point terminus atteint dans l'Igarapé Grande	Latitude. .	1°02′34″ N.
— — — —	Longitude.	61°25′59″ O. P.
Point terminus atteint dans l'Igarapé Pitinga	Latitude. .	0°56′01″ S.
— — — —	Longitude.	61°40′27″ O. P.
Confluent de l'Igarapé Pitinga	Latitude. .	1°36′13″ S.
— —	Longitude.	61°25°45″ O. P.
Dans le lac Jaruaca	Latitude. .	1°22′12″ S.
— —	Longitude.	58°24′18″ O. P.
Point terminus atteint dans le Rio Acapu	Latitude. .	0°40′57″ S.
— — —	Longitude.	58°42′23″ O. P.

Pour servir à la carte du Trombetas et du Cuminá :

Oriximina est à 0° 13′ 14″ plus au Nord.

— 0° 12′ 25″ plus à l'Ouest.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

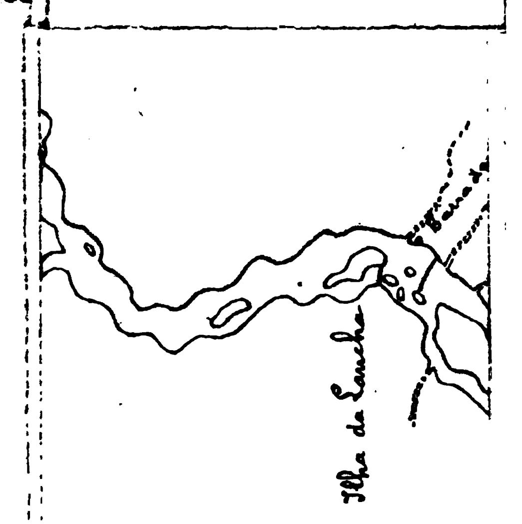
CHAPITRE IV

CHAPITRE V

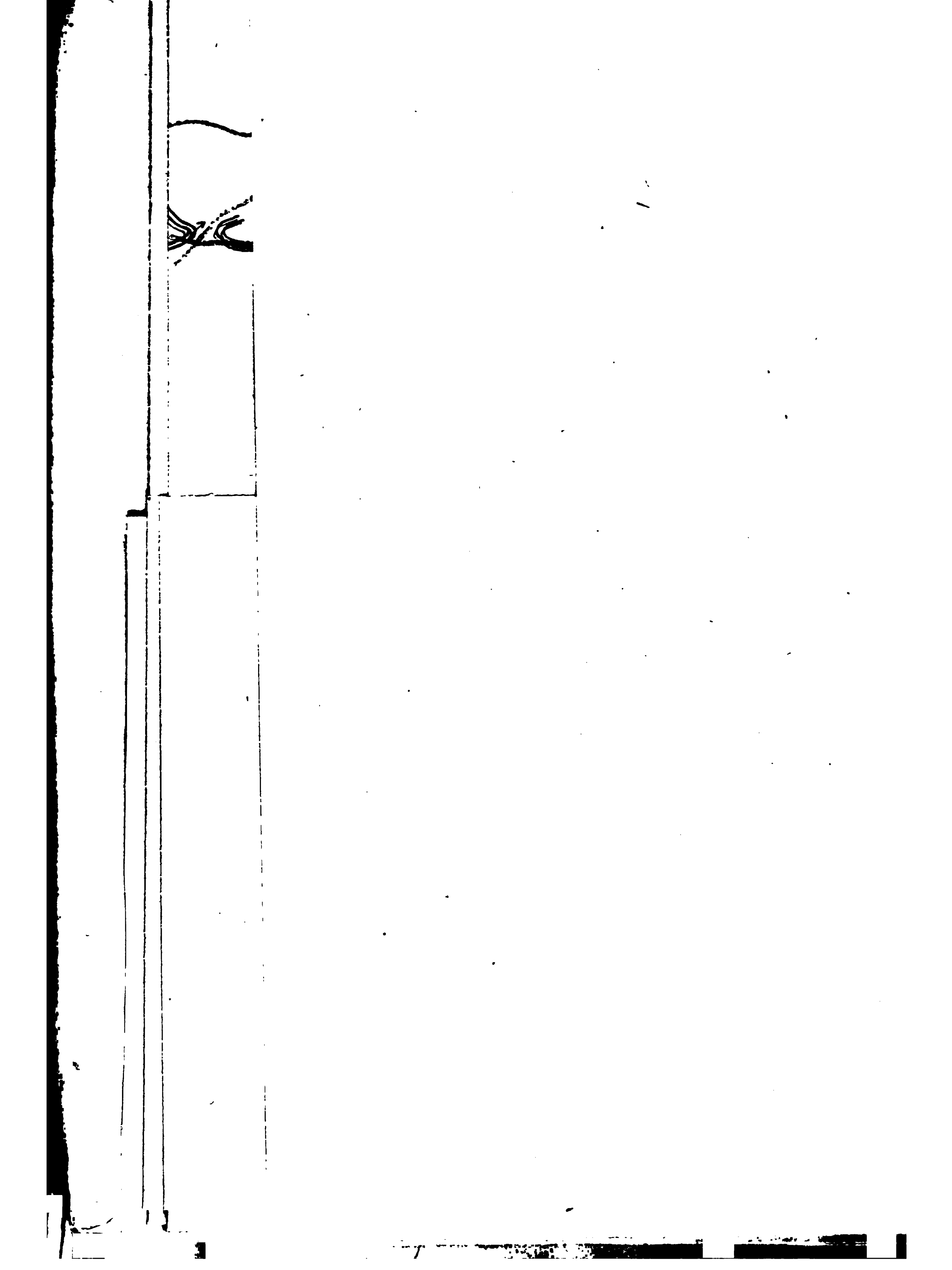
CHAPITRE VI

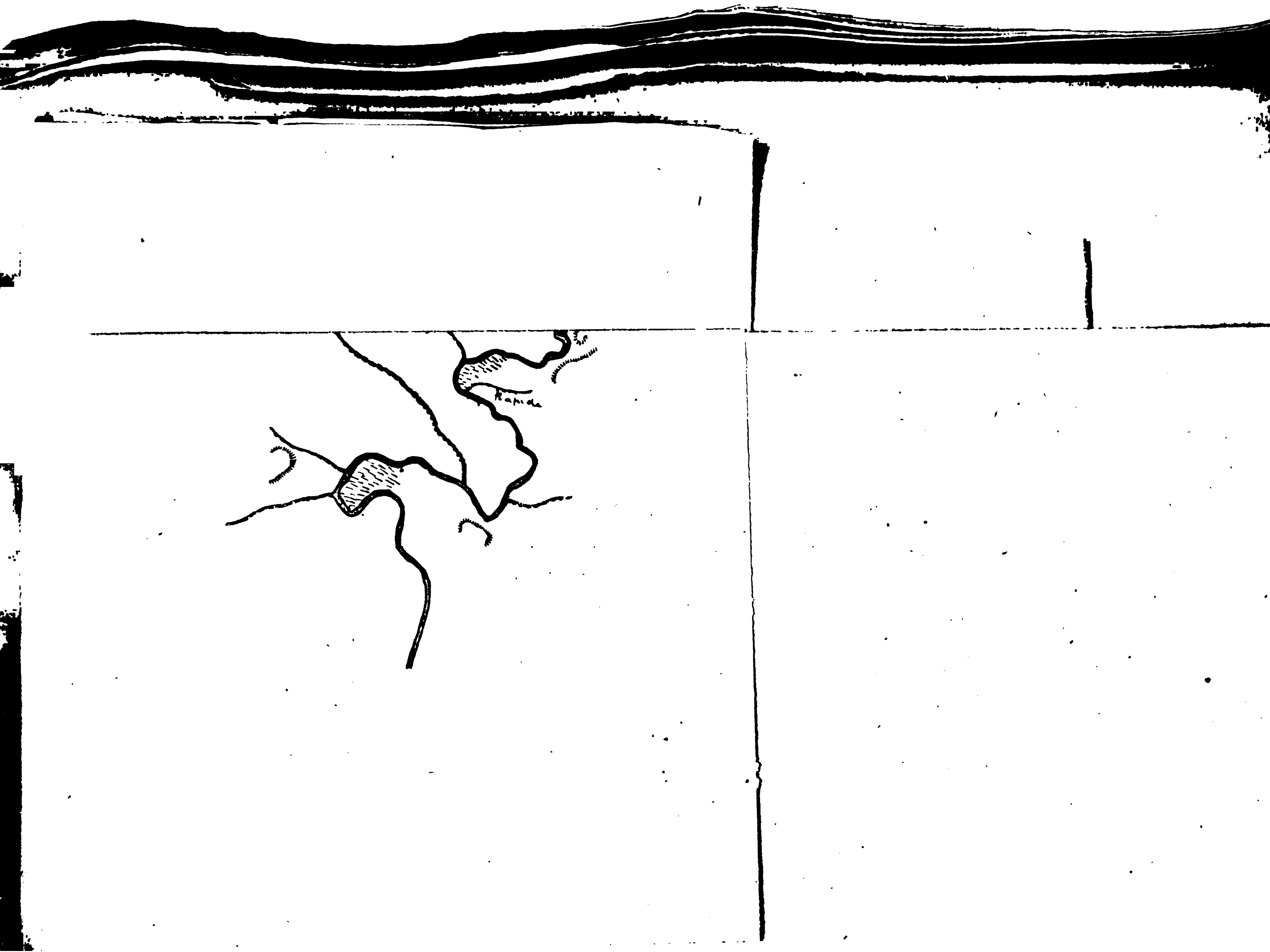
APPENDICE

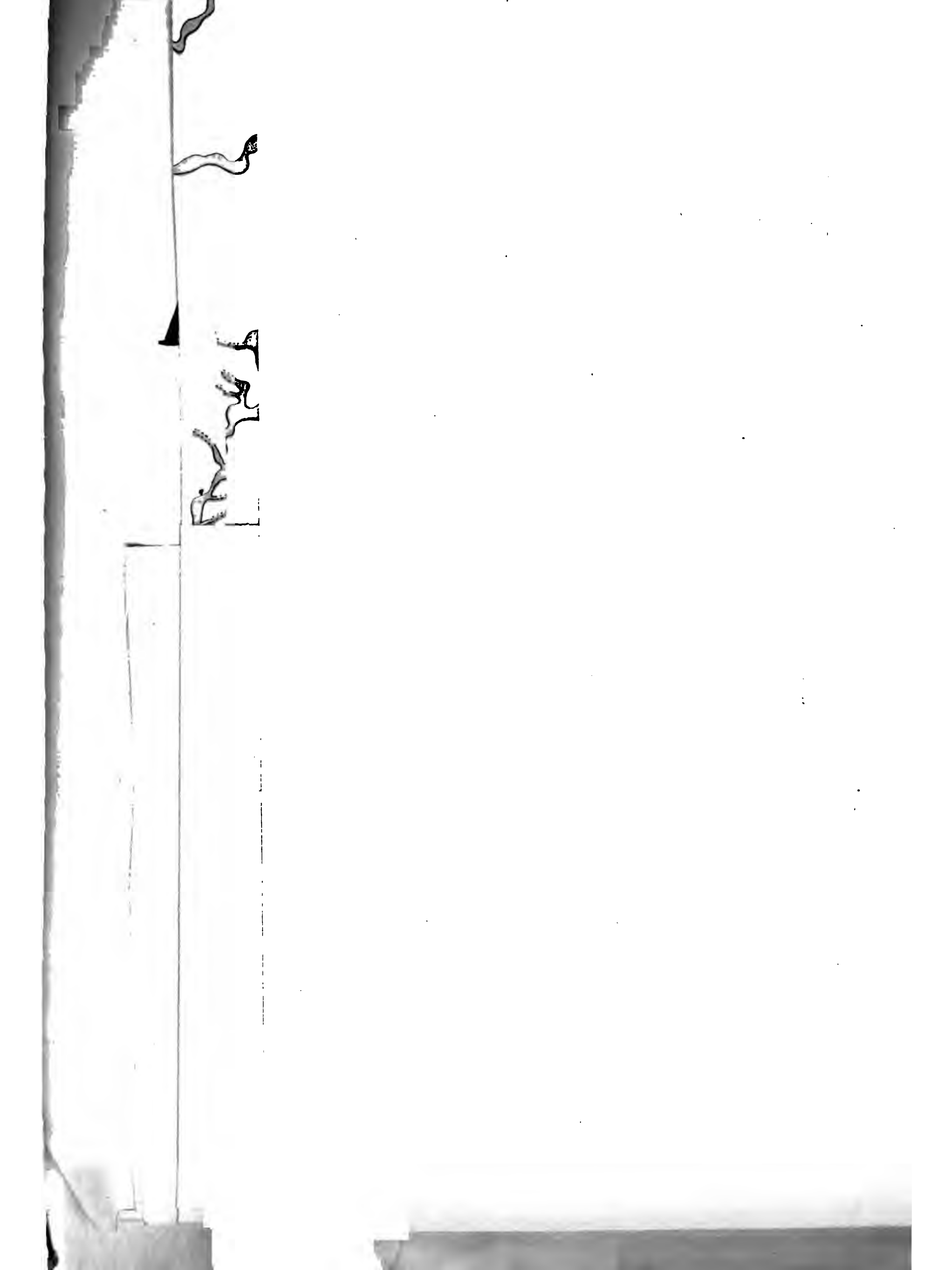
50729. — PARIS. IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

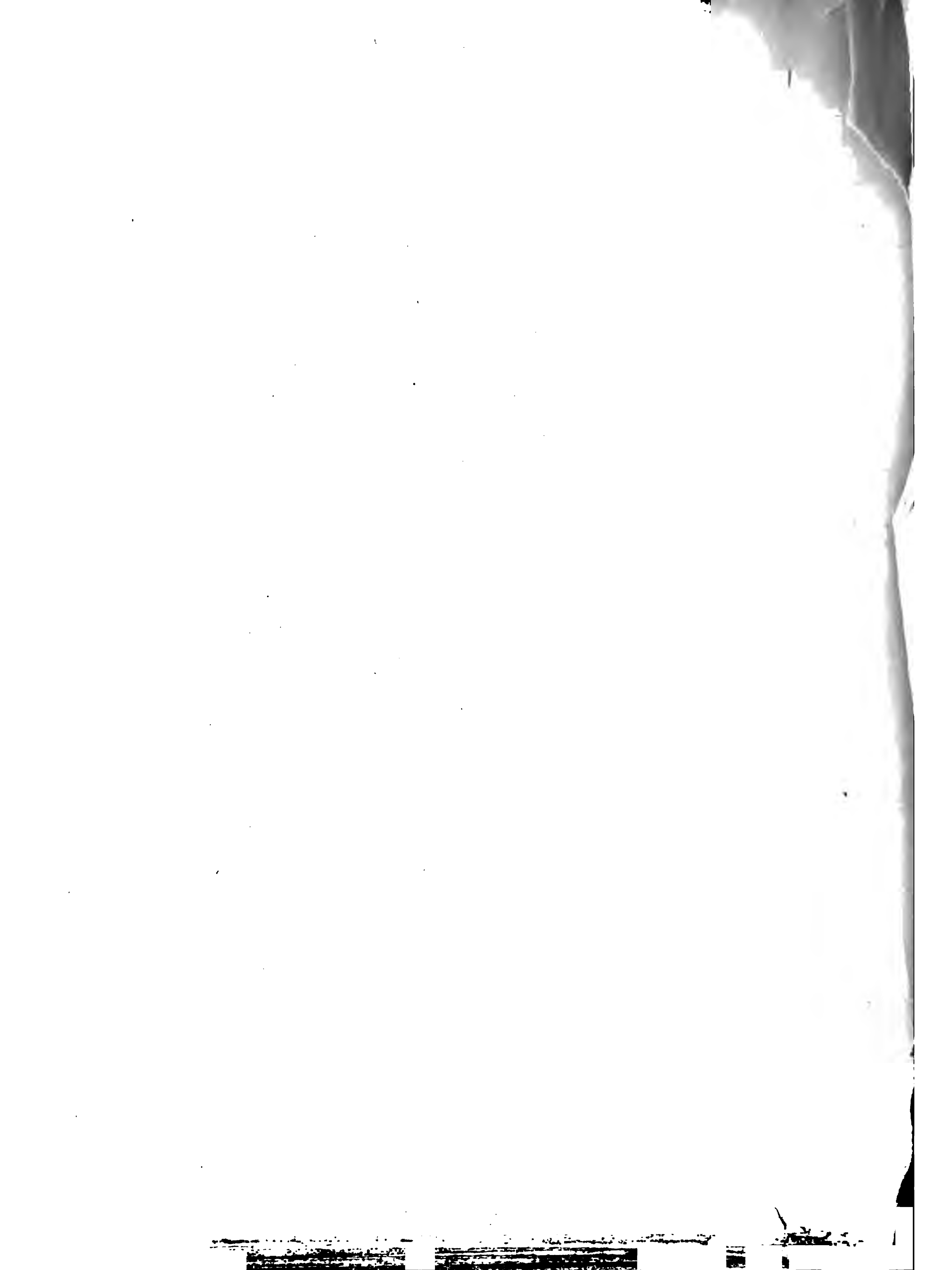


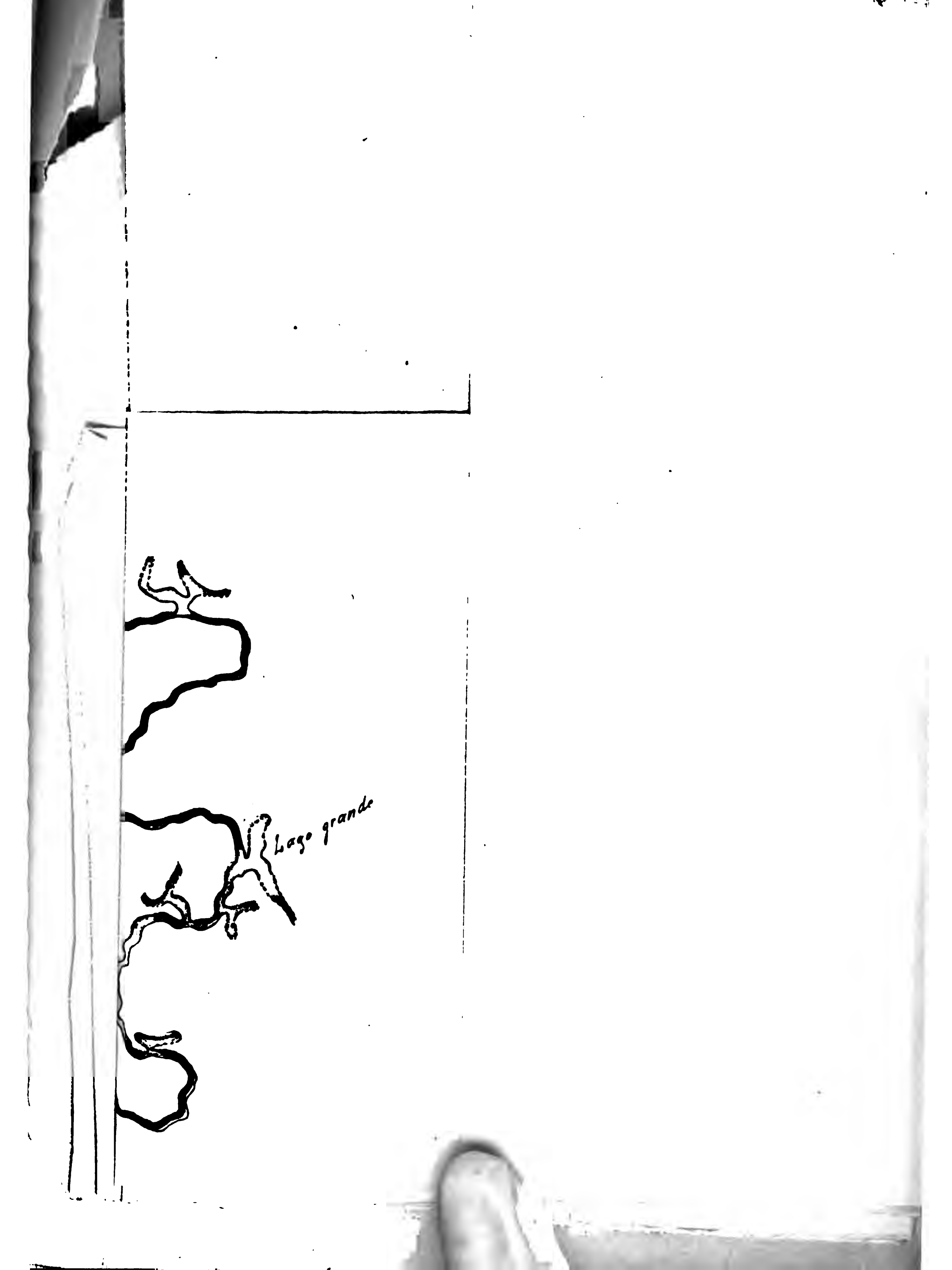
Co

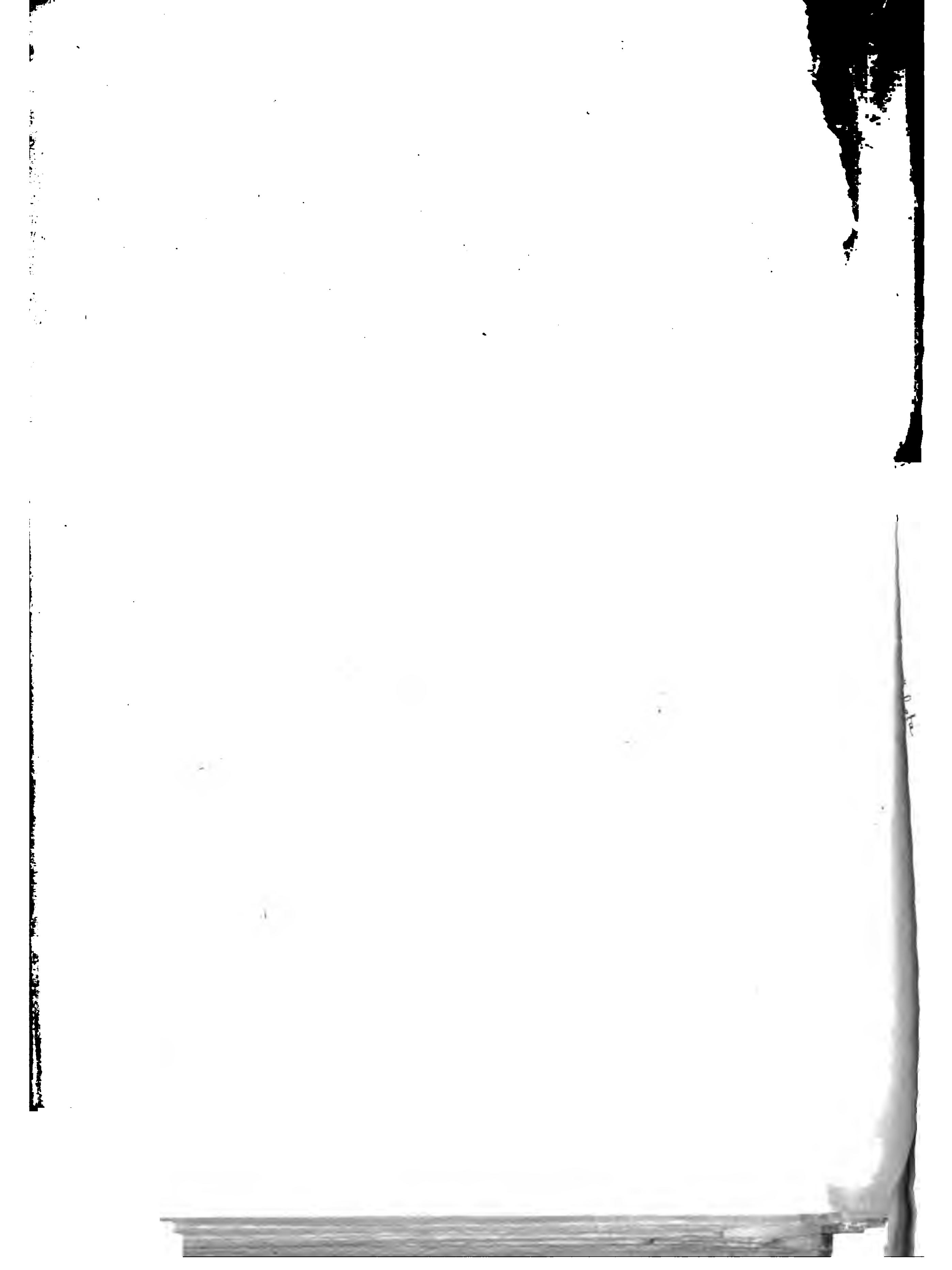



Rapid






Lago grande



Ig. grande

Igarapé

100.000e

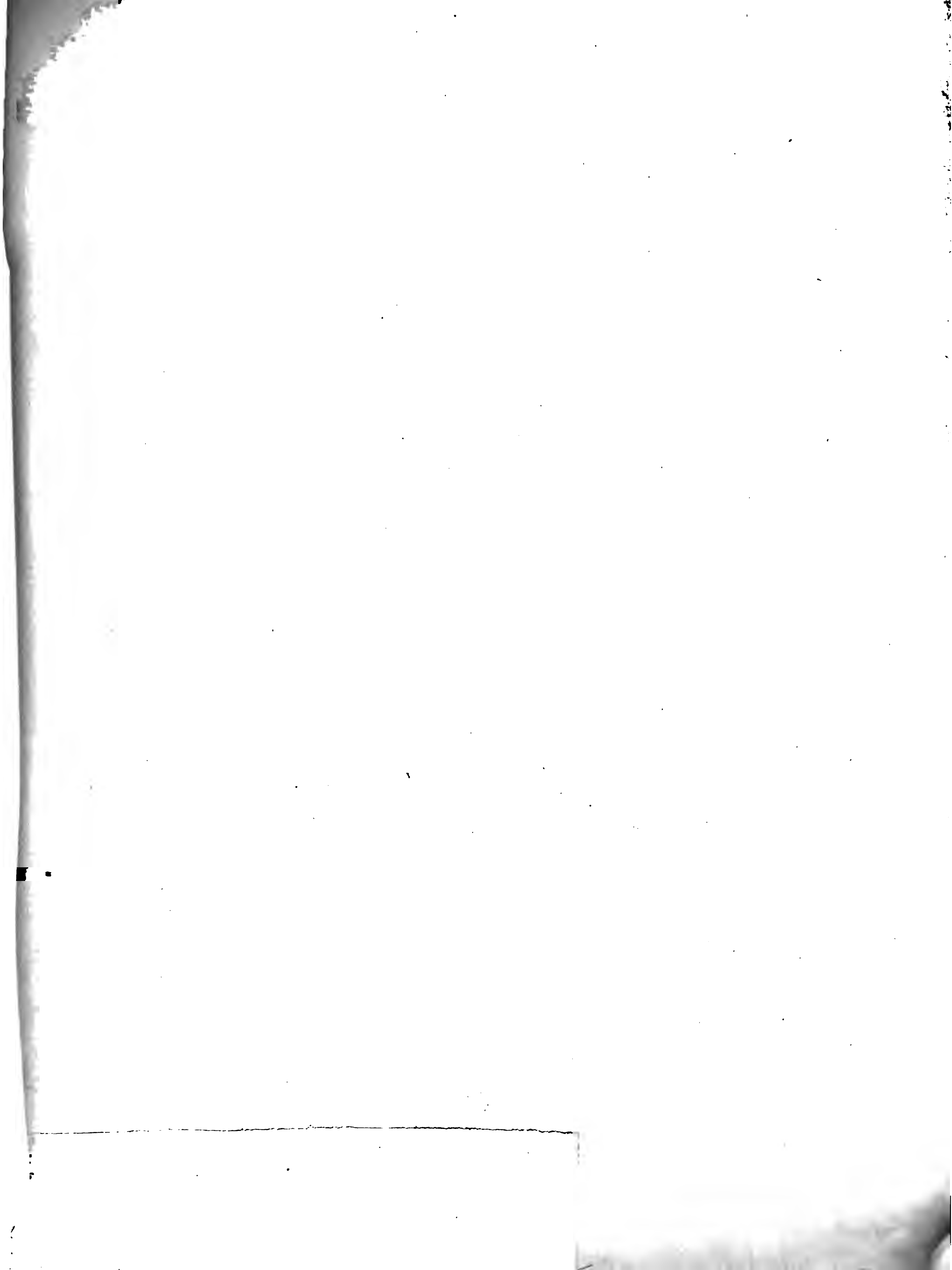
Légende :

Montag

Igarap

Marais

Sentier



EN VENTE A LA LIBRAIRIE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, PARIS

Voyage au Tapajoz (28 juillet 1895 — 7 janvier 1896), par Henri Coudreau. Ouvrage illustré de 37 vignettes et d'une carte. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Xingu (30 mai 1896 — 26 octobre 1896), par Henri Coudreau. Ouvrage illustré de 68 vignettes et d'une carte. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Tocantins-Araguaya (31 décembre 1896 — 23 mai 1897), par Henri Coudreau. Illustré de 87 vignettes et d'une carte. . . . . 7 fr. 50

Voyage à Itaboca et à l'Itacayuna (1er juillet 1897 — 11 octobre 1897), par Henri Coudreau. Illustré de 76 vignettes et de 40 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage entre Tocantins et Xingu (3 avril 1898 — 3 novembre 1898), par Henri Coudreau. Illustré de 78 vignettes et de 15 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Yamunda (21 janvier 1899 — 27 juin 1899), par Henri Coudreau. Illustré de 87 vignettes et de 17 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Trombetas (7 août 1899 — 25 novembre 1899), par O. Coudreau. Illustré de 68 vignettes et de 4 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Cumina (20 avril 1900 — 7 septembre 1900), par O. Coudreau. Illustré de 68 vignettes et de 1 carte du Rio Cuminá. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Rio Curua (20 novembre 1900 — 7 mars 1901), par O. Coudreau. Illustré de 34 vignettes et de 1 carte. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage à la Mapuera (21 avril 1901 — 24 décembre 1902), par O. Coudreau. Illustré de 36 vignettes et de 1 carte. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Maycuru (5 juin 1902 — 12 janvier 1903), par O. Coudreau. Illustré de 57 vignettes et de 1 carte, 1 vol. . . . . 7 fr. 50

L'État de Para (États-Unis du Brésil). Ouvrage illustré de 23 photographies des divers monuments de Para, d'un plan et d'une vue de la ville et d'une carte de l'État de Pára. 1 vol. in-4° carré . . . . 7 fr. 50

Frontières entre le Brésil et la Guyane française. Premier Mémoire présenté par les États du Brésil au gouvernement de la Confédération suisse, arbitre choisi selon les stipulations du traité conclu à Rio-de-Janeiro le 10 avril 1897 entre le Brésil et la France. Ouvrage comprenant : 1 volume : Mémoire présenté par le Brésil. T. I. 2 volumes. Documents justificatifs. T. II et III. 2 volumes : L'Oyapoc et l'Amazone. T. IV et V. — 1 Atlas contenant un choix de cartes antérieures au Traité conclu à Utrecht le 11 avril 1713 entre le Portugal et la France. 100 fac-similés de cartes. T. VI. — 1 Atlas (3 cartes). Commission brésilienne d'exploration du Haut Araguary, 1896. T. VII. — Deuxième Mémoire : 5 vol. reliés et 1 Atlas de 86 cartes. . . . . Prix : 1200 fr.

Le Brésil, par E. Levasseur, Membre de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers, avec la collaboration de MM. de Rio-Branco, Eduardo Prado, d'Ourem, Henri Gorceix, Paul Maury, E. Trouessart et Zaborowski, illustré de gravures, cartes et graphiques et accompagné d'un appendice par M** et M. Glasson, membre de l'Institut, et d'un album de vues du Brésil exécuté sous la direction de M. de Rio-Branco.

1 volume et un album, format 32×22. . . . . 25 fr.